TOME XIV. N° 11 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er SEPT. 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Louis XIV et ses médecins

LOUIS XIV devait régner soixante-douze ans. C'était un prince de belle mine et d'apparence avantageuse. Mais son tempérament était-il en rapport avec ce brillant extérieur? La nature lui avait-elle donné un corps capable de fournir une si longue étape et de résister à tous les accidents de la route?

De la constitution du roi, comme de ses maladies, nous sommes aussi abondamment informés que de sa figure. Outre les témoignages purement littéraires ou historiques, nous avons encore un document des plus curieux signé par ses médecins et qui nous renseigne, sinon jour par jour, du moins saison par saison, sur l'état physique du souverain. Ce *Journal de la Santé du roi*, où MM. Vallot, Daquin et Fagon, premiers médecins de Sa Majesté, se mirent tour à tour dans la beauté de leur science et dans son infaillibilité, est assurément le plus magnifique monument que la sottise satisfaite se soit élevée à elle-même. Il est, cependant, fort précieux, parce qu'il contient une masse énorme de faits consciencieusement observés et que le lecteur est libre d'interpréter autrement que ces docteurs. Et puis enfin il est d'un haut comique, il renferme des trésors de bouffonnerie. On en rirait plus franchement, si l'on ne son-

geait qu'au fond de tout cela, il y a une vie d'homme en question, une existence de haut prix entre les mains de dangereux imbéciles. Le plus beau peut-être, ce ne sont pas tant les explications de MM. les médecins que les commentaires dont les ont accompagnées l'éditeur et les lecteurs modernes du *Journal*. Comme M. de Pourceaugnac, traqué par les matassins de Molière, le pauvre grand roi voit se ruer contre lui une horde de grotesques et de sectaires, — Prud'homme avec Homais, Bouvard et Pécuchet, Vadius et Trissotin, sans oublier Basile et le bon M. Tartufe... Cet éternel accusé est cité par eux au tribunal de la morale outragée. On lui reproche son intempérance, sa concupiscence, sa goinfrerie, tous les vices imaginables et même — Dieu me pardonne — son incapacité et sa paresse ! Il est, devant ces cuistres arrogants et rogues, comme un écolier sous la férule. Et ces affreux bonshommes sont venimeux. De la moindre observation médicale ils tirent les conséquences les plus accablantes pour la moralité du prévenu. Un Michelet lui-même n'a pas rougi de se joindre à ce troupeau. Puisqu'il a eu le courage de descendre avec MM. Purgon et Diafoirus jusque dans la garde-robe du grand roi, nous sommes bien forcés de l'y suivre, ne fût-ce que pour expliquer l'origine de ses extravagantes assertions et des fastidieuses redites auxquelles elles ont donné lieu. Le lecteur voudra bien nous en excuser d'avance.

*
* *

Né d'une mère cancéreuse et d'un père cachectique, qui mourut en pleine décomposition, c'est merveille que Louis XIV ait joui si longtemps d'une constitution si robuste.

Là-dessus, les témoignages des contemporains sont unanimes. Vallot écrivait, dès le début de son *Journal :* « On avait sujet d'appréhender que ce royal enfant ne se ressentît de la faiblesse du roi son père : ce qui indubitablement serait arrivé, si la bonté du tempérament de la reine et sa *santé héroïque* n'avaient rectifié les mauvaises impressions de ses premiers principes. » — Pendant de longues années, les ambassadeurs de Venise signalent, à tour de rôle, la vigueur physique du roi, « sa forte ossature », sa haute

taille... Était-il si grand que cela? On en doute. Ses meilleurs portraits en pied ne donnent point l'idée d'une stature extraordinaire. Le plus vraisemblable, c'est qu'il avait une taille moyenne, qu'il ne paraissait si grand que comparé à son frère, petit homme s'il en fut, ou guindé sur des souliers à talons hauts, à cheval, ou sur le trône, dans tout le faste de la représentation monarchique. En tout cas, il est incontestable que ce gaillard si bien bâti était d'une endurance extrême, à peu près insensible au froid et au chaud, habile à tous les exercices du corps.

Cette « santé héroïque », comme dit Vallot, il la conserva jusqu'à la fin de sa vie. Mme de Maintenon, qui vivait dans les remèdes et la terreur des courants d'air, toujours emmitouflée et calfeutrée, s'ébahissait sans cesse d'une telle résistance. Le roi appelait sa vieille compagne : « Votre Solidité. » Elle aurait pu, dans un autre sens, lui retourner le compliment. En 1712, trois ans avant la mort du roi, elle écrivait à la princesse des Ursins : « Il se réveille comme un enfant, il dort fort souvent sept heures de suite. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu une pareille santé. » Et plus loin : — « Il y a ici un camérier du pape qui dit que, s'il mandait à Rome que le roi de France, *à soixante-quatorze ans*, sort, dans la canicule, à deux heures de l'après-midi, et court dans la forêt, dans le sable, au milieu des chevaux, de tous les chiens, qu'on le croirait fou et qu'il se gardera bien d'en rien écrire. » — En novembre 1714, moins d'un an avant la mort du roi, Mme de Maintenon répétait encore : « On ne s'accoutume point à la santé du roi. C'est un miracle qui recommence tous les jours : il tira, hier, 34 coups et rapporta 32 faisans. La vigueur, la vue, l'adresse, rien ne diminue chez lui !... »

Lorsqu'il mourut, quelques mois plus tard, et que l'ouverture de son corps fut faite par Maréchal, son premier chirurgien, « on lui trouva, dit Saint-Simon, toutes les parties si entières, si saines, et tout si parfaitement conformé qu'on jugea qu'*il aurait vécu plus d'un siècle*, sans les fautes dont il a été parlé, qui lui mirent la gangrène dans le sang. On lui trouva aussi la capacité de l'estomac et des intestins double au moins de celle des autres hommes de sa taille, ce qui était fort extraordinaire, et ce qui était cause qu'il était si grand mangeur et si égal.

Ce dernier détail (la capacité de l'estomac et des intestins)

ne figure point dans le procès-verbal des chirurgiens. Ce serait, d'après M. de Boislisle, un trait pittoresque dû à l'imagination de Saint-Simon. Mais ce qui ressort de tous ces témoignages, c'est, avec la vigueur constitutionnelle, la santé étonnante et persévérante du roi.

*
* *

Pourtant, quand on lit le *Journal*, on ne tarde pas à se convaincre que le roi a été malade toute sa vie et que ce n'était pas trop de tout un corps médical appuyé d'une escouade d'apothicaires et de chirurgiens pour soigner une telle variété de maladies et d'infirmités : rougeoles, petites véroles, fièvres pourpres et toute la gamme des fièvres avec leurs acoisements et redoublements, rhumes et coryzas, gouttes, rhumatismes, constipations, dévoiements, tiraillements d'estomac, vapeurs, vertiges, lourdeurs de tête, défaillances, anthrax, fistules, glandes squirreuses, gangrène, quoi encore?... On tremble sans cesse pour la vie de ce perpétuel égrotant. Et puis l'on se demande comment un homme si fortement constitué, un homme « taillé pour vivre cent ans », a pu être si fréquemment indisposé et malade. L'explication la plus vraisemblable, c'est qu'il a été déplorablement traité par ses médecins, lesquels, avec une obstination de maniaques fermés à toutes les indications de la nature, gaspillèrent et finirent par ruiner totalement cette « santé héroïque ».

On ne peut s'empêcher de frémir quand on songe que Louis XIV a eu, en tout, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, — quatre médecins, véritables dignitaires de cour, qui avaient payé leur charge et dont le remplacement eût été une véritable révolution de palais. Le roi était le prisonnier de chacun de ces messieurs, sa proie une et indivisible, jusqu'à la mort inclusivement. Le premier en date, Vautier, exerça ses fonctions pendant quatorze ans. Le second, Vallot, celui qui commença le *Journal*, régna de 1652 à 1671, pendant près de vingt ans. Daquin, le troisième, tint la place de 1671 à 1693, soit pendant vingt-deux ans. Enfin Fagon, le terrible et impérial Fagon, qui faisait trembler tout le monde autour de lui, ne lâcha le roi qu'après avoir dicté et signé le procès-verbal de son autopsie.

Ces docteurs nous sont assez mal connus. Nous savons seulement qu'ils joignaient d'habitude à leurs fonctions médicales la surintendance du Jardin des Plantes. Daquin était le petit-fils d'un savant rabbin d'Avignon converti au catholicisme et le père d'un évêque de Fréjus, pour lequel il ne cessait de solliciter des bénéfices et des dignités. Cet acharné quémandeur finit par lasser la patience du roi, lequel, subtilement préparé par Mme de Maintenon, décida de donner sa charge à Fagon. Ce fut toute une histoire. — Fagon triompha.

Guy-Crescent Fagon était né au Jardin des Plantes, au milieu des simples. Mais ni la bourrache ni la guimauve, auxquelles il donna ses soins, n'adoucirent son caractère. Cet homme fut, dans ses fonctions, un brutal autocrate. Pour en juger, il suffit de regarder un portrait de lui, qui est au musée du Louvre. Couvert d'une volumineuse perruque poivre et sel, dont les mèches se hérissent sur son front comme des soies de sanglier, en robe noire et rabat de batiste blanche, il montre d'abord un long nez flaireur de bassins, comme celui de son confrère Guy Patin, quoique beaucoup moins pointu, une bouche en cul de poule, de petits yeux porcins sans grande expression, un teint jaune et bilieux, un front ridé et obstiné. L'entêtement est le trait caractéristique de cette figure de pédant. On le sent sûr de soi et de sa science que jamais n'effleura le plus léger doute. Et l'on peut être bien certain que toutes les évidences contraires à l'idéologie de l'École vinrent se briser contre ce front barré et sillonné de rides profondes.

Quelles que soient les hostilités secrètes ou publiques qui divisèrent, entre eux, ces doctes personnages, ils sont du moins d'accord sur quelques points, à quoi se réduit à peu près toute leur thérapeutique. Ils croient, les yeux fermés, aux principes de la Faculté de Montpellier. Ils préconisent l'antimoine, le vin émétique, le quinquina. Après cela, la routine de M. Diafoirus : *seignare, purgare, — purgare, seignare*, jusqu'à l'extinction totale du client.

Mais l'accord ne va guère plus loin. Par exemple, les deux derniers de ces docteurs, Fagon et Daquin, sont d'un avis diamétralement opposé sur le tempérament du roi. Ces divergences d'opinions médicales étaient fréquentes autant que tapageuses et amusaient beaucoup le public, voire même les confrères de ces messieurs, lesquels n'avaient pas

moins de prétention au diagnostic infaillible. Guy Patin en fait des gorges chaudes avec ses correspondants : « Hier, écrit-il à son ami Spon, hier, à deux heures, dans le bois de Vincennes, quatre des médecins du Cardinal, savoir Guénaud, Vallot, Brayer et Béda des Fougerais, alterquaient ensemble et ne s'accordaient pas de l'espèce de maladie dont il mourut. Brayer dit que la rate est gâtée. Guénaud dit que c'est le foie. Vallot dit que c'est le poumon et qu'il y a de l'eau dans la poitrine ; des Fougerais dit que c'est un abcès du mésentère... » Une vraie scène de Molière, comme on voit. Tout de même MM. Daquin et Fagon alterquaient sur le tempérament du roi. Pour le premier, ce tempérament est « aduste » et bilieux. Pour le second, il est lymphatique. En conséquence, changement complet de régime, lorsque Fagon prend la succession de Daquin. Le champagne, dont le roi buvait très modérément, est remplacé par le bourgogne. Les ragoûts sont proscrits. Le malade est mis au régime de la « mitonnade » et de l'eau rougie.

De quel côté est l'erreur? Il est bien difficile d'en juger à distance. Il se peut d'ailleurs que ces deux Esculapes aient eu raison l'un et l'autre et que le roi, anémié par un demi-siècle de saignées, fût, à la longue, devenu lymphatique. Mais une erreur qui semble bien caractérisée, erreur capitale, c'est celle qui porte sur la seule maladie dont Louis XIV ait réellement souffert, celle qui fut cause des maux de tête, des vertiges et des « vapeurs » dont il se plaignait si souvent. En effet, si l'on étudie attentivement le *Journal de la Santé du roi*, on finit par se convaincre que celui-ci, à l'insu de ses médecins, était atteint du ver solitaire ; que, par leur faute ou par l'insuffisance de la médecine d'alors, il ne put jamais s'en débarrasser et qu'il en souffrit à peu près toute sa vie.

*
* *

Que le roi ait eu le ténia, cela ressort assez nettement des observations faites par ses médecins eux-mêmes. En 1659 (Louis XIV avait vingt ans), Vallot consigne dans son journal le fait suivant : « Le roi étant au bois de Vincennes, en la meilleure disposition du monde, rendit *un ver d'un demi-pied, en vie*, sans douleur et sans aucun accident. »

Première constatation. Mais il est très possible que des cas antérieurs aient échappé à Vallot. Près de trente ans se passent sans que le *Journal* tenu par Daquin note rien de semblable. C'est la période pendant laquelle Louis XIV mangea le plus et se plaignit le plus de vertiges, de maux de cœur et de maux de tête, — détails significatifs. Puis vient le régime des médecines périodiques, médecines féroces, administrées à haute dose par Fagon. Le résultat ne se fait pas attendre : « Le premier jour de mai (1690), écrit Fagon, le roi vida dans une grande selle un *ver vivant*, qui, sans doute, en inquiétant l'estomac, avait eu part aux étourdissements, qu'il avait sentis, les jours précédents... Je priai le roi de vouloir bien être purgé, afin *d'en pousser le reste dehors.* » L'année suivante, le 2 septembre, après une horrifique purgation, « le roi jeta un grand ver mort », lequel, ajoute Fagon, avait été tué par la médecine. Quelque temps après, le 18 novembre, le roi se purge de nouveau et il « jette un autre ver mort, aussi grand que le premier ». Le 30 décembre de la même année, le roi, après une médecine, rend encore une fois un ver mort, toutefois moins grand que le dernier. Enfin, en 1705, Fagon écrit sur son royal client : « Dans une petite selle qu'il prit le 23 du mois (décembre) il rendit un ver mort, long de près d'un quartier, replié et embarrassé dans un morceau de matière assez dure... La médecine a fait cesser l'inquiétude que Sa Majesté ressentait, dont l'estomac et les intestins, piqués légèrement, étaient peut-être la cause. » — Encore une fois, on demande pardon au lecteur de ces détails un peu spéciaux. Mais, en un débat comme celui-là, il fallait bien sortir les preuves.

Donc, le roi avait très probablement le ver solitaire et il semble qu'il l'ait gardé à peu près pendant toute son existence. Ainsi s'expliquent non seulement les malaises incessants auxquels il fut sujet aux environs de la trentaine, — les picotements d'estomac (Fagon lui-même en est frappé), les vertiges et les vapeurs, mais cet insatiable appétit, cette boulimie qui faisait l'ébahissement des étrangers. Du même coup tombent les accusations d'intempérance et de débauche dont on voudrait le charger. Car, pour les lecteurs prévenus du *Journal*, si le roi mange tant, c'est qu'il est un goinfre ; s'il a des étourdissements, des défaillances et des maux de tête, c'est qu'il s'est tué de luxure dans le lit de ses maîtresses.

Ces excès de sensualité, il a pu, comme tout le monde, les commettre quelquefois dans un emportement de jeunesse. Mais il était naturellement beaucoup trop mesuré et trop réglé pour que cela devînt, chez lui, une habitude. Il est si naturel d'attribuer ses vertiges et ses migraines à la maladie chronique dont il souffrait ! Le roi se dominait tellement que, même cette boulimie morbide due, elle aussi, à sa maladie, il était arrivé à la discipliner. S'il mangeait excessivement à son dîner et à son souper, il ne prenait jamais rien entre ses repas. Et cela fait son éloge, à une époque où les dames de la cour, les jeunes princesses, les courtisans ne faisaient que picorer et grappiller du matin au soir, se bourrant les poches de gâteaux et de sucreries et se crevant d'indigestions.

Mais ce qui aggravait la maladie chronique du roi, c'est qu'il avait une très mauvaise dentition. De bonne heure, il perdit ses dents. Dès 1685, on lui avait arraché toutes les dents de la mâchoire supérieure gauche. Cette opération avait été faite par de tels vétérinaires ou de tels maréchaux ferrants, qu'ils lui avaient enlevé, avec les dents, un morceau du palais. « Un trou s'était fait, dit Daquin, par l'éclatement de la mâchoire, arrachée avec les dents et qui s'était enfin cariée et causait quelquefois quelque écoulement de sanie et de mauvaise odeur... » Le médecin ajoute même cet affreux détail que les aliments et les boissons pénétraient dans le palais perforé et ressortaient par le nez... On conçoit dès lors le supplice du malheureux. Dévoré par son ténia, il était obligé d'absorber des quantités énormes de nourriture et cette nourriture il ne pouvait pas la mâcher, n'ayant plus de dents. Il rendait tel quel ce qu'il absorbait. On trouve fréquemment, dans le *Journal*, des observations comme celle-ci : « Sa Majesté vida beaucoup de matières crues et indigestes et, entre autres, beaucoup de truffes nullement digérées... » Comment s'étonner après cela de la boulimie de Louis XIV? Avec le ténia et une mastication défectueuse, il avait beau engloutir la nourriture, les aliments non assimilés ne lui profitaient pas : et ainsi il avait toujours faim.

On voit tout de suite où vont les conséquences de tout cela. Il était inévitable que cette ingestion, en quantité excessive, d'aliments non digérés finît par déterminer chez le roi une entérite chronique. Ses médecins le traitaient par des purgations périodiques et des lavements, si l'on ose

dire, à jet continu. Le roi a sa pharmacie spéciale, ses remèdes pour son usage personnel et exclusif, « *son* bouillon purgatif », ses médecines où il entre des ingrédients invraisemblables, — de la poudre d'écrevisses et de la poudre de vipère, du tartre, du tannin, du tamaris, de la manne, du crottin de cheval... Comme il est sujet à des alternatives de constipation et de dévoiement, il a toute une artillerie à sa disposition et toute une variété d'explosifs pour forcer les plus opiniâtres retranchements de la nature. Aussi quel triomphe lorsque la place capitule : « Enfin, sur les dix heures, son ventre s'ouvrit ! » Cette formule revient sans cesse, dans le *Journal*, comme un bulletin de victoire. Fagon, convaincu de l'excellence de ce traitement, finit par persuader au roi qu'il devait s'en trouver très bien, et lui imposa la médecine mensuelle, sans préjudice des médecines dites de précaution et des médecines « préparatoires ». Une purgation solide était, pour le monarque, la préface obligée d'une entrée en campagne, ou d'un voyage à Fontainebleau. Quand ce n'était pas une médecine, c'était un clystère. A tout instant, il fallait aux entrailles de Sa Majesté ce que Daquin appelle « la consolation de quelque rafraîchissement ».

Or ces médecines étaient quelque chose d'effroyable. Couramment, elles purgeaient le patient dix-sept et dix-huit fois de suite. Elles étaient même tellement violentes qu'il leur arrivait, comme on l'a vu, de tuer le ténia. Le résultat de cette médication, c'était évidemment d'exciter et d'échauffer atrocement les muqueuses. Le roi, nous disent ses médecins, rendait, à tout instant, des glaires sanglantes et, finalement, du sang à plein bassin.

Mais ces « selles rouges », comme il les appelle, ne retenaient nullement leur attention. Ils avaient une si belle confiance dans la thérapeutique de la Faculté ! Non seulement, ils redoublaient les médecines, mais, à la moindre élévation de température, ils saignaient le roi. Or, en ce temps-là, les fièvres étaient extrêmement fréquentes. Les terres marécageuses de Versailles et de Marly remuées par la main-d'œuvre de la troupe, les eaux croupies des bassins, à la fin de l'été, dégageaient des miasmes contagieux. Le roi avait le pouls mauvais, la langue chargée, la mine fiévreuse. Vite, une bonne saignée, pour dissiper ces vapeurs malignes !... Le patient souffrait cruellement de « ces phlébo-

tomies larges et plantureuses » : il s'évanouissait, éprouvait ensuite des faiblesses et des lassitudes, se sentait, disait-il, la tête vide et tournoyante. Il finit par se rebeller contre ses bourreaux, et, avec son grand bon sens, par soupçonner la bêtise de tout cela. Il se déroba résolument à la lancette. Le vieux Vallot s'en montrait inconsolable : « N'ayant pu faire consentir le roi à une saignée, il m'accorda, dit-il, seulement la purgation ». Et il ajoute mélancoliquement : « Après avoir purgé le roi, je dus le laisser en repos, quelque temps !... »

Ce repos n'en était pas un pour le malade. Ayant les entrailles ainsi échauffées par l'abus des purgatifs, il avait soif continuellement, il avait une fringale de crudités rafraîchissantes. Il se gorgeait de fruits blets (Fagon les lui ordonnait ainsi), — de melons, de concombres, de salades fortement assaisonnées de sel et de poivre, relevées d'un vinaigre très acide et saupoudrées de fromage, — et, là-dessus, il avalait des potées d'eau glacée. A la veille de sa mort, un soir (on était en été), il mangea coup sur coup trente figues fraîches, et absorba un grand verre d'eau à la glace. Il faut avouer que c'était là un étrange régime pour un malade atteint d'entérite chronique ! Comme, d'autre part, le roi, n'ayant plus de dents, ne pouvait mastiquer ni triturer les aliments, il lui fallait, pour réveiller et pour brûler son palais perforé, tout un enfer d'épices, de ragoûts extraordinairement pimentés. On juge si ces nourritures excitantes étaient bien faites pour apaiser les entrailles de Sa Majesté.

Il convient pourtant de reconnaître que Daquin et Fagon s'opposaient tant qu'ils pouvaient à ces orgies de crudités et de ragoûts à emporter la bouche. Mais le moyen d'empêcher de manger un homme qui mourait de faim, à cause de sa maladie, et que les saignées, les clystères et les médecines avaient débilité et anémié à un degré extrême? Comme pour achever de l'épuiser, Fagon lui infligeait des bains qui duraient deux heures consécutives, et, tous les soirs, il le faisait suer, dans son lit, sous un amas d'édredons.

Chaque matin, les valets de chambre devaient essuyer le roi et lui changer son linge de corps. Tout cela sans préjudice des « fontes » périodiques, auxquelles ces docteurs l'astreignaient, — fontes de rhume, fontes de graisse, fontes d'humeur. Car ils étaient convaincus que le corps humain, comme la nature, a ses débâcles régulières et qu'il sied d'y

aider par toutes les ressources de l'art. M. Vallot écrit dans le *Journal :* « Il n'y a rien de plus contraire à la santé que le dérèglement des saisons ; et la gelée des hivers a son utilité pour la conservation de la vie, en ce qu'elle resserre et condense les humeurs de telle sorte que le retour du printemps ne les fond pas si vite et qu'elles résistent davantage à la pourriture... »

*
* *

Avec les médecins, il fallait occuper aussi les chirurgiens du roi.

Quoi d'étonnant si, entre les mains de ces derniers, le moindre bobo durait des mois? On a vu les talents de ses dentistes qui lui arrachèrent le palais de façon à déterminer la carie de l'os... Après bien des souffrances, « on lui appliqua, — rapporte Daquin, — quatorze fois le bouton de feu, dont M. Dubois qui l'appliquait paraissait plus las que le roi qui le souffrait, tant sa force et sa constance sont inébranlables dans les choses nécessaires, quand il s'y est déterminé ». Ensuite, ce fut la fameuse opération de la fistule. On le charcuta longuement, et, une heure après, *il fallut encore le saigner au bras!*... Le saigner après une opération qui avait été une interminable torture !... Cela se passait le 18 novembre 1686. Le 2 janvier de l'année suivante, on continuait à le découper avec des ciseaux et à le brûler avec la pierre infernale. Plus tard, il eut un furoncle au cou. On commença à le lui soigner le 12 août. Le furoncle ne tarda point à dégénérer en anthrax. A la Toussaint, après une infinité de cataplasmes, de cautères et d'incisions, le furoncle n'était pas encore guéri. Le roi se résignait à ces traitements cruels, parce qu'il était persuadé qu'il y allait de sa santé et que sa santé était nécessaire à l'État. S'il eût cru de l'intérêt de l'État qu'il ne prît pas le temps de se soigner, il eût refusé les soins de ses médecins. Vallot nous l'affirme dans les termes les plus explicites : « Sa Majesté m'a dit plusieurs fois, après la remontrance que je lui faisais de la conséquence de son mal, qu'*Elle aimait mieux mourir* que de manquer la moindre occasion où il y allait de sa gloire et du rétablissement de son État. »

Si l'on tient compte de tout cela, on ne jugera point sans

doute que c'est forcer les termes que de considérer Louis XIV comme un martyr de ses chirurgiens et de ses médecins. Saint-Simon accuse Fagon d'avoir hâté sa fin, en négligeant dès le début la gangrène dont il est mort. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Fagon, avec ses saignées, ses médecines, ses sudations quotidiennes et ses bains prolongés l'avait réduit à un état de faiblesse et de consomption telles qu'il ne pouvait résister à la plus légère infection. C'était « l'homme qui n'a plus une goutte de sang dans les veines », le cadavre vivant que nous montre la cire tragique de Benoist.

Il défia longtemps ses bourreaux, et puis, à la fin, brusquement, cette forte charpente humaine s'écroula tout d'un coup. Le roi avait su dissimuler sa misère physique. Quand on s'en aperçut, ce fut de la stupeur : « Dès le samedi 10, qu'il revint de Marly, écrit Dangeau, il était si abattu et si faible qu'il eut de la peine à aller, le soir, de son cabinet à son prie-Dieu, et, le lundi qu'il prit médecine (la dernière !) et voulut souper à son grand couvert, à dix heures, suivant sa coutume et ne se coucher qu'à minuit, il me parut, en se déshabillant, un homme mort. Jamais le dépérissement d'un corps vigoureux n'est venu avec une précipitation semblable à la maigreur dont il était devenu en peu de temps. Il semblait, à voir son corps nu, qu'on eût fait fondre ses chairs. »

Cette « fonte », c'étaient Fagon et ses confrères qui en étaient responsables et même tout glorieux. Car leur aplomb égalait leur stupidité.

Ne fût-ce que pour leur punition, et pour mesurer la profondeur d'une telle sottise, lisons, avec tout le sérieux convenable, ce morceau du *Journal*, qui est intitulé : *Réflexions de M. Daquin sur les vapeurs du roi :* « Le roi, dit ce docteur, était sujet aux vapeurs depuis sept à huit années, mais beaucoup moins qu'il ne l'avait été auparavant, vapeurs élevées de la rate et de l'humeur mélancolique, dont elles portent les livrées par le chagrin qu'elles impriment et la solitude qu'elles font désirer. Elles se glissent par les artères au cœur et au poumon ; où elles excitent des palpitations, des inquiétudes, des nonchalances et des étouffements considérables. De là, s'élevant jusqu'au cerveau, elles y causent, en agitant les esprits dans les nerfs optiques, des vertiges et des tournoiements de tête, et, frappant ailleurs le principe des nerfs, affaiblissent les jambes de

manière qu'il est nécessaire de secours pour se soutenir et pour marcher, — accident très fâcheux à tout le monde, mais particulièrement au roi qui a besoin de sa tête pour s'appliquer à toutes ses affaires. Son tempérament penchant assez à la mélancolie, sa vie sédentaire pour la plupart du temps et passée dans les conseils, sa voracité naturelle qui le fait beaucoup manger ont fourni l'occasion à cette maladie par les obstructions fortes et invétérées que les crudités ont excitées dans les veines, qui, retenant l'humeur mélancolique, l'empêchent de s'écouler par les voies naturelles et lui donnent l'occasion, par leur séjour, de s'échauffer et de fermenter et de s'exciter par cette tempête... » — Arrêtons-nous : il y en a long comme cela ! Nous savons maintenant ce que c'est que les vapeurs de Sa Majesté... et « pourquoi votre fille est muette ! »... Mais, encore une fois, ne rions point : cela fut de la science.

*
* *

Ainsi donc voilà ce que ces cuistres avaient fait d'un homme à la santé extraordinaire, — finalement un squelette, et, pendant la majeure partie de son existence, un écorché vivant. Avec cette entérite chronique causée par l'abus des médecines et par la mauvaise mastication, — entérite accompagnée sans doute de dyspepsie (1).

Louis XIV aurait dû être d'une irritabilité extrême. C'était la maladie de Voltaire. Et pourtant quelle différence entre le client de Tronchin et le patient de Fagon ! Le roi, à force de volonté, manifeste, jusqu'à son dernier soupir, une égalité d'humeur et une maîtrise de soi tout à fait admirables. Nous avons vu qu'il était arrivé à dominer jusqu'à ses fringales morbides. Même chose dans l'ordre moral. Au milieu des circonstances les plus tragiques, en proie aux plus cruelles inquiétudes, il ne laisse rien voir de son trouble ni de ses angoisses intimes. Tout au plus

(1) Je dois ce diagnostic rétrospectif à mon savant ami le docteur Charles Frassinger, qui est un écrivain, en même temps qu'un praticien de grand talent, — ami aussi et conseiller de mon cher maître Paul Bourget. La science médicale trouve un critique des plus sûrs et des plus avertis en cet esprit positif et clairvoyant, dont la vaste expérience morale et professionnelle se tempère d'un aimable scepticisme spéculatif.

peut-on saisir quelque trace de l'agitation habituelle aux dyspeptiques dans ce besoin de changement qui lui faisait bouleverser sans cesse ses jardins de Versailles. D'autres croient la retrouver encore dans ce qu'ils appellent les amours volages du roi. Mais dans ses relations sentimentales et même purement sexuelles, Louis XIV était un homme d'habitude.

La vérité, c'est que peu de souverains ont su, comme lui, faire obéir la nature et dompter la douleur. Et c'est le cas ou jamais de répéter le mot de Bossuet, qui semble avoir été inspiré par lui : « Une âme héroïque est maîtresse du corps qu'elle anime ».

Louis Bertrand.

La jolie amitié de Joubert et de Mme de Beaumont [1]

(LETTRES INÉDITES)

A l'automne, Mme de Beaumont revint passer quelque temps à Theil. Joubert a quitté Montignac le 22 septembre et, pour retourner en Bourgogne, il a fait tout un petit voyage. Il a été un mois en route. Il s'amusa des paysages et s'amusa d'y promener sa méditation, d'imaginer quelquefois un accord de hasard ou d'ingéniosité entre sa pensée philosophique et la nature analogue à un emblème. Ses notes de voyage sont ensemble sérieuses et enjouées; l'on y reconnaît le badinage de son esprit sans cesse réfléchi. Les moindres détails du chemin le trouvent curieux. Au passage de la Vézère peut-être et, en tout cas, à la traversée d'un pont, comme les chevaux se rangeaient bien, il songeait à la double entité du juste et de l'injuste, et écrivit sur son carnet : « Eh ! les chevaux eux-mêmes semblent en avoir quelque notion. » L'itinéraire était de Périgord en Auvergne et, pendant le parcours, il y eut le clair de lune, de sorte qu'il inventa des symboles de lumière et de clarté. Sans doute les Joubert, en quittant Montignac, allèrent-ils, dans les environs, voir des parents ou des amis. Et ils flânèrent ; car, en six jours, ils sont à Ussel, qui n'est pas loin. Le 1er octobre, ils sont au Mont Dore, où naguère Joubert avait pensé

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 août 1923.

rencontrer Mme de Beaumont. Inutile de s'arrêter : elle n'est pas là. Ils se dépêchent un peu. Ils sont à Clermont le 2 octobre, à Moulins le 3. A Moulins, un jeune Auvergnat que rencontre Joubert lui suggère cette remarque : « La douleur et le plaisir sont à ces corps ce que le mal et le bien sont à nos âmes, le motif, le levier, la règle, la borne, la mesure. » Le 6 octobre, arrivée à la Charité-sur-Loire ; et Joubert, devant le paysage de la Loire tranquille : « Vue de la Loire. La Loire fait penser à Dieu. » Mais le petit enfant Victor, qui avait six ans, fut malade ; et il fallut rester dix jours avant de le remettre sur les chemins.

La Charité est une petite ville entre la rivière de Loire et les ruines d'une grande église romane. Je ne crois pas que Joubert ait beaucoup regardé ces ruines ; mais il a regardé la rivière, la belle étendue ornée d'arbres d'un paysage simple et ordonné joliment. Il pensait à Dieu, comme l'y invitait la Loire ; et il lisait Bacon.

Les Joubert ne furent pas à Villeneuve avant le soir du dimanche 19 octobre. Joubert et son amie durent se voir plus d'une fois à Theil ou à Villeneuve. Une lettre de lui, du 1er décembre, est adressée à « madame de Beaumont-Montmorin ». Est-ce qu'elle a enfin divorcé? et Joubert lui propose-t-il ce double nom, de manière qu'elle soit redevenue Montmorin, même si elle garde le nom de son mari?... Avant de partir pour Paris, elle fera un petit séjour à Villeneuve. Sur le conseil de son amie, Joubert venait de lire Condillac. Il ne l'aimait pas. Ses carnets, pendant le mois de novembre, sont pleins d'animosité contre la philosophie sensualiste. 12 novembre : « Condillac. Cet homme est lac, marre ou bassin, étang ou réservoir, mais n'est pas source. O vive source de pensées ! ô fontaine d'intelligence !... » Il n'est pas évident que les derniers mots ne s'adressent pas à Mme de Beaumont, comme une louange et aussi comme un reproche étonné de la voir, elle qui est source, aimer ce bassin.

A une date que je ne sais pas exactement, vers l'extrême fin de l'année 1800, Mme de Beaumont partit pour Paris où l'attendaient, sans qu'elle le sût, ses destinées.

Elle s'installa rue Neuve-de-Luxembourg, dans un appartement que lui céda M. Pasquier. Petite installation, qui ne ressemblait pas au luxe de jadis, gardait pourtant une élégance d'autrefois et avait les grâces nouvelles de la simplicité.

Joubert quitta Villeneuve le mardi 27 janvier 1801. Il

était alors très occupé de Platon, lisait le *Timée*, le lut même dans le coche et en nota plusieurs passages. Il songeait à Dieu ; il écrivait, dans le coche : « En changeant de lieux, vous ne le quittez point. Fermez les yeux, et aussitôt vous le verrez... » Le mercredi, Joubert est à Paris, dans sa maison de la rue Saint-Honoré.

Fontanes, qu'il n'avait pas vu depuis des années, lui présenta Chateaubriand, qui était en France, au retour de l'émigration, depuis peu de mois. Ce fut Joubert qui présenta son vieil ami Fontanes et son nouvel ami Chateaubriand à Mme de Beaumont. Quelle aventure, dont il ne pouvait deviner l'importance ! A quel moment s'aperçut-il de ce qu'il avait aventuré? Quel émoi en eut-il? Je n'en sais rien.

Au mois de février de la précédente année 1800, qu'il était à Montignac, Joubert écrivait à sa chère Beaumont : « Nous passerons ensemble l'hiver prochain à Villeneuve, si vous voulez y venir ; nous le passerons à Paris, si vous y allez. » Mais voici le printemps. Et, le 20 mai, Joubert, Parisien pour l'amour d'elle, reçut d'elle une lettre d'une vivacité charmante : « A peine arrivée depuis vingt-quatre heures... » Où est-elle? A Savigny-sur-Orge, du côté de Juvisy, dans un pays de coteaux et de plaines... « Je suis déjà impatiente de vous donner de nos nouvelles... » De nos nouvelles? Car elle a emmené Chateaubriand. Elle a loué une petite maison de Savigny pour Chateaubriand et elle : ainsi le veut leur amitié, qui est devenue de l'amour... « Mme Joubert aurait-elle l'extrême bonté de m'acheter chez Biéni ou chez Sick une demi-douzaine de cuillères à thé en plaqué, je ne veux pas en acheter en argent et j'en ai absolument besoin... » Car elle ne fait qu'une petite installation pour le printemps et l'été. « Adieu, j'embrasse Mme Joubert et vous répète que le pays est charmant et que nous vous attendons avec une extrême impatience. » Cette première lettre de Savigny, c'est à peu près le seul signe d'allégresse qu'on ait de Pauline de Beaumont. Ces jours sont les seuls où sa vie ait fleuri.

Joubert est allé à Savigny une semaine après l'arrivée des amoureux. Il y était le 28 mai. Je ne sais combien de jours il y resta : peu de jours ; il est à Paris le 9 juin qu'il se promène dans les galeries du Louvre et y regarde *l'Enlèvement des Sabines*. Le 16 mai, je suppose qu'il pense à Mme de Beaumont, lorsqu'il note que la sensitive est l'un des noms du mimosa. Le 28 mai, qu'il est à Savigny, Joubert écrit ce

peu de mots : « Ces sensibilités maladives. Passions de l'âme sont sa santé dans la jeunesse, sont des maux dans l'âge mûr. » Et il songeait qu'il n'était plus à l'âge où les passions et la sensibilité sont la santé de l'âme.

Il était à peu de semaines d'un des plus grands chagrins de sa vie. Dans ses carnets, il y a ces lignes d'une brièveté pathétique : « *Samedi* 8 *août, à dix heures du soir.* Ma pauvre mère ! ma pauvre mère ! *Dimanche* 9. Ma pauvre mère ! *Lundi* 10 *août, le soir.* Ma pauvre mère ! » Puis, le 20 octobre : « En songe. Ma pauvre mère ! Matter cette légèreté ; me taire. Cacher — ou modérer. Esprit, bonté, scavoir — modérer. Dieu surtout. » Ces petits mots sont les résumés, peu intelligibles, de la méditation que lui impose le chagrin de la mort de sa mère. Il n'avait reçu que le 8 août, dans la soirée, la nouvelle de cette mort. La nouvelle n'était pas venue vite ; car, en 1802, c'est le 2 août qu'il écrit : « Le même jour, à la même heure, ma pauvre mère ! emportée hors de sa maison. Heu ! » Mme Joubert dut être portée au cimetière le 2 août 1801. Elle était morte de la veille ; car, en 1803, le lundi 1er août, le carnet porte ces mots : « Anniversaire. Ma mère ! ! » Ces notes et la fidélité de la commémoration indiquent le chagrin de Joubert ; l'indiquent seulement. Mais, le 30 mars 1804, il écrit à Molé : « La première fois que je vous ai vu, je perdois en ce moment ma mère, la meilleure, la plus tendre et la plus parfaite des mères ! Ma tendresse pour elle fut toujours, au milieu même de mes innombrables passions, mon affection la plus vive et la plus entière... » Il n'alla point à Montignac ; il avait reçu trop tard pour y aller la nouvelle dont il eut tant de chagrin. Mais il passa une partie de ce qui restait du mois d'août à Savigny ; et c'est le témoignage de son amitié pour Mme de Beaumont, s'il a réfugié auprès d'elle sa grande peine.

Vers la fin de septembre ou les tout premiers jours d'octobre, Joubert était réinstallé à Villeneuve. Il espérait que Mme de Beaumont et Chateaubriand ne tarderaient pas à y venir. Mais Chateaubriand travaillait : il achevait le *Génie du christianisme*, pour quoi Joubert lui donnait, par son amie, les meilleurs conseils, les plus fins et opportuns. Ces lettres sont publiées depuis longtemps, sont connues, célèbres ; il est inutile d'en rien citer.

Pour régaler Chateaubriand qu'il attendait, Joubert engraissait un cochon : c'est la bonhomie de Villeneuve ; et il

aguichait l' « ogrerie » de l'apologiste chrétien par des promesses de belle et bonne charcuterie. Hélas ! le 20 octobre, Chateaubriand demandait encore trois semaines. « Mais il sent, écrit Mme de Beaumont, qu'il n'est pas juste de prolonger aussi long-tems la vie du plus célèbre des cochons. Il y renonce ; et moi, je vous parle avec bien plus de fierté de son désir de vous voir, ainsi épuré, car je vous avoue que l'image du cochon me chiffonne un peu... » Joubert répond, le 27 octobre : « Vous nous demandez trois semaines ; prenez un mois, prenez-en deux et même trois si vous voulez. Nous voulons non seulement que vous veniez, mais que vous veniez à votre heure et à votre loisir. Je désirerois fort en mon particulier que notre travailleur ne partît qu'après avoir donné à son entreprise le dernier coup de maillet, affin que, respirant ici le premier air de liberté dont il eût été rafraîchi depuis longtemps, il se plût dans notre taudis et demeurât disposé à s'en ressouvenir avec plaisir, attribuant au lieu un mérite qui viendroit de lui-même et du moment. Nous avons besoin d'art pour plaire et qu'on choisisse bien son temps. En attendant le vôtre, notre cochon consent à vivre. Il est voué et consacré à une gloutonnerie dont nous n'acceptons point le sacrifice, quelque flatteur qu'il soit pour nous et quelque beau qu'il vous paroisse. Reprenez donc tous vos scrupules, si ce petit tourment peut vous faire quelque plaisir. Nous nous interdisons tous ces raffinemens ; nous aimons qu'on vienne nous voir pour notre étable comme on en va voir d'autres pour leur cuisine. Nous aimons à mêler et à brouiller les appétits avec les sentimens et les sentimens avec les appétits. Si nous avions votre délicatesse, nous ne serions pas dignes de vous offrir les mets d'Eumée, les festins du divin porcher. Tant y a que M. de Chateaubriand, malgré vos anxiétés, ne pourra plus songer à venir sans songer à manger, ni nous imaginer au bout de son voyage sans imaginer aussi le cochon. Une délibération de famille, solemnelle et irrévocable, a arrêté qu'on vous attendroit et on s'est arrangé de manière que vous pouvez venir aussi tôt et aussi tard qu'il vous plaira sans déranger personne et sans rien déranger. » Hélas ! l'aimable projet d'un séjour à Villeneuve rencontra maintes difficultés.

Un mois plus tard, le 19 novembre, Mme de Beaumont n'était pas gaie : « M. de Chateaubriand attend une réponse de Bretagne... Cette réponse le décidera à partir pour la

Bourgogne ou pour la Bretagne... » Et qu'allait-il faire en Bretagne? S'occuper de ses intérêts? ou de sa femme? Mme de Beaumont n'aime pas ce voyage. Elle, qui ne partira pas pour la Bretagne, ne viendra-t-elle pas à Villeneuve? La petite de la Luzerne, à Versailles, est malade ; Mme de Beaumont ne peut s'éloigner avant que la convalescence ne soit déclarée : « La prolongation de la maladie de la petite pourroit seule m'empêcher d'aller vous voir... Je partirai avec ou sans M. de Chateaubriand. Mais je ne renoncerois à ce voyage, dont je me berce depuis trois mois, qu'avec désespoir... Je sens que je devrois vous dire beaucoup plus, mais la contrariété et l'inquiétude m'étranglent... Adieu. Ces huit jours-ci vont être difficiles à passer. Je n'ai pas malheureusement besoin de vous dire que je suis maussade. Mais pardonnez-moi : c'est de ne pas vous voir, qui me rend ainsi... » Et c'est aussi, à n'en pas douter, le voyage que Chateaubriand fait en Bretagne. On le devine : elle le laisse deviner.

Chateaubriand n'alla point en Bretagne, ni son amie à Villeneuve. Ils revinrent à Paris. Elle se réinstalla rue Neuve-de-Luxembourg ; et lui se logea tout à côté, rue Saint-Honoré, à l'hôtel d'Étampes.

Joubert était toujours à Villeneuve. Il note, le 6 février 1802 : « *A Mme de B.* Aimez et respectez la vie, sinon pour elle, au moins pour vos amis. En quelque état que soit la vôtre, j'aimerai toujours mieux vous scavoir occupée à la filer qu'à la dévider (ou à la découdre). » Elle était mal portante. Elle souffrait d'une mélancolie nerveuse et que Chateaubriand n'était point homme à distraire ou apaiser.

Le *Génie du christianisme* parut le 14 avril 1802. Au printemps de l'année suivante, Chateaubriand fut attaché à la légation du cardinal Fesch auprès du Saint-Siège. Il quitta Paris le 26 mai. Le 13 juillet, Joubert partit pour Villeneuve. La veille de son départ, il écrivait : « Sur Mme de B[nt]. Les sens en dehors. Rien de retiré en soi : trop nue. » Ces mots durent lui coûter à écrire, ces mots où la terrible sensibilité de son amie est indiquée d'une implacable manière. Elle l'a fait souffrir, probablement. C'est qu'elle souffre.

Elle écrit à Mme de Staël : « Vous n'avez pas d'idée de ce que j'ai souffert presque sans relâche depuis cet hyver. Je vais aux eaux avec bien peu d'espérance... » Elle avait d'abord mis, *presque sans espérance*... « Si je ne dois pas

retrouver la santé, il eût été bien heureux de mourir plus tôt ; cette idée m'obsède, ma chère petite... Je ne vis presque plus et, aux eaux, je sentirai moins tout ce qui me manque... Adieu ; tant que je respirerai, ce sera pour vous aimer. » Tous ces mots contiennent son adieu.

Elle écrit à Joubert, le 24 juillet : « Je ne voulais vous écrire que pour vous dire, *je suis partie;* le guignon en ordonne autrement. Vous allez voir si c'est ma faute... » Ce n'est pas sa faute : les jours de diligence ne sont pas commodes. Elle en pleurerait. Elle a encore beaucoup d'affaires à régler : c'est beaucoup de fatigue. Elle est excédée au point d'attendre du repos de son voyage en diligence. Avant de partir, et comme si elle ne comptait pas revenir, elle va de tous côtés faire ses adieux, voir des gens. Elle est bien triste, en ces derniers jours qui précèdent son départ ; mais elle a encore l'esprit curieux.

Elle partit le 27 juillet. A Villeneuve, le 15 août, Joubert n'avait encore reçu de nouvelles que de Clermont. Il écrivit, et ne put mettre une adresse plus précise qu' « aux eaux du Mont Dor, département du Puy de Dôme. » Il était alarmé : « Nous espérions que votre lettre de Clermont seroit incessamment suivie d'une autre qui nous apprendroit votre arrivée au gîte. Tous les courriers nous ont trompés. Au nom du ciel et de la terre, ayez pitié de nos impatiences inexprimables et envoyez-nous avec une exactitude que nous regarderons comme un bienfait le bulletin de votre état, de vos remèdes, de votre humeur et de vos moindres mouvemens... » Peu s'en est fallu qu'il n'allât lui rendre visite au Mont Dore. Son frère était malade et le médecin recommandait Vichy. Or, il fut question que les Joubert fissent avec lui cette « équipée ». Mais le beau-père offrit de l'accompagner. Sans cela, « hier, aujourd'hui ou demain, vous me verriez arriver à votre Mondor, laissant les autres derrière moi... Vous auriez eu une belle surprise... Je me faisais un grand plaisir de vous la donner... » Plaisir manqué ; si Joubert s'en console, c'est qu'il est sage et qu'il est casanier... « Nous mourons de chaud ici, nous expirons de sécheresse, la rivière est à sec et nos coteaux, si cela dure, deviendront des côtes rôties, où l'on ne fera pas de vin. Cela est extrêmement triste et c'est dommage ; car ce temps pernicieux offre d'ailleurs un ciel, un air et un éclat d'une grande beauté. Nos santés, au milieu de tout cela, sont un peu brû-

lées, mais pas trop endommagées. C'est de la vôtre que nous sommes occupés. Parlez-nous-en, beaucoup, souvent, sans cesse... Et Rome? un mot de Rome quand cela ne vous fatiguera pas, mille de vous quand même cela devroit un peu vous fatiguer. Vos détails sur votre voyage ne m'auroient laissé rien à désirer, si vous m'aviez parlé des pays où vous avez passé. Je n'aime pas que vous y ayez fait peu d'attention : l'indifférence pour quoi que ce soit est en vous un mauvais signe... » Il espère que les bains vont la guérir ; mais il craint la grande chaleur : « Vous nous direz tout cela. Songez donc quelquefois avec quelle incurable fidélité nous vous aimons ; et que cela vous engage à guérir et à nous faire part de tout ce que vous tenterez pour cette bonne œuvre. » Il ne laisse voir, de son inquiétude, qu'autant qu'il en faut pour avertir Mme de Beaumont de se soigner, pour la convaincre aussi de n'être pas longtemps sans écrire.

La distance fait que leurs lettres, lentes à venir, égarent leur causerie ; de sorte qu'ils se cherchent et ne se trouvent pas.

Joubert n'admet pas volontiers le sentiment de la crainte, qui offense et qui méconnaît le meilleur sentiment de l'espérance ; mais, à ne pas recevoir de lettres du Mont Dore, il avoue qu'il s'est affolé. Il inventait, pour se tourmenter davantage, les pires choses : « un crachement de sang extraordinaire, des abbatemens sans exemple, une fièvre accablante ou quelque invasion de quelque mal épidémique. » Ou bien, la voiture ayant versé, Mme de Beaumont s'était démis le bras et ne pouvait écrire. Voilà le moins qu'il redoutait. Encore n'y croyait-il pas : elle eût fait écrire par le curé, le médecin, le notaire... « Je désolai toute la maison de mes désolations. Je me reprochai jusqu'à ma dernière lettre dont le ton insignifiant et leste, ce me semble, quadroit si mal aux sentimens qui m'agitoient depuis que je l'avois écrite... Je ne me sentis point en état de vous écrire, car en vous supposant capable de lire ma lettre je n'avois à vous témoigner que de la fureur, et en imaginant que vous étiez peut-être trop malade pour penser seulement à nous, je n'avois plus de paroles ni même de pensées... Restez là-bas aussi longtemps que la vie que vous y mènerez ne vous nuira pas ; partez-en quand l'ennui vous faira vraiment du mal, et, si vous prenez un parti et que ce parti vous ramène vers le nord, venez ici en retournant, ne fût-ce que pour me dédommager

de toutes les inquiétudes que vous m'avez causées dans ce dernier éloignement... » Joubert a eu, par Mme de Vintimille, des nouvelles de son amie ; et il écrit, dans la détente momentanée d'une horrible angoisse.

Elle, a cru que le Mont Dore serait son tombeau : cependant elle n'avait pas l'orgueil de supposer qu'il fallût de si hautes montagnes pour l'ensevelir !... Le 8 août, elle faisait à Chênedollé cette confidence : « Je tousse moins, mais il me semble que c'est pour mourir sans bruit... » Quelle finesse ingénieuse des mots, qui sont le miroir d'une âme !

Sans doute quittera-t-elle bientôt le Mont Dore ; mais elle n'ira pas tout droit à Paris ou à Villeneuve. Elle s'arrêtera d'abord à Clermont chez une de ses parentes, Mme de Vichy. Ensuite? Elle ne le dit pas. Ne le sait-elle pas? Elle a un projet, si net qu'une résolution ne l'est pas davantage : mais un projet qu'elle cache plus qu'à personne à Joubert. Le 29 août, elle écrit à M. Le Moine, ancien secrétaire de Montmorin et qui lui reste un obligeant homme d'affaires. Elle le prie de vendre des obligations qui sont à elle et de lui faire trouver à Lyon une lettre de change de cent louis, payable du 10 au 15 septembre, le 15 au plus tard : « J'y serai, morte ou vive, à cette époque. » Elle demande aussi que la fille des Saint-Germain l'y vienne retrouver et lui apporte ses bagages, plus importants que ceux qu'elle a pris pour le Mont Dore.

Pourquoi donc va-t-elle à Lyon? Mais pour gagner de là l'Italie, où elle retrouvera Chateaubriand. Voilà ce qu'elle n'a pas envie que sache ou devine Joubert. Mais elle écrit à Chênedollé, le même 29 août : « Je serai du 10 au 15 septembre à Lyon ; j'y resterai le temps nécessaire pour arranger mon voyage... » Chênedollé saura ce qu'est ce voyage. Dès avant de quitter Paris, lasse et découragée, elle lui mandait : « Je n'irais certainement pas aux eaux, si je ne devais aller plus loin... » Chênedollé savait que, ce plus loin, c'était Rome.

Joubert, à Villeneuve, ne soupçonne rien de ce genre. Une lettre de Mme de Beaumont, du 20 août, l'a rassuré. Il écrit à Molé : « Je suis en parfaite tranquillité sur son état ; ses lettres arriveront quand il leur plaira. » Ce ne fut qu'un moment d'imprudente sécurité, par le contraste d'une crainte qui avait été atroce.

Mais une lettre de Mme de Beaumont, du 26 août, n'était

pás rassurante. Joubert, inquiet de nouveau, répond bien vite : « Partez, et sur le champ. Venez vous reposer avec nous... Vos dispositions à l'imbécilité... » elle l'avait dit... « sont un bienfait de la nature qui tend à reposer l'âme et le corps. J'ai souvent éprouvé que l'esprit en sort rajeuni. Vous passerez avec nous un mois, deux mois, trois mois, six mois, un an si vous voulez... » Quand on vient d'Auvergne, il faut s'arrêter à Montargis et de là descendre chez Fildié, à l'image Saint-Antoine. A Montargis, Mme de Beaumont trouvera Joubert, si elle l'a prévenu à temps ; elle trouvera en tout cas une patache et un patacher qui la feront dîner à Courtenay et l'amèneront à Villeneuve le soir même. « J'aimerois mieux aller vous prendre, mais les inexactitudes des correspondances me font penser que vous préférerez le dernier parti. A votre choix. Il est cruel de douter que ce qu'on écrit arrivera. Prenez courage et partez vite. C'est mon mot et mon vœu unique... Mme Joubert est enchantée de votre mal être au Mondor. Vous allez, dit-elle, vous trouver ici dans un lieu de délices au sortir de ce trou inhabitable. Aucune crainte ne corrompra, dit-elle, le plaisir qu'elle aura à vous recevoir et à vous garder. Si vous arriviez de Paris et si vous sortiez de votre sallon, elle n'auroit jamais le courage de vous proposer la chambre verte. C'est ce qu'elle m'a positivement chargé de vous dire il y a une minute et ce qu'elle m'a dit cent fois depuix dix jours. Puissiez-vous recevoir nos lettres et vous laisser déterminer par nos instances ! » Il ne sait pas qu'elle a déjà tous ses projets en Italie.

Le 4 septembre, elle annonce à Joubert son départ pour le surlendemain. Où ira-t-elle? Un commencement d'aveu : à Lyon, où elle attendra « des lettres qui décideront de son hiver ». Le médecin lui conseille de passer l'hiver dans le Midi. Elle n'a pas récemment reçu de nouvelles de Chateaubriand. Elle prie les Joubert de lui conserver leur amitié, le plus fort lien peut-être qui l'attache à la vie : « Villeneuve et Rome renferment ce qui m'est le plus cher au monde... » Villeneuve et Rome : la petite ville et la Ville sont en rivalité ; qui l'emportera?

Elle quitta le Mont Dore comme elle l'avait dit. Le 8 septembre, elle était à Clermont. Elle écrit à Mme Joubert, et aime autant le lui dire, plutôt qu'à Joubert, qu'elle n'ira point à Villeneuve. Sans doute passera-t-elle l'hiver « dans

des pays chauds » : c'est Rome, qu'elle n'ose pas avouer encore. Joubert entend, le Midi ; alors : « Je n'ose pas m'opposer au Midi. Il s'agit de tousser moins, et cela est sacré. Néanmoins, je crois quelquefois que le vent du désert et le froid de l'isolement vous sont plus funestes que tous les autres... » Car il ne doute pas que la solitude ne l'attende : comment deviner que ce Midi serait à Rome et auprès de Chateaubriand?... Et il la supplie de se ménager : elle va commettre sa pire folie.

Elle est tombée malade à Lyon, d'où elle partira extrêmement faible. « N'importe ! écrit-elle à Chênedollé, pourvu que j'arrive !... Je vous écrirai en arrivant, si j'arrive. » Voilà comment elle partit pour Rome. L'un des derniers jours de septembre, elle était à Milan.

L'on sut bientôt à Paris cette anecdote un peu hardie, de cette jeune femme qui va rejoindre son amant, secrétaire de la légation de France auprès du Saint-Siège. C'est, dit Fontanes, le comble du ridicule ; « je suis désolé ». Elle ne paraît pas se douter de l'embarras où elle met la diplomatie consulaire. Elle écrit à Joubert, le 1er octobre : « Je suis arrivée à Milan en beaucoup meilleur état que je ne l'espérois, quoiqu'extrêmement fatiguée... Adieu, je ne vous écrirai plus que de Rome. Adieu, j'espère que le repos me rendra un peu moins imbécile ; j'espère surtout que vous continuerez de m'aimer telle que je serai... » Est-elle contente, au moins, de sa folie? « Mon cœur n'est que tristesse ; aucun rayon de joie n'y a encore pénétré. » C'est la dernière lettre d'elle à Joubert. C'est ainsi que Joubert apprit qu'elle allait à Rome.

Pourquoi donc est-elle partie? et l'idée de revoir Chateaubriand ne lui est-elle pas un rayon de joie au cœur?... Elle n'a pu rester loin de lui ; peut-être n'a-t-elle pas voulu mourir loin de lui.

Pour entrevoir un peu ses sentiments, on peut lire, et entre les lignes, quelques notes qu'elle a laissées, qui sont relatives à elle et que Chateaubriand publia dans ses *Mémoires*. Elle écrivait, au printemps de sa dernière année : « Ma mort serait un chagrin momentané pour quelques-uns, un bien pour d'autres, et pour moi le plus grand des biens. » Parmi ceux à qui elle attribue un chagrin, qu'elle ne prévoit que momentané, tant la souffrance l'a rendue incrédule, sans nul doute il y a Joubert. Et pour qui sa mort serait-elle un

bien? Je ne sais pas comment Chateaubriand toléra de copier ces mots et de les faire imprimer... Elle écrivait, le 10 mai, jour anniversaire de la mort de sa mère et de son frère : « Oh ! pourquoi n'ai-je pas le courage de mourir? » A certains moments, elle croit aller mieux : elle craint d'avoir trop longtemps à vivre. Pendant son séjour au Mont Dore : « Tout ce que ma position a d'amer et de pénible se changerait en bonheur, si j'étais sûre de cesser de vivre dans quelques mois. » Elle a pu redouter la mort : elle la désire. Elle ne repousse l'idée d'un suicide que par raisonnement et par un scrupule qui n'est pas de qualité religieuse, mais tendre : « Ce serait aller contre mon but, donner la mesure de mes souffrances et laisser une blessure trop douloureuse dans l'âme que j'ai jugée digne de m'appuyer dans mes maux... » Que faire alors? « M'éloigner en silence, me laisser oublier, m'ensevelir pour jamais, tel est le devoir qui m'est imposé et que j'espère avoir le courage d'accomplir. Si le calice est trop amer, une fois oubliée rien ne me forcera de l'épuiser en entier... » Voilà ce qu'elle écrivait, dans un désespoir qu'elle tâchait de relever de stoïcisme. Elle avait senti qu'elle devenait à charge à son amant, vers le moment que lui-même, en passe d'être ambassadeur, songeait à Mme de Chateaubriand qui serait ambassadrice. A-t-elle su qu'il se détachait aussi d'elle par la frivolité, quand il s'amourachait de Mme de Custine? Elle a certainement su que les amis du nouveau diplomate n'approuvaient pas leur liaison ; et, si Fontanes lui témoignait peu d'amitié, n'était-ce pas à cause de cela? Autant d'avertissements qu'elle ressassait à elle-même et qui l'engageaient à s'effacer bientôt, soit qu'elle vînt à mourir, soit qu'elle s'enfermât dans une retraite analogue à un tombeau. Si elle ne se tuait pas, ce n'était qu'afin de ne pas affliger l'être qui lui était plus que toutes choses ; et, si elle obtenait l'oubli, elle serait seule maîtresse de sa difficile patience et pourrait écourter le supplice.

Elle paraît avoir été incertaine, avant d'aller en Italie. Attendait-elle de savoir si elle en aurait la force? ou n'attendait-elle que la certitude d'y mourir? Son amour la menait à Rome : peut-être n'a-t-elle cédé à son amour qu'après avoir acquis l'assurance de n'être pas longtemps un embarras pour le futile bien-aimé.

Mais Joubert? Il fut atrocement malheureux : il fut déçu, blessé dans sa tendresse ; il fut épouvanté de tout prévoir et

le pire. Sa lettre, tardive, du 12 octobre, contient sa tristesse et aussi une sorte de colère. Il se lamente, il se fâche ; et il ne dit pas tout ce qu'il éprouve de véritable douleur. C'est la dernière lettre de Joubert à Pauline de Beaumont, celle où il y a le plus de tendresse et où l'amitié se montre le plus exactement ce qu'elle est, une passion, comme l'amour.

Mme de Beaumont mourut, à Rome, le vendredi 4 novembre, à trois heures et quelques minutes après midi.

Ce jour-là comme les autres jours, à Villeneuve, Joubert flânait à méditer, sans plaisir maintenant qu'il n'espérait pas revoir prochainement son amie parfaite et la seule qui l'entendît. S'il redoutait de ne plus la revoir, il ne se doutait pas qu'elle fût partie pour l'éternel silence ce jour-là. Je ne sais pas quand il l'apprit. Mais, le samedi 12 novembre, il est « dans la cabane » ; il l'a noté sur un feuillet de ses carnets. La cabane de Paqueraut ! C'est ici que, pour la première fois, il a vu Pauline de Beaumont, vers la fin de 1794, il y a neuf ans. Il est venu se souvenir d'elle dans cette cabane.

Comment avait-il appris la mort de son amie? Chateaubriand dut lui écrire, comme, le 8 novembre, il écrivit à Fontanes : « J'ai perdu une des personnes qui m'attachait le plus à la vie... » comme il écrivit à Chênedollé : « Tout est fini pour moi, Mme de Beaumont n'est plus ; je n'ai eu d'autre consolation que d'avoir un peu honoré ses cendres... » comme il écrivit à Mme de Staël : « Quel triste sujet, madame, vient renouer notre correspondance ! elle est morte, à Rome, dans mes bras... » comme il écrivit un peu à tout le monde. Sa lettre à Joubert, je ne l'ai pas retrouvée. En même temps qu'il écrivait, il envoyait la copie d'une « relation » qu'il avait composée pour le comte de la Luzerne, beau-frère de Mme de Beaumont ; il l'a reproduite, en l'arrangeant un peu, en la complétant sur quelques points, dans les *Mémoires*. Joubert reçut la « relation » ; je l'ai trouvée, dans ses papiers, annotée de sa main.

Les sentiments de Joubert, à la nouvelle de cette mort? Regardons ses carnets. On y trouve, de jour en jour, de petites notes, ainsi que d'habitude, mais plus courtes et plus rares. Il continue de méditer, puisque c'est l'usage de sa vie. Le 19 novembre, il écrit : « — et ce passé devenu comme un néant où l'âme se fatigue à s'enfoncer » ; quel passé? le temps de son amitié heureuse. Le 24 novembre : « Heureusement, je ne sens jamais à la fois que la moitié de mes dou-

leurs. » Et, le 28 novembre : « Il n'y a pour l'âme qu'un seul moyen d'échapper aux maux de la vie, c'est d'échapper à ses plaisirs et de chercher les siens plus haut. » Le 28 décembre, il est retourné à Passy et, « dans la cabane », il note une pensée qui lui est venue relativement aux entretiens de l'âme avec elle-même et avec Dieu.

Fontanes lui écrivit, le 26 novembre, comme s'il lui annonçait — bien tard — cette mort d'une « aimable et malheureuse femme ». Sa lettre, la banalité même : « Mourir si jeune à trois cents lieues de la France... » Il parle de Chateaubriand, dont l'avenir « a fort inquiété les derniers momens de Mme de Beaumont ; vous reconnaîtrez bien là le cœur de cette généreuse et charmante femme. Je partage vivement la douleur que vous éprouverez... » Il semble que Joubert ne répondit point à ce bavardage.

Les premières nouvelles que nous aurons de Joubert après son malheur sont du 23 décembre et d'une lettre de Mme Joubert à Chênedollé. Joubert n'a point écrit à Chênedollé depuis longtemps. Pour l'empêcher de le faire, il y eut le voyage de Mme de Beaumont, ce départ qui « l'occupoit et l'attristoit beaucoup ». Puis la mort de la pauvre femme « a suivi de si près le malheureux voyage qu'elle ne lui a pas permis de respirer. Il en a été bien sensiblement affecté : c'étoit une société si douce pour lui, une société si prétieuse, unique enfin et dont rien ne pourra lui tenir lieu. Il lui a fallu, malgré sa douleur, écrire beaucoup à votre ami, dont la belle conduite en cette circonstance et les honneurs qu'il a fait rendre à Mme de B. après sa mort ont pu seuls apporter quelques adoucissemens à cette juste douleur. Mais tant d'agitation n'en a pas moins nui beaucoup à sa faible santé qui depuis lors est toute dérangée... » Joubert a durement subi le choc de ce chagrin. Or, c'était bien à cause de Chateaubriand que Mme de Beaumont, sans prudence, avait risqué le fatal voyage, à cause de lui et pour l'amour de lui. Joubert n'eut, contre Chateaubriand, nulle injuste rancune ou mauvaise jalousie. Deux ou trois fois la semaine, tout enfoncé qu'il fût dans le silence, il écrivit à ce « pauvre garçon », qui avait adouci les derniers moments de leur amie et qui avait eu soin des honneurs funèbres qu'elle méritait. Joubert en était bien touché.

Les nombreuses lettres consolatives, et d'un homme qui n'était pas consolé, que Chateaubriand reçut de Joubert en

cette occasion, il ne les a pas gardées. C'est dommage. Puis Joubert se mit à composer une petite notice ou éloge de Mme de Beaumont, l'un des rares ouvrages qu'il ait achevés : il ne l'a point conservé. Il l'eût fait imprimer sans doute, afin de la donner à quelques amis. Avant cela, il le soumit au jugement de deux personnes, son frère Arnaud, et le jeune Molé.

Il ne travaillait pas vite. Au mois de février, il n'avait que la première partie de cet éloge et la communiquait à son frère. Celui-ci répondit que c'était bien, très bien même et presque un peu trop bien : il fallait que Joubert se méfiât de dépasser la perfection, de la chercher trop loin. Il fallait surtout qu'il se dépêchât : « Une relation, après trois mois de l'événement, ne paroîtra-t-elle pas un peu tardive? » Cet Arnaud Joubert ne croit pas que l'émotion dure longtemps et qu'au bout de trois mois dure un tel chagrin. Lui, Joubert, voulait qu'on accordât quelque délai à la douleur afin qu'elle prît tout son caractère. Arnaud Joubert proposait de consulter Mme de Vintimille. Je ne crois pas que Joubert l'ait voulu. Et Arnaud Joubert demandait la suite.

La suite ne fut prête que cinq mois plus tard. Et alors Joubert consulta Molé, qu'il appelait son « Caton de vingt ans », qu'il estimait beaucoup et qui n'avait point de timidité dans l'esprit. Molé dit que le style n'était pas ce qu'il aurait fallu : « Il imite la simplicité ; et il est plein de parure. Il me semble même si orné que je ne le trouve pas naturel. Je crois que les regrets demandent beaucoup de sérieux dans la manière dont on les exprime et qu'on ne doit parler de la mort et des derniers devoirs que d'une manière grave... » Oui ! Mais Joubert, sur de tels sujets, badinait-il? Écoutons ce jeune Molé : « Or, dit-il, un soin exagéré, une certaine recherche dans le style, ont je ne sais quoi de frivole qui ressemble à l'amour de la parure. » Hélas ! Et Joubert, que l'avis de Molé avait découragé, persuadé même, car il était modeste et capable d'incertitude, Joubert supprima son Éloge de Mme de Beaumont. C'est grand'pitié.

Il ne reste que les fragments de quelques brouillons, fragments épars, dont voici des passages : « On l'avoit envoyée ici du pied des montagnes d'Auvergne. Tendre fleur ! qu'un climat plus riant, un air plus doux, un plus favorable soleil et les soins les plus empressés n'ont pu dérober aux poisons du souffle qui l'avoit glacée. » Puis : « On eût dit que sa vie

étoit composée d'élémens incompatibles entre eux et qui ne cherchoient qu'à se fuir... » Joubert se souvient de la Petite société de la rue Neuve-de-Luxembourg : « La bonhomie unie à la célébrité... Aucune des prétentions qui peuvent désunir les hommes ne se faisoit sentir dans cet azyle ; mais tous les sentimens qui peuvent s'allier à la franchise, à la candeur... Enfin c'étoit peut-être le seul rassemblement où l'on se fît sans y penser une occupation assiduë de louer tout ce qui est louable. On n'y songeoit qu'à ce qui est beau. » Et, pour le grand honneur de cette jeune femme qui, sans avoir été auteur, appartient aux annales de la littérature : « André Chénier écrivit dans son cabinet ses pages dignes de Tacite ; et M. de Ch. fit auprès d'elle, à la campagne, ses plus belles descriptions. » Puis : « Mme de B. avoit des agrémens, mais elle ressembloit plus à une muse qu'à une grâce. Elle ressembloit encore plus à ces figures d'Herculanum qui coulent sans bruit dans les airs, à peine enveloppées d'un corps. » Quelquefois le brouillon ne donne que des bouts de phrases entrecoupées, qui n'ont pas plus de suite que des sanglots, ou des soupirs, ou des gémissements : « Ombre triste ! entendez ces premiers accens d'une voix qui s'est toujours tue... Et nos tristes conformités... Des amitiés plus agitées qui permettent un plus haut ton... Et ce monde où vous n'êtes plus... » Je ne sais s'il eût laissé dans l'imprimé cet épanchement de son chagrin : « Confidente de mes pensées, de mes erreurs, de mes écarts, de mes..., et de mes projets hardis de sagesse ! — tardive — A qui les dire désormais? — de mes défauts, de mes travaux, de mes projets, de mes témérités anciennes et de ma sagesse tardive. A qui la montrer désormais?... » Trop sévère Molé !

Joubert écrit à Chênedollé le 2 janvier 1804. Il s'excuse de ne lui avoir pas écrit depuis l'été : « Ce fatal voyage de Rome et le désir d'y mettre obstacle absorboient toutes mes pensées et occupoient toutes mes forces.. Tous les courriers qui vinrent de ce pays-là, à compter de ce moment, m'apportèrent d'autres soucis, d'autres occupations. Vous sçavez les événemens, et sans doute vous m'excusez. Les craintes ne m'avoient pas moins accablé que le malheur. Je ne vous dirai rien de ma douleur. Elle n'est point extravagante, mais elle sera éternelle. Quelle place cette femme aimable occupoit pour moi dans ce monde ! Chateaubriand la regrette sûrement autant que moi, mais elle lui manquera

moins, ou moins longtemps. Je n'avois pas eu, depuis neuf ans, une pensée où elle ne se trouvât d'une manière ou d'autre en perspective. Ce pli ne s'effacera point, et je n'aurai pas une idée à laquelle son souvenir et l'affliction de son absence ne soient mêlés. » Joubert approuve la « relation » de Chateaubriand, la trouve attendrissante : « On adore ce bon garçon en le lisant ; et, quant à elle, on sent, pour peu qu'on l'ait connue, qu'elle eût donné dix ans de sa vie pour mourir si paisiblement et pour être ainsi regrettée. Je serois désolé aujourd'hui qu'elle n'eût pas fait ce voyage qui m'a causé tant de tourmens. » A Rome, Chateaubriand désarme l'envie : « Son amitié pour Mme de Beaumont a été aussi honorable à l'un qu'à l'autre » ; Joubert le sait et il se plaît à le savoir et à le dire.

Il écrit encore à Chênedollé le 28 février : « Depuis que j'ai perdu Mme de Beaumont, je ne vois plus à qui et avec qui je pourrai parler dans ce monde. » Il est pris de ce sentiment qui lui restera et lui sera une longue souffrance, le sentiment de solitude.

Molé lui a gentiment écrit et, avec plus d'entrain que de circonspection peut-être, lui a offert son amitié pour compenser l'amitié perdue. Joubert n'a pas répondu sans retard, mais le 30 mars : « J'aurois dû faire des remerciemens à votre jeune amitié. Il est probable que je n'en profiterai jamais ; mais elle ne peut être pour moi que très précieuse et très agréable. » Et il lui parle de la morte : « Je ne pensois rien qui, à quelques égards, ne fût dirigé de ce côté-là et je ne pourrai plus rien penser qui ne me fasse appercevoir et sentir ce grand vide. Mme de B. avoit éminemment une qualité qui, sans donner aucun talent, aucune forme particulière à l'esprit, met une âme au-dessus ou au niveau des talens les plus éclatans, *une admirable intelligence.* Elle entendoit tout et se nourrissoit de pensées : c'étoit son goût et son besoin. Son cœur étoit porté à se nourrir de sentimens, comme son esprit à se nourrir d'idées, sans chercher dans les premières les satisfactions de la vanité, ni un autre plaisir qu'eux-mêmes dans les seconds. Mais vous n'avez tous connu son corps, son cœur et son esprit que malades et vous ne pouvez pas scavoir cela comme moi... » C'est vrai qu'il était à peu près le plus ancien ami de cette jeune femme, à qui la Révolution avait tué tout ce qu'elle aimait jadis. La Petite société ne réunissait que de nouveaux amis, entre lesquels Joubert avait son

ancienneté... Ce qui suit, je l'ai cité au commencement de cette étude : « Nous nous étions liés dans un temps où elle et moi étions bien prêts d'être parfaits... » Et puis : « Elle étoit pour les choses intellectuelles ce que Mme de Vintimille est pour les choses morales ; l'une est excellente à consulter sur les actions, l'autre l'étoit à consulter sur les idées. N'en ayant point de propres et de très fixes, elle entroit dans toutes celles qu'on pouvoit lui présenter, les jugeoit bien et on pouvoit compter que tout ce qui l'avoit charmée étoit exquis, sinon pour le public, au moins pour les parfaits... Je suis trop avancé dans la vie, trop mûri par la maladie pour pouvoir espérer, prétendre ni désirer aucun dédommagement ; mais je dois vous dire que, sans de tels empêchemens, la Providence, en vous plaçant pour ainsi dire devant mes pas quand j'éprouvois de telles pertes, m'auroit paru vouloir les adoucir et m'en consoler, autant que cela se pouvoit. Je lui rends grâces, mais laissez-moi me borner à profiter de ce bienfait quand l'occasion s'en présentera, sans aspirer à vous lier par aucune espèce de chaînes. Adieu, adieu, je n'en puis plus. » Voilà le chagrin de Joubert, et qui n'est point extravagant, mais qui est un sentiment vif que la méditation prolonge.

Il a bien défini son amie, en la montrant curieuse de toutes les idées : c'est l'indice d'une intelligence un peu démoralisée. Elle n'aimait pas également toutes les idées : elle savait choisir, pour les préférer, celles qui étaient les plus rares et exquises, non les plus opportunes et bien exactement sûres. Elle avait, en guise de principes, son goût délicat. Telle que la voilà, et très différente de ce qu'était Joubert à cette époque où le frappait surtout la qualité utile, morale et sociale, des idées, elle eut certainement sur lui beaucoup d'influence. Elle qui venait d'autrefois, de l'ancienne et de la plus charmante société française maintenant détruite, elle lui offrait, non pas une doctrine, — dont elle était bien dépourvue, — mais l'exemple d'une âme qu'une doctrine et un usage ont formée suivant un art de vivre élaboré par les siècles. Elle avait appris à Joubert l'ancienne France, qui subsiste parmi les nouveautés de l'heure et qui les rend moins dangereuses.

ANDRÉ BEAUNIER.

La Survivante

> Nous naissons avec un caractère d'amour dans nos cœurs, qui se développe à mesure que l'esprit se perfectionne, et qui nous porte à aimer ce qui nous paroît beau sans que l'on nous ait jamais dit ce que c'est.
>
> . . . .
>
> Dans les choses mêmes où il semble que l'on ait séparé l'amour, il s'y trouve secrètement et en cachette, et il n'est pas possible que l'homme puisse vivre un moment sans cela.
>
> (Pascal, *Discours sur les Passions de l'Amour*.)

I

L'inauguration du monument aux Morts, dans la commune de la Rébédèche, avait été enfin fixée au 11 novembre 1922.

Il y avait plus de trois ans que l'on discutait sur ce monument, dans les maisons égrenées au flanc du coteau bombé, dont l'ondoyant vêtement de prés, de bois et de vignes se déchire sur de grandes falaises calcaires, d'une ocre éclatante, au-dessus d'un « estey » vaseux qui forme un petit port sur la rive droite de la Garonne.

Les pois de senteur trois fois avaient refleuri, tout autour des profondes carrières qui ouvrent dans le roc leurs bouches noires de catacombes ; trois fois l'été avait soufflé son crépitement d'étincelles sur les vignes accablées et vertes, qu'éblouit la couleuvre engourdie du fleuve ; les bonnes et les mauvaises récoltes s'étaient succédé, et les fêtes de toutes sortes : le monument ne paraissait pas.

Le conseil municipal était critiqué. Les mots malsonnants, si riches de sens, qui abondent dans ce petit pays, semblaient sortir un peu de partout : des gabares brûlantes de soleil, amarrées le long de l'estey ; de la grande tonnellerie, en face de l'église, où les coups pleuvent sur les douelles et les cercles neufs, assourdissant les maisons blanches, autour de la place où règne la paix des platanes. Les bateliers, vignerons, petits artisans, qui soulevaient devant le maire un béret bleu sombre, avaient depuis longtemps leur opinion faite : toutes les communes de la Gironde auraient leur monument, avant qu'on ait posé une seule pierre à celui de la Rébédèche.

Le maire, Aristide Brun, était un solide paysan, propriétaire d'une jolie vigne à flanc de coteau. Il avait fait une fortune en y plantant des arbres fruitiers. Son domaine, bien exposé au midi et enclos de haies, semblait au printemps une petite Provence. Ses pêchers et ses pruniers, éclatants de fleurs, posaient un nuage rose et blanc en haut du vallon. Leur taille n'avait pas de secrets pour lui. Pendant l'hiver, monté sur une chaise de cuisine ou sur une échelle, il plongeait au milieu des ramilles noires sa grosse tête sur laquelle une casquette à oreilles était rabattue. Mais la question du monument le passait un peu.

Tout d'abord, on avait décidé de « ramasser l'argent ». Aristide Brun, après bien des hésitations, s'inscrivit péniblement pour cinquante francs, en tête d'une liste à laquelle un crayon était attaché. Le garde champêtre, en vieux képi galonné d'argent, la présenta de porte en porte. Dans les maisons où il y avait eu des morts, on pleura beaucoup : « Lou praoube, lou praoube », disaient les mères, la figure ruisselante sous leur foulard. Les hommes, avant de signer, regardaient ce qu'avaient donné leurs voisins.

Les souscriptions des grands propriétaires étaient commentées. M. Auguste Virelade, qui avait dans la palud le beau domaine de la Flaütat, et une île au milieu du fleuve, versa mille francs. Tout le petit pays le sut le soir même. « Il peut bien le faire, puisqu'il est riche », dirent les envieux. Mais d'autres allaient déjà de porte en porte, répétant que M. Auguste était un orgueilleux, qui se ruinerait. L'occasion fut belle pour récapituler ce qu'il avait gâché d'argent en entreprises extraordinaires. Seules les bonnes âmes, et il s'en trouva au moins deux ou trois, vantèrent sa générosité et rappelèrent qu'il avait perdu à la guerre le mari de sa fille unique.

Tout le monde connaissait bien ce Georges Borderie, né et élevé à la Rébédèche, dans une autre propriété sur le bord du fleuve, et qui laissait un souvenir assez mystérieux parce qu'il était peintre et parlait très peu. Pendant les années d'avant-guerre, il avait

habité Paris. Depuis son veuvage, la jeune femme était revenue vivre à la Flaütat, chez ses parents. On la saluait avec respect parce qu'elle était belle, affable et toujours en deuil. Les paysans qui travaillaient sur le domaine l'appelaient Mme Elisabeth.

Personne ne fut plus irrité que sa belle-mère, Mme Anselme Borderie, lorsque la liste lui fut présentée : bien inscrit à l'encre noire, au milieu d'une page, le fameux mille sautait à l'œil, comme le numéro du gros lot, dans une tombola, et tous les autres dons à côté se rapetissaient, chétifs, piteux et dérisoires.

Mme Borderie, posant ses lunettes rondes cerclées d'écaille sur un guéridon, sentit une terrible colère bourgeoise gonfler son cerveau. Donner mille francs ! c'était de la folie ! Auguste Virelade mourrait sur la paille. La vision de cette fin misérable la réconforta. Mais, en attendant que la justice immanente eût remis l'ordre dans les choses, la situation créée ne laissait pas d'être embarrassante : Mme Borderie ne voulait faire ni trop ni trop peu. En quelques secondes, elle envisagea son budget, sa situation et se décida :

— Une année où ma toiture a besoin d'être réparée, je ne peux pas donner plus de trois cents francs.

Encore les inscrivit-elle à regret, avec le sentiment qu'Auguste Virelade l'obligeait à une prodigalité déraisonnable, dont personne ne lui saurait peut-être un gré suffisant.

— J'ai donné ce qui m'a semblé convenable, proclama-t-elle par la suite à plusieurs reprises, bien résolue à provoquer l'approbation.

Cette femme courte, aux hanches ballonnées sur des jambes basses, et qui se dandinait un peu en marchant, ne souffrait pas d'être contredite. Dans sa figure carrée, aux bajoues pendantes, qui avaient été jadis pétries de lis et de roses, ses yeux bleus brillants dardaient soudain de fulgurants regards qui faisaient céder chacun à sa volonté. Sa manie d'orgueil était si forte qu'elle accueillit avec une égale satisfaction les compliments que les uns lui firent sur sa générosité et les autres sur sa sagesse. Seule, sa belle-fille, la triste et grave Élisabeth, l'écouta silencieusement.

— Votre père a voulu se distinguer, lança enfin Mme Borderie. en l'enveloppant d'un regard de réprobation.

— Chacun est libre de donner, répondit la jeune femme, avec une expression qui montrait que ce débat lui faisait horreur.

La collecte prit beaucoup de temps. Le garde, intimement flatté de son rôle, ne se pressait pas. Chacun, d'ailleurs, lui offrait à boire. Quand il eut vidé des verres dans toutes les cuisines du village et de la palud, il remonta la route ombragée qui s'enfonce dans un

étroit vallon, au bord de l'estey ; puis il gravit les pentes du coteau. A Gueyte-lou, grand et beau domaine, dont le péristyle Louis-Philippe regarde en face la vallée du fleuve brillante à ses pieds, Mlle de Lagarette l'accueillit avec enthousiasme :

— Un monument pour nos pauvres morts. Je sais, mon ami, M. le curé nous en a parlé.

C'était une spirituelle et aimable femme de soixante ans, alerte, les mains fines et le regard vif. Les grâces du dix-huitième siècle semblaient avoir ciselé son visage de jolie laide. Elle et son frère, qui n'avait jamais non plus voulu se marier, formaient une sorte de vieux ménage, admirable de délicatesse, de bonté touchante et de prévenances.

Bien avant que le garde, transpirant sous le soleil d'août, n'eût fait chez eux cette démarche officielle, M. et Mlle de Lagarette s'étaient inquiétés du monument. L'un et l'autre redoutaient, en matière d'art, la balourdise du pauvre maire.

— Il faudra que nous en parlions à Élisabeth, avaient-ils conclu.

Il eût été raisonnable en effet de consulter la jeune femme, qui avait vécu à Paris, parmi des artistes, et devait garder au moins quelques-unes des relations de son mari. Mais le Conseil se préoccupait surtout de faire choix d'un emplacement : dans la commune, où chacun donnait son avis, les uns en tenaient pour la petite place plantée de platanes qui borde l'église ; certains plaidaient pour le cimetière, d'autres encore pour la croisée d'un chemin creux et de la grande route, endroit consacré par la feuillée ronde du « chêne de la Liberté ». Une année passa, pendant laquelle les décisions prises furent à chaque séance remises en question. Les vieilles querelles qui divisent les gens du coteau et ceux de la palud s'étaient ranimées ; le maire, bonasse, et qui ne voulait surtout « pas d'histoire », prodiguait des promesses à tout le monde, et d'autant plus facilement qu'il n'avait lui-même aucune opinion.

Une autre année s'étant écoulée, et la risée publique croissant peu à peu, le secrétaire de la mairie fit un coup d'éclat en découvrant un architecte. C'était un vieux maître, doux et effacé, qui s'était retiré pour finir ses jours dans une petite propriété, et y vivait en philosophe, au milieu de ses livres et de beaux dessins, se délectant de rouvrir, l'été, sous une treille, un traité de Philibert de L'Orme relié en veau brun, qu'il avait acheté jadis sur les quais. Le garde le trouva assis sur une chaise pliante, à côté d'un pied de dahlia. Le vieux maître fut sensible à cette idée de clore par un pieux monument à de jeunes morts une vie chargée d'œuvres. Dans sa chambre, où l'ombre de la treille versait un jour vert, il accu-

mula des dessins patients, envisagea tous les emplacements, et se montra d'une complaisance inépuisable.

— On voit bien qu'il n'a rien à faire, disaient les commerçants du village qui le voyaient passer, modeste et voûté, s'abritant du soleil sous un parapluie, et son soulier fendu sur un pied goutteux.

Il y eut une grande séance le jour où il vint, un rouleau pressé sous son bras, présenter ses projets au Conseil réuni pour la circonstance. C'était par une matinée de dimanche toute vibrante du son des cloches. La salle de la mairie, qui ouvrait sur la cour de l'école par ses deux fenêtres, se remplit peu à peu de gens endimanchés, méfiants et sceptiques, devant lesquels les projets furent étalés sur la grande table et qui hochaient la tête en face des lavis, ne comprenant point ce qu'est un plan ni une coupe, mais voulant savoir d'abord ce qui serait le meilleur marché. Les plus dégourdis trouvaient qu'un bout de colonne sur un piédestal ne faisait pas beaucoup d'effet. Aristide Brun, tout en reconnaissant que c'était très bien dessiné, déchaîna un gros rire en disant que ce monument ressemblait à un chandelier.

M. Justin Videau, l'architecte, écoutait en homme qui a entendu beaucoup de sottises et plaidé toute sa vie dans le désert la cause de l'art. Il développa patiemment ses explications. Mais le secrétaire de la mairie lui en remontra. C'était M. Clastre, instituteur en retraite, un petit homme qui ne perdait pas un pouce de sa taille, solennel, en jaquette grise, pinçant une bouche de pédant de village sur son impériale blanche. Trente ans d'école lui avaient donné le pli des sentences et des remontrances : il parla de la Justice, de la Liberté et de la République, pour réclamer un coq gaulois. L'adjoint, qui avait de grandes idées, aurait préféré un poilu casqué et la croix de guerre. Puis tout finit dans le brouhaha et la confusion.

Cependant, après bien d'autres hésitations, une stèle blanche finit par s'élever, à droite de l'église, entourée par la sollicitude de Mlle de Lagarette qui planta tout autour de petits cyprès. Pour donner au goût public une satisfaction, le vieil architecte, las de disputer, permit qu'on l'encageât dans des barres de fer, reliées aux angles par de gros obus.

Ce 11 novembre, la commune fut donc réveillée par les décharges répétées d'un petit canon villageois qui tirait ses pétards dans toutes les fêtes.

Ces détonations avaient pour effet d'exaspérer M. Virelade. Chaque fois, ses éclats de colère leur faisaient écho. Il éprouvait pour tout ce qui est bruit et manifestation populaire une mauvaise

humeur agressive. C'était aussi pour sa femme, excellente, empressée autour de lui, mais qui ne l'avait jamais compris, l'occasion de dire précisément ce qui pouvait le mieux l'irriter.

Élisabeth, à travers une cloison, entendait leurs voix. Pourquoi sa mère reprochait-elle si naïvement à son mari, en un jour pareil, d'avoir de l'humeur? La jeune femme debout, en peignoir, tout en continuant de se coiffer devant une grande glace au cadre perlé, soupira à plusieurs reprises.

Cette scène durerait sans doute jusqu'au moment d'aller à l'église. Sa mère alors viendrait la chercher, avec un air d'attendrissement, prête à ces larmes qui glissaient de ses yeux si facilement. Le visage d'Élisabeth, dans la glace trouble, par-dessus une grande commode un peu cussonnée, sembla se défaire dans une expression d'amertume.

Il y avait dans sa chambre, exposée aux brouillards du fleuve, une odeur de moisissure et d'humidité. La jeune femme pencha la tête vers la lumière. Ses cheveux séparés coulaient sur ses joues.

Dehors, dans le jardin que les pluies de novembre avaient détrempé, c'étaient toujours les mêmes magnolias aux feuilles vernies doublées de cuir fauve, et au delà le fleuve brumeux où glissait un train de « sapines ». Elle s'approcha d'une des fenêtres. Combien cette journée grise lui jetait au visage le relent mélancolique des choses passées ! Elle s'enivrait comme d'une volupté déchirante de toutes ces sensations qui lui faisaient mal. Des nuages couleur de plomb épaississaient un ciel de céruse. Un vol d'oiseaux se perdait là-bas, collier dénoué qui laisse fuir ses grains. Et elle revoyait un des petits tableaux préférés de Georges : la même atmosphère un peu hollandaise baignait les rives du fleuve bordées de roseaux. Il aimait ces études modelées dans le gris, qu'éclairaient seules quelques taches fines et précieuses, une voile rousse sur l'eau assombrie. C'était sa manière de se révéler, lui dont la sincérité n'apparaissait que lentement, à travers ses rêves, comme si les choses profondes de son âme ne pouvaient que dans le demi-jour affleurer enfin.

Un pas ferme descendait l'escalier. Son père sortait. Au dehors, les cloches sonnaient, sonnaient, comme pour hâter la fuite éperdue des goélands chassés de l'océan par le grand vent d'ouest. Il n'était que neuf heures et Élisabeth alla s'asseoir dans la galerie du premier étage. Deux portes-fenêtres ouvraient sur la terrasse mouillée, bordée de balustres, que supportait un petit péristyle. Des banquettes crevées se nichaient dans l'enfoncement des croisées. La jeune femme s'allongea contre une embrasure, son paroissien et ses gants posés sur sa robe. Son chapeau rassemblait de l'ombre sur son visage. Elle ferma les yeux et les rouvrit après un moment.

Son regard parcourait maintenant le large couloir tapissé de tableaux et de dessins, en face des fenêtres. Tout était pour elle souvenirs dans cette galerie. Les portraits rassemblés couvraient deux panneaux. Elle revoyait d'une part toute la famille de son père : des têtes brunes et énergiques, aux yeux d'ébène, engoncées dans des cols du temps de Louis-Philippe et de Napoléon III. Une belle jeune femme, à la figure de madone, avec sa longue boucle noire glissant sur le cou, était cette Italienne que le grand-père Virelade, alors armateur à Marseille, rencontra dans un de ses voyages, aima, épousa, pour la tourmenter jusqu'à sa mort par sa jalousie passionnée. Par elle, du sang milanais s'était mêlé à ce sang de Gascogne, déjà si chaud, qui brûlait leurs veines. Tout enfant encore, Élisabeth s'arrêtait souvent pour la regarder, attirée peut-être par l'aimant d'un secret amour, prise jusque dans l'âme, ne se lassant pas d'interroger ce beau visage qui, disait-on, rappelait le sien.

Bien différent apparaissait le panneau consacré à la famille maternelle — médiocres toiles, yeux incolores — où les daguerréotypes piqués voisinaient avec une sainte Geneviève brodée au passé. Cependant Georges leur accordait une préférence à peine ironique. Le portrait d'une vieille dame à lunettes, coiffée de rubans jaunes, le faisait sourire. C'était près de ces gens tranquilles qu'il aimait se réfugier, sur un fauteuil bas, comme si les terribles Virelade l'eussent heurté et inquiété. Que de fois, au crépuscule, elle l'avait trouvé, accoudé, tenant dans ses mains un livre entr'ouvert. Elle entrait, étouffant ses pas, se penchait par-dessus sa tête... Ses lèvres touchaient le beau front massif. Il avait parfois un violent sursaut de frayeur, étant sujet à des craintes étranges... Puis ses traits s'apaisaient et se détendaient. Quel charme émanait de lui, à ces heures-là, libérant une expression douce et heureuse qui montait du fond de sa vie. Sa physionomie un peu terne semblait transformée et renouvelée. C'était à ces moments qu'elle prenait conscience d'une qualité d'âme qui la ravissait. Maintenant, après quatre années, combien d'images laissées par Georges fondaient peu à peu, sacrifiées à celle-là dont reparaissaient toujours les empreintes, fleur de douceur, de recueillement, respirée jusqu'au plus intime du cœur. Le temps, qui dissipe de si fortes fièvres, n'atténuait même pas cette chose impalpable... le rayonnement d'une beauté secrète baignant les traits qu'elle avait aimés.

Les cloches sonnent, sonnent largement. Mon Dieu, elle n'a pas besoin de cette clameur pour se souvenir. Mais une voix l'appelle, des portes battent précipitamment :

— Je te croyais partie. Ton père, où est-il?

Il brume un peu sur l'auto grise encroûtée de boue qui les emporte vers l'église. Mme Virelade baisse la glace pour demander si le panier aux provisions n'est pas oublié. Puis elle se désole parce que son mari refuse de mettre ses gants. Les roues font jaillir une boue jaune, dans un chemin de propriété défoncé par le pas des vaches. Les fossés débordés baignent les vignes basses. Des gouttes d'eau emperlent les fils de fer. Les coteaux, sous leur manteau de bois presque dépouillés, sont ce matin d'un gris-noir de fer tout taché de rouille.

L'auto dépasse des groupes de gens endimanchés. Il y a, sur la terrasse du presbytère, quatre petits drapeaux que le curé lui-même a dû attacher. Encore une détonation, et voici la place noire de monde, le monument enveloppé d'étoffe tricolore, entre les cyprès minuscules. Dans le porche ouvert se creuse l'église, pareille à une grotte obscure étoilée de cierges.

Il en était, dans cette commune de France comme dans beaucoup d'autres : depuis quatre ans que l'armistice avait fait jaillir son feu de joie, dans un ciel d'azur miraculeux, la vie s'était reformée comme se cicatrisent les plaies. Les cellules vivantes se multipliaient fiévreusement pour dévorer les cellules mortes. Bien des veuves n'avaient même pas attendu ce signal pour « reprendre un homme » ; les jeunes filles pour renouer, en robe du dimanche, ces guirlandes claires d'amoureux que les autos disloquent en travers des routes. S'ils étaient revenus inopinément, les jeunes Girondins, pour lesquels on avait tant pleuré, gémi, harcelé le facteur, interrogé mystérieusement les somnambules, combien auraient pu reprendre leurs espadrilles et leur vieux béret sans bouleverser les petites maisons tapissées de vigne?

Les grands événements étaient redevenus les gelées du printemps, les invasions de l'oïdium qui blanchit les mannes, du mildiou qui sèche la feuille, de la cochylis qui troue le grain vert, décharne le grain mûr, laissant flétrie la grappe dégonflée dans la guirlande indigo des astes. Il était parlé comme par le passé des vins réussis et des « petits vins ». Chacun connaissait le chai de son voisin. On s'abordait toujours en se racontant qui a vu le lièvre, dans ce pays sans gibier, où chaque vigneron a son chien de chasse, bâtard noir ou jaune qui se traîne sur ses talons par les soirs d'août, les flancs battants et la queue basse, tout vaseux d'avoir cherché à boire dans les fossés vides.

Il n'y avait rien de changé que le prix des choses et les exigences des épiciers. Les plus petits boutiquiers, charcutiers et autres,

filaient bien entendu dans des autos neuves, sur les belles routes ombragées d'ormeaux. Les temps nouveaux, c'était aussi le syndicat des ouvriers agricoles qui sortit un jour de l'auberge, sans qu'on sût comment, et cet autre syndicat des propriétaires, formé à grand'peine, laborieusement réuni pour décider du prix des journées, après quoi chacun avait fait de son mieux selon son humeur, sa récolte et les circonstances.

Dans la foule noire agglutinée autour de l'église, déjà larmoyaient plusieurs de ces femmes qui ne finissent jamais l'année sans avoir brouillé deux ou trois ménages. Combien dissimulaient, dans un coin d'armoire, tout un dossier de lettres anonymes sur petit papier quadrillé ! On voyait aussi, sous leur feutre, quelques exemplaires de ces vieux avares, tannés et recuits comme des loups de mer, qui gardent sur une poutre de leur grenier, dans un cocon de toiles d'araignées, un pot de jardinage plein de pièces d'or. Mais un sérieux extraordinaire changeait les visages. Chacun s'abordait avec un air de cérémonie. Les regards se portaient vers les femmes qui fendaient les groupes, leur mouchoir aux yeux, tirant par la main un petit enfant. Une considération particulière les enveloppait. L'heure était venue de reconnaître, dans leur malheur, le titre de noblesse qui met sa marque sacrée sur une famille. Les plus frustes et ceux-là mêmes dont l'âme disparaissait dans une chair épaisse, sentaient en eux une vague lueur de cette grande idée.

Les familles bourgeoises, qui arrivaient en voiture, retenaient l'attention. M. et Mlle de Lagarette étaient descendus d'une petite victoria d'osier. Ils venaient d'entrer dans l'église, après avoir salué beaucoup de gens et serré des mains ; Mlle de Lagarette s'était arrêtée pour embrasser une femme en larmes. Un jeune curé du voisinage, éclaboussé de boue, poussait sa bicyclette devant la porte de la sacristie ; les enfants de chœur, en soutane noire et surplis, entraient et sortaient.

Un omnibus avança devant le porche, refoulant les groupes. Mme Borderie en descendit : l'ostentation de la douleur maternelle éclatait dans toute sa personne. La sacristine la conduisit à un rang de chaises, embroussaillé de ficelles, qui lui avait été réservé. Mais la petite auto grise des Virelade ayant débouché, la sympathie se portait vers Élisabeth.

D'autres jeunes veuves ne s'étaient pas encore remariées. Mais aucune ne donnait à la fidélité un attrait si sensible. Bien qu'elle fût parfaitement simple, et d'un naturel qui charmait, il apparaissait aux plus bornés que cette femme de trente ans à peine était belle et faite pour l'amour. Tout semblait mystérieux en elle : son mariage

avec ce jeune peintre qui parlait si peu, sa pâleur au lendemain du deuil qui la pétrifia, et à ce moment encore, après quatre années, une dignité frappante et cet éclat de lampe voilée ; quelque chose frémit le long de la nef quand elle passa.

La pluie maintenant battait les vitres de l'église sombre malgré les lumières. Un porte-drapeau, traversant le chœur, empêtrait dans le lustre de cristal la lance d'un hampe cravatée de crêpe. Les pendeloques emportées dans un mouvement giratoire tintèrent longuement. Un jeune prêtre, accablé par le poids de sa chape noire, se prosternait devant l'autel incendié. Dans les bas côtés, presque déserts chaque dimanche, se touchaient les têtes découvertes ; on n'aurait pas imaginé qu'il y eût tant d'hommes dans la commune.

Élisabeth, agenouillée au bas de la chaire, sentait s'exalter dans son âme l'émotion profonde de cette journée. Comme tant de fois, mais avec une fièvre d'orgueil plus intense, se brisait sur les pieds divins sa douleur d'épouse.

Un aumônier militaire, loquace et barbu, couvert de médailles, sa croix suspendue à un ruban tressé noir et vert, lança du haut de la chaire un discours rempli de fusées, de grenades et de trous d'obus. La jeune femme, ses longues paupières brunes baissées sur ses yeux, regardait dans le monde immense de son cœur. Pourquoi disait-on autour d'elle : « Pauvre Élisabeth »? Le pire malheur eût été de ne pas épouser celui qu'elle avait aimé. La détresse la plus profonde devait être de ne pas connaître l'amour. La mort, malgré son avidité de tout prendre, lui laissait le nom qu'elle portait, et tant de choses mêlées à sa chair, incorporées à sa vie intime, dont ne s'épuiserait jamais la chaleur cachée. Ce moment effaçait les longues périodes de désœuvrement taciturne et d'aridité. Tant qu'elle vivrait, Georges Borderie revivrait en elle. Son œuvre aussi lui appartenait, toutes ces toiles d'un sentiment délicat et rare, appréciées seulement de quelques amis. Dans son désastre, il lui restait encore cela qu'un artiste ne meurt jamais tout à fait. Ah ! qu'elle avait hâte d'accomplir maintenant ce qu'elle différait depuis si longtemps.

Il n'y avait pas moins de cinq discours prêts. La foule, que l'église dégorgeait peu à peu sur la petite place, se couvrit de parapluies pour les écouter. Un photographe, sur une grande échelle ouverte, prenait des clichés.

Élisabeth, au plus épais du rassemblement, regardait devant elle un petit vieillard : l'architecte sans doute. Son nez en faucille plongeait dans une barbe blanche, son cou flottait dans un col trop

grand. Ses voisins, qui le bousculaient, prétendirent être gênés par son parapluie : il le ferma docilement.

La stèle, maintenant découverte, éclairait de sa blancheur neuve ce jour ruisselant. Le premier adjoint, très croque-mort, avec ses gants noirs, commença l'appel émouvant. Les enfants des écoles, sous leurs petits capuchons, bien alignés contre la cage du monument, répondaient ensemble :

— Mort pour la France.

Ils étaient dix-sept, hommes de la classe, de la réserve, territoriaux même, dont les noms tombaient, chacun dans la nudité de quelques syllabes. *Georges Borderie...* Ce nom-là n'a-t-il pas pénétré dans la masse humaine plus profondément? Mais non, sauf la jeune femme aux paupières bistrées, dont se crispe un peu la bouche de madone, personne ne sait! Le maire, entravé dans ses phrases, n'a pas eu un mot pour cette jeune gloire ; ni le conseiller général en cravate blanche ; ni le sénateur, M. Lopès-Welsch, qui le reçut autrefois à Paris, et acheta deux petites toiles. Tous ont oublié que ce peintre, tombé à trente-deux ans, était un grand peintre. Plutôt, personne, sauf Élisabeth, ne l'a jamais compris. On ne croit pas si facilement que l'enfant grandi sous vos yeux, un peu timide et réservé, puisse porter en soi le trésor d'un Corot ou d'un Daubigny ; on ne devine guère que le génie n'est pas, dès la vingtième année, un don fulgurant, et que les plus grands maîtres furent d'abord de jeunes hommes en apparence semblables aux autres. Dans l'esprit fortement positif de Mme Borderie, qui donc déracinera jamais cette opinion que son pauvre fils était paresseux? Quant à M. Virelade, dont se détache la tête bourrue de barbe, pas une fois il n'a convenu que la peinture de son gendre pût être autre chose qu'une insanité. Ce n'était pas ainsi qu'il peignait lui-même, dans sa jeunesse, au temps où il touchait un peu tous les arts.

Pourtant, Élisabeth s'est juré d'en faire la preuve éclatante, Georges Borderie, âme tout imprégnée de la lumière de la Gironde, était un grand peintre.

II

Pour les gens du pays, ce qui se passait dans le domaine de la Flaütat semblait extraordinaire et presque incroyable. C'était un proverbe que « rien ne s'y faisait comme nulle part ailleurs ».

Entre toutes les maisons qui ornent les coteaux sur la rive droite de la Garonne, ou se disséminent parmi les arbres le long du fleuve,

cette grande et ancienne demeure paraissait pourtant bien paisible. Sa façade basse, à un seul étage, décorée d'un petit péristyle, s'ouvrait au milieu d'un jardin humide et feuillu en face de l'eau.

Novembre, dépouillant les tilleuls et les marronniers, avait jonché de feuilles rousses les pelouses claires. Mais les hautes sapinettes de velours noir montaient au milieu des ramures nues. Il y avait aussi, tout près de la berge, un grand peuplier envahi de lierre.

Les journées passaient, silencieuses, dans ce jardin. S'il arrivait qu'une voiture s'arrêtât devant le péristyle, les ornières creusées par les roues restaient longtemps marquées dans les allées assez négligées. Un de ces domaines trop imprégnés par le passé, sans cris d'enfants, où l'on s'est lassé peu à peu de relever les choses qui tombent et de semer des fleurs.

Les paysans ne passaient guère dans ces allées, ni chaque matin la carriole du boulanger. Toute l'animation campagnarde se donnait rendez-vous de l'autre côté, où les écuries, la remise et les chais, encadrant la maison de deux ailes basses, formaient une de ces cours pittoresques comme on en voit tant en pays gascon. Des treilles couraient sous la pente des longs toits de tuile. Un rosier tapissait le mur de la cuisine. Des poules noires, ornées d'une crête en émail rouge, montaient à leur poulailler par une mince échelle ; quelques-unes se juchaient le soir en fraude, au-dessus du puits couvert d'un auvent, sur la tête torse d'un cognassier. La porte du bûcher restait ouverte toute la journée, et aussi celle de la tonnellerie. Dans un angle, une cloche rouillée, à laquelle pendait une chaîne... Quand elle sursautait, dans la paix morne du domaine, des aboiements éperdus de chiens éclataient soudain.

Chaque matin, M. Virelade, réveillé à cinq heures, levé à six, allumait sa lampe à pétrole et poussait dans la nuit ses volets humides, sur lesquels étaient cloués des fers à cheval. C'était un souvenir de sa jument Bécasse, une fine tarbaise couleur pain brûlé, aux paturons blancs, qu'il couronna un dimanche soir à la descente d'une côte, et vendit dès le lendemain, par chagrin de voir dégradée la bête qu'il aimait.

Auguste Virelade était un homme de soixante ans, grand et fort, d'une santé de fer. Au premier coup d'œil, il pouvait paraître négligé et rustre, avec son air de paysan du Danube, sa barbe inculte et les vieux habits verdis par la pluie, roussis par l'air et par le soleil, qu'il affectionnait. Les dames de la famille ne se privaient pas de dire qu'il était un ours. Malgré les supplications de sa femme, il entrait dans la maison avec ses gros souliers empâtés de boue et ses chiens mouillés. Il fumait jusque dans le salon sa courte pipe

en bois de bruyère, au fourneau brûlé, dont il renversait la cendre sur un coin de la cheminée. Le marbre blanc gardait une tache couleur de rouille. Mais, sous ces apparences de rusticité, les façons du grand bourgeois ressortaient en lui, et il fallait bien découvrir peu à peu la finesse des traits, et une sorte d'aisance supérieure qui en imposait. La grande beauté de ce visage était dans les yeux, bruns et magnifiques, alourdis de poches, mais baignés de cette jeunesse qui est le signe des âmes passionnées.

La manie qu'avait M. Virelade de se lever aux étoiles était dans la maison un sujet de désolation. La cuisinière, Seconde, tirée de sa paillasse, soufflait en maugréant un feu de sarments. Le branlebas gagnait l'étable. Une lanterne, accrochée parmi les toiles d'araignées, faisait surgir de l'ombre une rangée de bat-flancs, autrefois vernis, maintenant délabrés, entre lesquels haletaient de chaleur les belles hollandaises, rondes comme des mappemondes, et largement souillées de purin. Un grand Landais, à la silhouette d'oiseau de proie, dégonflait les pis. Il était sourd, sentait le lait aigre, laissait au fond des filtres une couche de poils et avait toujours vécu dans la crasse. L'abrutissement des vachers dégoûtait de son troupeau M. Virelade. Le temps n'était plus où il allait, le fameux traité de Guenon au fond de sa valise, chercher en Hollande même de grandes laitières. C'était le drame de sa vie que le goût des choses belles et parfaites. L'impossibilité de les maintenir dans cet état lui faisait prendre en grippe l'univers.

Il avait toujours eu, dans son entourage, la réputation d'être original. Chacun sait avec quelle intonation de pitié et de blâme les lèvres bourgeoises prononcent ce mot. Beaucoup insinuaient, avec un fond caché d'amertume, que ses entreprises l'auraient dû déjà réduire à la pauvreté. Quelle fortune avait donc laissée son grand-père ! Et l'on rappelait la vie singulière de ce Léonce Virelade, qui débuta comme capitaine de navire ; puis entrepositaire, armateur, installant ses frères et ses cousins à Maurice et à La Réunion, achetant des bois de pins près de Langon, des vignes sur le bord de la Garonne, et enfin une île au milieu du fleuve... A sa mort, toute une famille s'était partagé ses dépouilles.

Il y avait évidemment, en ces Virelade, une sorte de démon qui ne leur permettait pas de rester en paix. Le même génie, qui souleva si haut le grand-père, semblait prendre un cynique plaisir à détruire son œuvre en ses descendants. Parfois, dans un de ses accès d'humeur noire, Auguste Virelade récapitulait ses mécomptes : la batellerie à vapeur, qui avait été la grande affaire de sa jeunesse, déclinait chaque jour. Le long du fleuve, tous les cinq cents mètres, des passe-

relles en fer relevées marquaient seules l'emplacement des anciens pontons où depuis la guerre les gondoles ne s'arrêtaient plus. Le charbon était cher. Un petit train, établi au pied des coteaux, drainait le long de la route la clientèle paysanne. Les autobus mêmes s'en étaient mêlés. M. Auguste leur vouait une haine particulière. De sa petite flotte, qui s'amarrait à Bordeaux, au quai de la Monnaie, seuls naviguaient encore quelques remorqueurs, et aussi deux bateaux à aubes qui ne servaient qu'aux pèlerinages. On les voyait revenir, par les soirs d'été, sur le fond enflammé du ciel, le pont noir de foule, battant de leurs roues l'eau écumeuse, et traînant des refrains d'*Ave Maria*...

Parfois, dans ses crises d'humeur, M. Auguste parlait de tout vendre. Quand pourrait-il vivre enfin en paix? Ses vignes aussi lui faisaient horreur. Que ne lui avaient-elles pas coûte, depuis ces temps dramatiques du phylloxera, où, tout jeune homme, et organisant la bataille, il installait une pompe à vapeur sur le bord du fleuve. Un savant préconisait d'inonder les terres. Il s'agissait de noyer l'insecte logé comme un chancre dans la racine. Pendant quarante jours, la machine pompant infatigablement couvrit d'eau les pièces de terre, dont on avait fait de vastes réservoirs en les entourant de digues. Les paysans, qui installaient un grillage au bout de la dalle, remplissaient des paniers d'anguilles. La nappe boueuse monta jusqu'au haut des ceps. On se promenait en barque dans les allées. Puis, l'eau s'étant écoulée, les règes reparurent laquées de vase, et la vigne, de nouveau florissante, se couvrit d'une verdure de forêt vierge. Il fallait entendre M. Virelade, après tant d'années, énumérer quelles calamités s'étaient succédé : les « flages » passaient par-dessus les carassonnes et les fils de fer, il fallut les « moucher » six fois ; l'humidité fut fatale aux mannes qui coulèrent, et seule resta la queue de la grappe, dans des feuilles larges comme des assiettes. Puis chacun replanta des *américains* que l'on dut défendre à leur tour contre un défilé de nouveaux fléaux.

Pourtant dans cette commune de la Rébédèche, comme dans la Gironde entière, il n'était guère de propriétaires dont le vignoble ne fût la vie même. M. Virelade prophétisait en vain qu' « ils en reviendraient ».

Et maintenant, il y avait encore cette affaire de l'île dont les gens n'arrêtaient pas de dire qu'elle coûterait plus de trois cent mille francs.

Ce lundi matin, Élisabeth, réveillée par un bruit de pas précipités, savait que son père s'apprêtait à partir pour l'île. Tout un pan de

berge rongé par les mascarets s'étant éboulé, il dirigeait de grands travaux de terrassement.

Mme Virelade, descendue à la cuisine en robe de chambre, préparait elle-même, dans un panier fermé, le déjeuner que la femme du régisseur ferait réchauffer. Elle insistait pour que son mari se chargeât de sa pelerine. On entendait M. Auguste qui s'impatientait. Lui parti, un grand vide envahissait la maison entière.

Ce matin-là, un orage éclata au dernier moment. Cadiche Rouguey, qui faisait office de batelier, était en retard. Alors qu'on le croyait sur le petit port, occupé à passer son faubert de laine mouillée au fond de la yole, ou à vider l'eau avec un sabot, il était allé au village. Sa femme, dans des flots de paroles, jurait ses grands dieux qu'elle ne savait où il pouvait être. Mais, par la petite porte de sa maison, elle avait déjà expédié son « drôle » qui courait à toutes jambes vers le café-buvette tenu par le buraliste. Chacun savait que c'était l'heure du vin blanc : « Un ivrogne, un f... ivrogne comme les autres », criait à sa femme désolée M. Virelade. Puis on entendit claquer la porte.

Élisabeth allait et venait lentement dans sa chambre. Elle demeurait parfois, un objet à la main, sans penser à rien. Ou bien elle se retrouvait devant un tiroir ouvert, ne sachant plus ce qu'elle y cherchait. Par la fenêtre, elle aperçut son père, dans le jardin, faisant les cent pas. Un moment après, sans qu'elle ait eu conscience du temps écoulé, elle vit sur l'eau gris de perle passer enfin la petite yole.

Il lui fallait toujours des heures pour s'habiller, tant étaient longs ses oublis des choses présentes. Parfois aussi elle s'arrêtait, fatiguée d'être restée si longtemps debout ; elle se laissait aller au creux d'un « voltaire », amollie par l'intime jouissance de s'appartenir, d'être bien seule, seule avec sa vie.

« Qu'est-ce que tu peux faire dans ta chambre jusqu'à midi? » lui demandait Mme Virelade. C'était d'ailleurs le refrain de tous : Que faisait-elle? Comment pouvait-elle, si jeune, à la campagne, passer ses journées? On déplorait qu'elle n'eût pas d'enfant. Et ce n'était pas le moindre de ses ennuis que d'être « la pauvre Élisabeth » que chacun prétendait à sa manière plaindre et diriger.

Le rayon de soleil qui, à onze heures, toucha sa fenêtre, la trouva assise, des lettres ouvertes sur ses genoux. La lumière semblait prendre un plaisir divin à baigner son visage revêtu d'une expression de gravité et d'enthousiasme. C'était à ces moments, où nul ne la voyait, que ses traits s'éclairaient d'une ardente et tendre beauté. Ses cheveux noirs, tordus sur le cou, découvraient son front. L'ombre de ses cils glissait sur ses joues un peu amaigries.

Elle remua les lettres, en cherchant une : « Il faut que vous reveniez à Paris, lui écrivait Lucien Portets. Vous devez à celui qui nous fut si cher de ne pas laisser son œuvre dans l'ombre. Lui-même, pour s'être trop désintéressé du succès, n'a pas eu la place que son talent lui aurait faite. Peut-être le pressentiment de sa mort prochaine l'agitait-il d'une inquiétude secrète : les êtres infiniment sensibles frémissent d'avance sous leur destin. Il appréhendait aussi, pour ses petites toiles à la fois solides et précieuses, le jour vif des expositions et le contact brutal du public. Nous sommes tous ainsi, le cœur faible devant notre œuvre. Du moins nous l'étions, car les générations d'après-guerre sont autrement pressées et voraces. Combien, à trente-cinq ans, je leur parais déjà démodé, avec mes hésitations, mes scrupules, mon éternel recommencement de la page jamais finie ! Vous-même, qui m'avez si souvent reproché ces dispositions d'esprit maladives, vous laisserez-vous décourager? Je désespérerais alors de tout. Quoi qu'il vous en coûte de rouvrir l'atelier de Georges, de rentrer seule dans l'appartement où vous fûtes deux, où le rayonnement de votre foyer nous pénétrait tous, je ne doute pas de vous revoir bientôt. Vous avez une si grande foi, vous êtes la seule, mon amie, que je n'aie jamais vue douter. Venez, nous organiserons cette exposition des œuvres de Georges dont vous me parlez depuis si longtemps... Tous ses amis vous entoureront. Ne renoncez pas à sa jeune gloire. Quant à moi, sans vous, je n'aurai pas la force ; quoi que j'entreprenne, je me sens sombrer dans le désordre et dans le néant... »

Élisabeth replia la lettre, demeura un instant pensive, les paupières mi-closes, goûtant profondément cette joie de sentir que sa vie n'était pas finie. Celui-là du moins la connaissait qui ne lui parlait que de son amour.

L'image qu'un autre se fait de nous, quand elle est belle, produit toujours une exaltation secrète de nos qualités. C'est comme si l'on apercevait la figure idéale vers laquelle on tend. Élisabeth sentait affluer cette force généreuse qui était une réapparition de son âme ancienne. Tout en achevant de s'habiller, elle regardait sur la cheminée, à côté de la pendule en marbre blanc, une photographie : c'était, sous les marronniers de Versailles, un groupe d'amis entourant Georges assis sur un banc de pierre, son album ouvert ; une seule femme, elle, sous un grand chapeau ; et Lucien, un peu en arrière, accoudé à une vasque. Elle revoyait l'après-midi qu'ils avaient passée, les nefs vert tendre amincissant un fuseau de ciel orageux. Mais malgré cette fraîcheur si douce à son âme, elle se sentait malheureuse et humiliée...

Elle se rappela ces premiers temps de leur mariage : les amis de Georges éveillaient en elle une jalousie intolérable, et qu'elle lui cachait ; Lucien surtout lui inspirait de l'éloignement, parce que son regard de myope, appuyé sur eux, se dilatait à certains moments, singulièrement aigu et fouilleur, lui donnant la sensation de pénétrer ce qu'elle-même se dissimulait.

Mais, à travers son ressentiment, perçait une sorte de pitié, parce qu'elle savait Lucien malheureux ; du même âge que Georges, petit et nerveux, ses cheveux rabattus sur une tempe jaune, il déplaisait souvent dans le monde par une disposition à critiquer et à contredire. Il était impossible de lui faire accepter une idée courante. Mais ses amis assuraient que ces dehors cachaient une sensibilité maladive. Élisabeth voulait bien le croire, tout en n'allant pas jusqu'à accepter sans contrôle certains jugements ; les plus bienveillants étaient assurément ceux de Mlle de Lagarette, la mère de Lucien, morte prématurément, ayant été sa meilleure amie. « Le pauvre enfant, disait-elle, avait été abandonné. » Il semblait bien que M. Portets, trop vite consolé, avait été en effet quelque peu réduit en esclavage par une seconde femme sur qui toute la faute était rejetée. Peut-être aussi l'opinion publique était-elle portée à exagérer? Toujours était-il que l'enfant, éloigné des siens, interne à Paris, n'avait guère connu la vie de famille. Mlle de Lagarette, seule, en souvenir de tout un passé, le faisait venir aux vacances. Son entourage prenait en pitié cette affection dépensée, qui semblait bien l'avoir été en pure perte ; depuis plusieurs années, Lucien, répondant à peine à ses instances, ne paraissait plus. On disait qu'il avait rompu avec sa famille, mais Mlle de Lagarette trouvait à tout de bonnes raisons : il fallait attendre. Le plus grand chagrin de ce cœur excellent était que son protégé eût perdu la foi.

Élisabeth parcourut d'un regard tout ce qu'elle savait de cette destinée. Oui, elle convenait que Lucien avait dû souffrir, mais autrement que ses amis l'imaginaient, d'une manière plus subtile, plus aiguë aussi. Les choses n'avaient pas le même sens pour lui et pour eux. La preuve de ses erreurs n'était pas tant dans sa conduite, son insuccès même, que dans un certain désaccord de ses aspirations et de sa vie, qui se traduisait par un état de mécontentement. Il était fait, disait-il souvent, pour quelque chose de mieux. Mais pour quelle chose?

Que de fois elle avait été frappée par l'idée que leur vie, à eux, celle de Georges, des jeunes gens qui les entouraient, était infiniment plus hasardeuse et plus complexe que ne pouvaient l'imaginer des

natures paisibles et pondérées, comme celle de sa mère, de Mlle de Lagarette ou de leurs amis. Des états d'âme qui eussent fait sourire, qu'on n'aurait pas même imaginés, jetaient sur l'existence une telle variété de lumière et d'ombre ; surtout ils faisaient surgir des souffrances et des joies presque inépuisables. Et il lui semblait que c'étaient eux, les jeunes, qui avaient de la vie l'expérience la plus riche et la plus profonde. Ni sa mère, ni son père, d'une intelligence pourtant si forte, ne l'avaient préparée à rien. Maintenant même, toute sa vie de femme leur restait cachée : à peine en avaient-ils entrevu les premiers moments, l'île d'or de certaines heures. Elle revit brusquement ce qu'ils ne savaient pas, son espèce de terreur devant l'inconnu, ce sentiment de honte parce que tout avait été donné, consommé, et jusqu'à son nom ; mais, au-dessus de ces bas-fonds, l'envahissement d'une joie si puissante, l'ivresse d'être deux êtres qui n'en font plus qu'un, l'homme et la femme qui se sont choisis, qui s'attendent à voir dans tous les regards l'émerveillement...

Non, vraiment, elle n'avait pas imaginé ce qu'est le mariage. Peut-être Georges non plus ne le savait-il pas? Et elle revivait l'apprentissage difficile de leur vie commune, cette sensation qu'il se repliait, qu'il fermait son âme, inquiet de lui-même, craignant pour son art, et se ménageant une retraite inaccessible. Combien elle était exigeante alors et inconsciemment maladroite !

Un désir d'épanchement se glissait en elle, avec l'impression que Lucien était le seul à qui pût être fait l'aveu de ces choses ; le seul aussi qui fût capable de l'éclairer, de l'aider à comprendre ce qui lui échappait. C'était encore une des déceptions du mariage que l'on se possédât sans se connaître !

Élisabeth ouvrit ses fenêtres et commença de mettre un peu d'ordre. La brise qui gonflait sur le fleuve une grande voile rapiécée secoua ses rideaux. Les lettres s'envolèrent jusque sous le lit. Après s'être agenouillée pour les rechercher, elle se releva, et regarda encore longuement sa vie. Combien elle avait eu raison de toujours se taire : ses parents, s'ils avaient connu ses angoisses, ses crises de doute, auraient pu croire que Georges et elle ne s'étaient pas vraiment aimés. Et leur amour restait un si grand amour. Il fallait comprendre la vie, qui n'est point, comme on le croit, sûre et uniforme ; il fallait admettre qu'un peintre, plus encore qu'à son amour, serait à son art. Maintenant que son cœur n'était plus tiraillé par tant de souffrances déraisonnables, mais ramassé sur le sentiment affreux de la mort, tout cela semblait si facile. On ne se marie pas pour être heureux, on se marie pour *être*, pour vivre avec celui qui est le

souffle de votre souffle... C'était cela qu'elle devait toujours continuer. Mais quelle douleur aiguë de penser que peut-être maintenant il l'eût mieux aimée ! Le chagrin, les longues réflexions solitaires, les contraintes terribles de la mort lui avaient tellement appris sur l'amour !

Midi sonnait. Élisabeth ferma ses fenêtres. Une vache échappée broutait les rosiers. Sur le petit port, deux hommes vidaient une gabare chargée de grave. Elle les voyait aller et venir, portant la charge sur une sorte de brancard, et faisant fléchir sous leurs espadrilles une planche jetée du pont à la cale.

Élisabeth achevait de ranger sa chambre. Sur une étagère, à côté d'un prie-Dieu en tapisserie, elle prit un à un, pour les essuyer, quelques livres qui formaient la bibliothèque préférée de Georges. Elle les replaçait... *Le Rouge et le Noir*, *le Cousin Pons*... Un petit volume s'ouvrit tout seul sur un brin de menthe roussie : c'étaient *les Rêveries d'un promeneur solitaire*. Élisabeth le referma, le rouvrit encore... d'autres fleurs... une feuille de vigne vierge nuancée du rouge-brun au jaune, comme une grande étoile d'automne. Ah ! ce petit livre tout plein de Georges ! Cette sensation que les empreintes de ses mains y étaient encore fraîches !

Il était trop tard pour qu'elle commençât de répondre à Lucien. Elle s'assit pourtant devant sa table. Une phrase au premier moment l'avait fait frémir : *quoi qu'il vous en coûte de rouvrir l'atelier de Georges, de rentrer seule dans l'appartement où vous fûtes deux*... Mais elle sentait qu'elle aurait la force. Les premiers temps, sa chair souffrant trop, elle n'aurait pas pu. Seuls l'obsédaient les plus sensuels de ses souvenirs. Ce visage dont le sien se détachait avec tant de peine, où était-il? Dans quel état? Qu'est-ce qui pouvait égaler l'horreur de se réveiller, en pleine jeunesse, une femme seule? Ah ! s'il n'était que disparu ! Elle aurait usé sa vie sur les routes : mais elle avait ramené jusqu'au cimetière la boîte de chêne ; sur la croix de bois déracinée, le nom peint en noir n'était pas encore effacé. Il était bien mort. Mais qu'avaient-ils donc, sauf un seul, à lui dire que c'était fini? Elle-même oubliait combien de fois, la tête envahie par une nuit profonde, elle avait de ces mots désespérés martelé son cœur. Non, non, elle était toujours la femme de Georges Borderie. Ce nom, rayonnant de beauté profonde, la revêtait entièrement. Elle était seule à le porter. C'était sa part dans ces grandes choses qu'on rêve à vingt ans. Même dépouillée de lui, elle restait si riche : voici qu'elle revoyait son petit appartement, si longtemps fermé, avec quatre pièces tapissées en gris, qui lui semblaient les cabines

d'un grand navire ; et tout en haut, lanterne au front de la vieille maison parisienne, l'atelier de Georges. Non, elle n'avait pas peur d'y revenir. Elle y rentrerait, en survivante, tellement sûre de l'y retrouver. La plupart de ses œuvres y étaient restées, et cette quantité de toiles, de dessins, à la veille de reparaître sous ses yeux chauds, prenaient de loin une beauté de terre promise.

En vérité, jamais la Gironde n'avait été peinte avec cette délicatesse. Il y avait de vieux jardins, avec des perrons envahis de jasmins, serrant contre des marches usées leurs rampes de fer ; et aussi, sous le pont de bois en dos d'âne, l'estey envasé où dort au soleil la barque échouée ; toute cette vie puissante du fleuve, rose les matins d'été dans les brouillards gris, jaune et plombé sous les ciels d'orage, coulant à pleins bords dans les roseaux que le courant rebrousse, ou découvrant des bures de vases. Il y avait de petites grèves, raclées par le tresson des pêcheurs d'aloses, où l'eau allongeait son ourlet d'écume en ces jours de brises rapides qui courbent la tête des jeunes peupliers ; tout ce pays, avec ses rectangles de vignes, ses cuviers sombres et comme un parfum de vendanges imprégnant les « râpes » violettes. Les soirs y exhalaient un charme infini. Jamais elle n'avait senti, comme en face de ces toiles pénétrées de clarté nocturne, le mystère d'une fenêtre ouverte sur une chambre sombre... ou encore la douceur d'une petite lumière flottante, faible et balancée, au bout d'un filet.

C'était tout cela qu'il lui laissait. La Gironde, qu'elle aimait si passionnément, l'attendait baignée d'une ineffable poésie. Mais il en est des œuvres comme des enfants, qui ne vivent et se développent, et s'embellissent que sous des regards pénétrés d'amour. Elle viendrait, et après elle ces esprits d'élite qui font la vraie gloire. Peu à peu se révéleraient les trésors cachés ; et Georges vivrait, de cette autre vie vers laquelle un artiste tend, avec une grande faim obscure de son être. Qu'importait qu'elle eût à souffrir et qu'elle pleurât de solitude le soir, la tête enfouie dans le grand divan...

Au déjeuner, elle parut si distraite que Mme Virelade répétait chacune de ses phrases, avec un son de voix désolé, sans pouvoir la tirer de sa rêverie. Elle avait une grande facilité de parole et l'habitude de se lamenter : dans quel état reviendrait le soir son mari? A son âge, passer ses journées dans l'humidité, c'était de la folie. Il avait trois paires de bottes qui ne séchaient pas. Pendant ce temps, dans la propriété, personne n'était surveillé ; on la dérangeait à toute minute.

Seconde, précisément, poussant avec peine la porte gonflée,

passait dans l'entre-bâillement sa tête de Parque ceinte d'un foulard :

— Madame, Élie demande la clé du chai.

Mme Virelade se leva en gémissant pour l'aller chercher, cette grosse clé, qui faisait dans la serrure un bruit de mâchoire, et qu'on voyait si souvent traîner au coin du buffet ou sur la table de la cuisine. A chaque instant il était d'ailleurs question de rouvrir ce beau grand chai, à droite de la cour, tout embaumé par le vin nouveau, et où l'on mettait deux ou trois fois plus de temps que partout ailleurs pour ouiller ou pour soutirer.

Élisabeth traversa le vestibule carrelé, décrocha une veste de laine à un portemanteau surchargé de châles et de pèlerines, et ouvrit la porte vitrée. L'après-midi était assez beau. Le ciel s'étendait d'un gris lumineux sur le paysage éclairé par une eau glissante. Les arbres dépouillés semblaient tracés à la sépia sur un fond fumeux. C'était une de ces calmes journées de novembre où tremble encore de loin en loin quelque feuille d'or oubliée. Élisabeth aimait ces belles harmonies où chante dans une atmosphère voilée la gamme des ocres, des bruns et des rouilles. La terre était encore tout imbibée d'eau. Elle respira profondément le bon air humide. Sur le chemin de halage s'y mêlaient des odeurs marines, cette senteur si particulière de varech et de bois pourri qui monte des berges.

Le petit port était désert, avec deux barques hissées sur la route. Il y avait aussi, tout auprès, ses moignons en l'air, une souche d'aubier déracinée, qu'une inondation entraîna, et qu'un marin avait pêchée la veille dans les eaux gonflées, la prenant dans une corde comme au lasso, la tirant à terre, pour l'amarrer enfin à une des bornes de pierre verdie plantées sur le port.

Combien Élisabeth aimait ce chemin dévoré d'herbe que tous appelaient « le bord de l'eau ». Les grandes marées, en le recouvrant, le feutraient de débris d'écorce et de paille, maintenant brisés, émiettés, tapis élastique d'épaisse poudre brune. A certains endroits, des plantations d'aubiers avaient été faites, les vases retenues par des piquets, pour défendre la rive creusée en dessous par les courants. Tout racontait la longue lutte contre le fleuve ; au-dessus des terres, ainsi que de larges jetées herbeuses, s'allongeaient les digues sur lesquelles de grosses haies d'épines, criblées de baies rouges, étaient cramponnées.

Élisabeth regardait en marchant les propriétés, bien abritées derrière le double rempart des oseraies et de leurs talus. A certains endroits, les fourrés, en ces dernières années, s'étaient épaissis. La vue était plus dégagée au temps où enfant, puis jeune fille, elle

rencontrait Georges sur ce petit chemin ; ou bien elle savait qu'il était parti en bateau, avec la marée, emportant ses toiles et son chevalet et elle attendait de voir reparaître son embarcation qui longeait la berge. Il débarquait presque en face de chez lui, au bas d'un « peyrat » qui formait une petite presqu'île feuillue, dans laquelle tâtonnait la gaffe. Parfois il lui jetait, pour qu'elle le halât jusqu'à terre, une grosse corde de chanvre qui l'éclaboussait... Plus tard, que de fois ils étaient partis tous les deux, dans les brumes glacées du matin, suivant les contours sinueux du fleuve, et reconnaissant au passage les petits ports égrenés au pied des coteaux. Les panaches mouillés des roseaux balayaient parfois sa figure. Le soleil d'été perçait le brouillard ; les étincelles d'argent vif commençaient de courir sur l'eau soyeuse battue par les rames. Et c'était la recherche, pour la sieste de l'après-midi, d'un petit coin ombreux. Parfois ils remontaient aussi loin que possible, à la marée haute, un « estey » couvert par les arbres. Des demoiselles d'émail vert et bleu se posaient sur le livre qu'elle ne lisait pas. Son visage riait au fond de l'eau, dans le tremblant paysage de ciel et de feuillage, sur lequel sa joie se penchait. Puis le retour dans une impression de torpeur heureuse, la tête lourde d'avoir bu tant d'air et tant de soleil, les yeux qui se ferment.

Que de fois aussi, depuis son deuil, elle était venue, seule, le soir, pour réciter son chapelet devant l'eau dorée et rougie qui se décolorait lentement comme de somptueuses soies anciennes. Les flammes du couchant s'étaient effacées que leur reflet vivait encore. De ce double miroir, le ciel et le fleuve, c'était celui-ci qui retenait le plus longuement les couleurs fuyantes. A peine le globe de braise s'était-il enfoncé derrière l'autre berge que commençait la fête étrange des verts, des roses, des aigues-marines, évoquant pour elle l'amour dont les mirages persistent après la mort même. Son esprit, plus encore que ses yeux, suivait le drame mélancolique qui se joue chaque soir au seuil de l'ombre.

Tout occupée de ses souvenirs, elle était presque arrivée, sans l'apercevoir, devant un portail bien repeint, entre deux haies taillées au cordeau. Mais un instinct l'avertit, et elle revint sur ses pas d'un mouvement rapide. Il lui eût été insupportable d'entrer ce jour-là chez sa belle-mère. Demain, sans doute, quand elle devrait lui annoncer sa décision, son ardeur se heurterait aux arguments les plus vulgaires. Aujourd'hui elle voulait garder, comme une joie grave qui l'oppressait, ce sentiment si beau de sa mission. C'était un secret entre Dieu et elle. Puis elle imagina, tout en marchant, ce qu'elle ferait : il faudrait trouver une salle d'exposition, commencer des

démarches, tant de choses qu'elle ne voyait pas très clairement, mais vers lesquelles sa volonté passionnée se tendait d'avance.

— A quoi penses-tu, que dira ton père? commença précipitamment Mme Virelade, le soir où sa fille s'ouvrit à elle de ses intentions. Dès le premier moment, elle entrevit une ère de difficultés qui l'épouvanta. C'était une femme excellente et faible, sans initiative, dominée depuis sa jeunesse par son mari, et qui consumait sa vie à chercher la paix.

— Tu t'ennuies ici, tu ne veux plus rester avec nous?

Ceci se passait dans un petit salon meublé de chaises italiennes, en ébène et ivoire comme des dominos. Le soir tombait, un de ces crépuscules rapides et humides qui font si tristes les vieux jardins. Élisabeth, assise, la tête appuyée à un haut dossier, regardait pâlir au-dessus du fleuve la longue bande orange du ciel. L'angoisse de sa mère lui serrait le cœur. Elle sentait bien que tout serait tenté pour la retenir, supplications, larmes et colères. Son âme ardente souffrait d'avance les peines aiguës qu'elle allait causer ; mais de céder, de renoncer à son projet, la pensée même ne la touchait pas.

— Il faut que je le fasse, dit-elle doucement.

Elle se rapprocha un peu de sa mère. Brièvement, de sa belle voix grave et triste, elle lui expliqua comment cette idée d'organiser une exposition des œuvres de son mari lui était venue : quand il avait été tué, dans la dernière année de la guerre, elle ne s'était occupée de rien. Elle ne voulait que se noyer dans ses souvenirs. Maintenant, elle se reprochait de rester oisive.

— Un ami de Georges m'a écrit. Vous vous souvenez bien de Lucien Portets, qui venait aux vacances chez les de Lagarette. Nous l'avions vu souvent à Paris. C'est un esprit très délicat, difficile à satisfaire, et que Georges estimait beaucoup. Lui aussi trouve que tant d'études, d'une qualité si belle et si rare, ne devraient pas être oubliées.

Elle ajouta d'une voix plus basse et un peu meurtrie :

— Je ne sais pas si vous avez jamais bien compris ce que Georges était...

Mme Virelade soupire à plusieurs reprises. La pénombre dissimule quelle compassion vague se peint sur son visage aux traits fatigués. Mais Élisabeth a le sentiment que ses paroles sont inutiles. Jamais, jamais, elle ne pourra faire jaillir jusque dans le cœur de sa mère cette flamme profonde qui est dans sa vie, et comme tant de fois elle arrête la voix intérieure qui s'élève dans sa solitude :

— Non, vous n'avez pas senti, ni vous ni mon père, quelle âme

se cachait sous ses apparences modestes. D'autres, à Paris, l'ont admiré. Vous, vous n'avez pas compris que son être était fait de ce qu'il y a chez nous de plus précieux, et que Dieu ne recomposera peut-être jamais une âme pareille. Moi je jouissais en lui de tout ce qui m'a le plus intimement charmée dans ce pays que nous aimions tant. Il suffit d'un dessin, de quelques touches sur une toile pour que je le retrouve. Et moi aussi, qui vous aime tant, je sens que vous me regardez comme des aveugles. Vous ne voyez pas la femme que je suis, et combien je souffre d'être prisonnière. Votre amour jaloux est une prison. Pourquoi suis-je ici inutile, alors que d'autres femmes agissent et luttent pour continuer ceux qu'elles ont perdus?

Elle avait pris la main de sa mère, cette main un peu forte et gonflée de veines, et la pressait contre sa bouche. Quoi qu'on pût tenter pour la retenir, elle repartirait. Après avoir tant attendu quelque chose à faire, elle voyait enfin l'emploi de sa vie, un dernier chaînon brillant de bonheur.

Le ciel maintenant était derrière les arbres noirs d'un bleu enfumé. Mais que lui importait l'obscurité, le silence de toutes les choses dans son avenir ! Elle avait la foi. Celui qu'elle avait aimé lui laissait ses œuvres, pauvres parcelles de beauté, obscures pour les autres, mais à ses yeux plus éblouissantes que des diamants. C'était le trésor de son amour. Et elle espérait comme on aime, avec un entêtement illuminé, que sur cette œuvre un jour merveilleux allait se lever.

Jean Balde.

(A suivre.)

Littérature allemande d'après-guerre

Y aurait-il divorce en Allemagne entre l'universitaire et l'officier? Voici le roman d'un intellectuel aux armées, et d'un intellectuel non seulement mécontent, mais révolté (1). Il est vrai que la nouvelle de guerre de M. Meyer-Eckhardt était écrite dès 1918, mais que la liberté d'expression et de pensée de son auteur en ont retardé jusqu'à cette heure la publication, aucun éditeur allemand ne voulant se risquer à mettre au jour une œuvre assurée d'un accueil plus que réservé de la part des critiques nationaux. Le tableau qui nous y est offert du monde militaire allemand est en effet des moins flatteurs pour le corps des officiers de Ludendorff ou de Hindenburg. D'ailleurs l'exactitude de la peinture est d'une telle évidence — même pour ceux qui ne trouvent pas dans leur expérience des moyens de contrôle — que de ce côté du Rhin nous y pouvons trouver plaisir et profit, bien que l'idéologie sentimentale et humanitaire qui la baigne comme d'une atmosphère un peu trouble ne soit pas sans doute tout à fait selon notre goût.

Ce Paul Wendelin dont on va nous conter la crise morale et la « perdition » est un jeune docteur en philosophie ori-

(1) *Das Vergehen des Paul Wendelin. Aus den letzten Tagen eines Soldaten.* Novelle von Victor Meyer-Eckhardt, 1922. Gedruckt und verlegt bei W. Piepenschneider, Braunschweig.

ginaire de Thuringe, un poète aux yeux bleus, au visage carré, rose et charnu, dont les abondants cheveux blonds, au mépris des règlements, dépassent vraiment un peu trop le bord de sa casquette militaire. Il est très mal à l'aise dans sa tenue « gris de campagne », ce feldwebel d'occasion. Pendant tout le début de la guerre, il a été tenu à l'arrière, à la garde des prisonniers, grâce à de hautes relations sans doute, et puis nous savons que l'Allemagne avait soin de l'intelligence. Enfin il a tout de même reçu son ordre de départ pour le front, à la grande terreur de sa mère. Très peu guerrier, ce docteur, très peu rompu, on le sent, au pas de l'oie, et aux méthodes militaires prussiennes. « Il y en a comme ça qui n'apprennent jamais », dira de lui son colonel avec une moue de mépris. Wendelin est environné du grand nombre de ceux qui ont appris très vite. Certains d'entre eux nous offrent justement le type du professeur militarisé qu'il n'est pas devenu, tel ce lieutenant Foerster, un autodidacte féru de Kant, et plein d'une « ignominieuse circonspection », tout dépaysé parmi ses collègues issus de nobles familles. Quant au lieutenant von Kolding, « certes, c'est un modèle d'éducation ; on ne lui a jamais vu faire un geste inélégant, une courbette ratée. Et tout cela n'est pas appris, c'est de race, c'est de bon aloi. Kolding est un bel animal luisant, qu'on pourrait presque considérer avec tendresse, à cause de sa peau soyeuse, et de ses yeux, rêveurs jusque dans la cruauté... s'il n'y avait pas les griffes ! Il n'est que caprice. Il fouille dans sa poche et vous lance à la tête tout ce qu'il y trouve. Aujourd'hui c'est du sucre, demain ce sera un mouchoir sale, et après-demain peut-être une bombe. »

Et voici le pire du troupeau. « Kuntze — Wendelin se détourna et cracha par terre — est pour moi le type même de l'ordure, de la vulgarité et de l'ignominie... Contemple-moi cet individu : il n'est que ventre et gueule. Tout en lui resplendit : son visage enluminé, son uniforme orné de l'ordre le plus élevé de la bravoure personnelle, et ses parements de manches tachés de graisse, car il ne laisse personne lui disputer les fonctions de cuisinière du colonel. »

Le lieutenant Sand, par contre, nous est présenté en un cadre de poésie virile : « Juste au milieu des platanes de la route s'élevait dans le ciel, à l'est, le quadrilatère couleur ocre jaune du clocher de Roeselaere, avec sa gracieuse

lanterne. Une compagnie de soldats en casque de tranchée et équipement complet arrivait à sa rencontre, le reflet du crépuscule embellissait leurs visages. Wendelin voulut, comme il faisait volontiers, se réjouir à la vue de cette jeune force, de tant de belles figures encore intactes mais oublieuses d'elles-mêmes, car c'est seulement lorsque l'apparition d'hommes tout à fait inconnus lui donnait le sentiment d'une harmonie et d'une liberté réelles, quoique depuis longtemps perdues, qu'il ressentait une gratitude envers la vie, une foi dans la justification de l'existence. Alors, il reconnut le commandant de compagnie, et il aurait pu le reconnaître depuis longtemps à ce détail : il portait lui-même son sac. C'était le lieutenant Sand. Wendelin se tourna vers lui et le salua avec un rire rayonnant. L'officier lui rendit cordialement son salut et lui fit signe de la main : « Belle soirée, Wendelin, lui cria-t-il. » Et Wendelin : « Voilà un homme magnifique, le seul chrétien que j'aie rencontré par ici. »

Une conversation entre Foerster et Sand nous précisera la position morale de ce dernier. Pour Foerster, toute métaphysique, depuis Kant, est un vain divertissement. Pour Sand, la directive de la vie, c'est le respect et l'amour d'une patrie surnaturelle, source d'une foi qui lui paraît plus belle que les données de la science. Il semble que Wendelin tout en l'admirant ne le suive pas jusque-là. Champion du mystère et du surnaturel lui aussi, il ne peut pas rattacher cette croyance à la figure du divin Crucifié du Golgotha. Sa religion à lui, provisoirement du moins, est un vague mysticisme qui s'effare de ne trouver nulle part de pitié, ni dans le soleil, ni dans les fleurs qu'il invective assez puérilement, parce qu'elles continuent d'ouvrir leurs corolles sur la dévastation universelle. « Vous êtes banales, pimpantes, impassibles, toujours souriantes..... comme les officiers. » Et le remords qu'il éprouve tout de suite de ce blasphème n'est pas moins enfantin. La petite fleur bleue et allemande nous paraîtra toujours un peu mièvre. Il y a là une générosité théorique et inefficiente, une larmoyante émotion qui, répandue dans tout le livre, ne laisse pas de sembler parfois un peu niaise. Elle est relevée par la verdeur, la crudité même de maint passage, soit que la pitié inspire à l'auteur des scènes de guerre d'un poignant réalisme, soit que l'indignation aiguise son sens acéré de l'observation critique.

Le sujet même du roman est d'une étrange qualité, et difficile à goûter pour des esprits français. Un idéalisme transcendant y domine un fond perpétuellement matériel, prudhommesque, dont la trivialité est presque écœurante. « Dieu sait, dit Wendelin, si j'en reviens, quelles ruines seront mon cœur et mon esprit ; mais, si j'en reviens, de ces ruines germera une petite plante qui transformera en ciguë tous leurs breuvages de joie. » Or voici que ce roman vengeur roule sur une affaire de soupe, de beurre et de cervelas. Et sans doute, les malversations d'un officier d'approvisionnement sont un cas pendable — au moins autant que la polygamie de M. de Pourceaugnac — mais enfin, si Wendelin part pour la croisade, nous aimerions mieux que toute cette charcuterie demeurât à l'arrière-plan. Je sais bien que cette disproportion qui frise ce que de ce côté nous appelons le ridicule n'est pas assurément ce qui vaudra à M. Meyer-Eckhardt les critiques de ses compatriotes. Et puis, la littérature de guerre a parfois de ces exigences.

Donc, l' « Akademiker » Wendelin occupe les fonctions de feldwebel à l'état-major d'un régiment, en Flandre, sous le bombardement anglais. On utilise ses rares qualités à la rédaction du journal de guerre de son unité ; il y narre sur commande les exploits et les succès fictifs du colonel. Or tout ce qu'il observe dans ce poste de choix offense sa sensibilité et sa droiture, et par malheur il ne sait point dissimuler, d'où la gêne croissante puis l'irritation sourde de ses supérieurs. Wendelin est un interlocuteur malencontreux, la conscience de tous ces goinfres qui s'empiffrent à l'abri des cadavres.

Car les denrées expédiées au front pour l'alimentation des troupes, rhum, viande, graisse, sont accaparées par le lieutenant Kuntze, en partie pour être renvoyées à l'intérieur — on devine à quel prix et au profit de qui on les y revend — en partie pour faire les frais des ripailles du grand-duc en tournée dans le régiment — dont il est le chef honoraire. Il est désormais notoire que la peinture même généralisée de telles mœurs n'est pas due à l'imagination outrancière d'un mécontent. Mais quelles orgies ! Après les omelettes à la confiture, et tandis qu'on débouche le « Heidsieck Monopole », les invités de Son Altesse organisent une petite sauterie.

Tout à coup, Kolding qui était assis à l'intérieur de la

table en fer à cheval, dans l'angle droit, observant la scène, bondit sur ses pieds et s'élança vers le piano, au fond de la pièce. Il avait à peine attaqué les premières mesures d'une valse, que les aides de camp des 1er et 2e bataillons se levèrent et se mirent à danser dans l'espace resté libre devant l'instrument. Le prince de Lick, alors capitaine et commandant de bataillon, suivit leur exemple. Il but vivement son cognac — après le vin, il aimait à prendre de petites doses d'eau-de-vie, pour ne pas laisser l'estomac se refroidir, disait-il — puis il sépara les deux frères et invita le plus jeune, son propre aide de camp : « Hans, tu n'es pas fou, de nous donner des spectacles incestueux ! Ça ne peut pas se passer comme ça, mes enfants. Allons, à nous deux. Un two-steps, s'il vous plaît, Kolding ! » Suggestives, bizarres et entraînantes résonnèrent au piano les mesures coupées de syncopes. Cela devenait excitant ; au bout d'un instant, de la quarantaine d'hommes présents, à peine cinq ou six demeuraient assis à table. L'un d'entre eux était Kuntze ; dans le coin qui avoisinait la porte, gardant le contact avec les ordonnances, il inscrivait de longues rangées de chiffres dans son carnet. Tous les autres, le front rouge et emperlé de sueur, s'emmêlaient et s'évitaient adroitement. Le grand-duc, entouré constamment d'un espace vide, dansait avec le major Von Trullüt, qui se pavanait précieusement comme un petit-maître de style Louis XV, levant et abaissant ses bottes vernies, pour les battus et les glissés. Son Excellence Braumeister, après quelques solos, se retira contre le mur où son gros corps, pareil à une forteresse demi-circulaire, imposant le respect et évitée par tout le monde, resta comme à la parade. Le brigadier, un seigneur irascible, la bouche flétrie et les yeux fulgurants, ne s'était pas contenté d'un seul partenaire, il avait jugé nécessaire de s'adjoindre à droite et à gauche deux commandants de compagnie effarés, qui dans la vie civile n'avaient pour ainsi dire jamais franchi les limites des circonscriptions fiscales aux destinées desquelles ils présidaient Son Altesse Royale dansait maintenant tout autour de la table, de sorte qu'il glissa à deux pas à peine de Wendelin et de Westhofen. « Voyons ! Trullüt, disait le grand-duc en ployant en arrière sa taille flexible, vous êtes à la mode d'autrefois, vous me forcez à un perpétuel Hop ! Hop ! Regardez donc Lick, comme il danse, lui ! » Le couple s'arrêta et Wendelin chercha des yeux

Foerster et Sand ; ils s'étaient retournés eux aussi pour observer les prouesses de celui que venait de louer l'Altesse.

Le prince de Lick, avec son jeune partenaire, paraissait presque immobile au milieu du tourbillon universel. On ne voyait pas ses genoux, derrière la table, mais l'attitude de son buste indiquait que son centre de gravité était placé très bas, et que grâce au jeu réduit des articulations alors en honneur dans les salles de danse exiguës, c'était de là qu'il soutenait le poids de son corps, et qu'il lui imprimait le balancement voulu. Avec de petits mouvements multipliés et retenus, il conduisait à sa guise le lieutenant von Roch, qui jouait le rôle de dame de façon merveilleuse ; si merveilleuse même, que Wendelin se tourna brusquement vers Westhofen et lui dit : « Pouah ! Karl, tu vois Lick et son conjoint? Viens, allons-nous-en ! »

Quelques heures après, le tumulte s'est quelque peu apaisé. Comme il passait près de la fenêtre, un corps s'affaissa lourdement contre lui : « Ah ! excusez, camarade, balbutia une voix avinée » ; Wendelin reconnut celle de Kuntze. Il le saisit par les épaules, le secoua de droite et de gauche, puis le lança sur le pavé. « Mon lieutenant, vous vous trompez, je ne suis pas votre camarade, je suis Paul Wendelin. » Il avait crié si fort ces derniers mots qu'au dedans quelqu'un avait dû l'entendre. On approcha une chaise de la fenêtre, et tout à coup la silhouette du lieutenant Sand s'encadra dans le châssis. Wendelin jeta encore un regard sur Kuntze qui se vautrait péniblement sur le sol en bégayant sans interruption : « Excusez... Excusez... » jusqu'au moment où sa voix s'étouffa brusquement dans un gargouillis d'éructations. Wendelin s'approcha de Sand qui le regardait avec des yeux attristés, et semblait vouloir lui dire quelque chose, mais au même instant, une pièce de vaisselle vint s'écraser contre la porte de la chambre restée entr'ouverte. Le grand-duc était assis à table, les paupières distendues ; une fine écume blanchâtre suintait à l'angle de ses lèvres. Il s'efforçait d'atteindre tous les objets fragiles qui se trouvaient à portée de sa main, et les coupes à champagne, les assiettes volaient l'une après l'autre par-dessus la table vers les lustres abaissés, ou vers les murs, pour éclater en mille débris. Ceux des buveurs qui dormaient déjà se réveillaient peu à peu, se relevaient de leurs postures

étranges en s'aidant aux barreaux des chaises ou aux basques de leurs camarades et ils s'empressaient, avec ceux qui portaient mieux l'alcool, de pousser vers le prince tout ce qui restait à casser par jet ou par choc. Le colonel s'approchait, titubant, avec un grand compotier ventru, en sèvres, qui était resté sur une desserte, et qu'il remplissait du contenu d'une bouteille de champagne. Son couteau lui tomba des mains, et, tandis qu'il se baissait pour le ramasser, Wendelin remarqua que son pantalon d'uniforme était déchiré du haut en bas. Wendelin interrogea Sand du regard en lui montrant son supérieur : « Qu'est-ce que c'est que ça? » — « C'est une plaisanterie du prince de Lick, Wendelin. Ah ! c'est dégoûtant, ne m'en demandez pas plus. Attendez-moi un instant, je vous rejoins dehors. » Il voulut se rapprocher de la porte, mais à ce moment la coupe que venait de vider Son Altesse Royale se fracassa contre le mur. Un hourra frénétique retentit, qui déchira les oreilles de Wendelin. Sand sauta par-dessus le rebord de la fenêtre, et se trouva debout à ses côtés. « Venez, venez, dit-il, je vous accompagne jusqu'à la route. »

Comment va donc se traduire cette grande indignation sacrée du tendre Wendelin? Comment va-t-il inaugurer cette œuvre de réparation pour laquelle il offre sa vie? Oh ! c'est très simple, très réel, c'est un acte d'énergie bien humble, qui frappe par son caractère plus encore authentique et vécu que seulement vraisemblable, mais toutefois si mesquin qu'à tout instant le drame affleure au comique, à l'insu peut-être du narrateur. Voici : A la cantine du 2e bataillon, on a reçu une livraison d'eau-de-vie. Chaque officier et chaque homme a droit, pour la somme de 3 marks 50, à sa bouteille. Mais la part de l'état-major a été accaparée par le sergent Jakob, pour le lieutenant Kuntze qui s'est approprié le tout. Cependant le personnel des cuisines s'empiffre de beurre et de viande, d'œufs et de salade de pommes de terre à la crème, et l'ordonnance de l'aumônier est fort affairé à clouer une caisse où sont emballées les bouteilles dérobées. C'en est trop, Wendelin va frapper le grand coup. Puisqu'on s'en remet à ses talents littéraires pour rédiger non seulement le *Journal de guerre*, mais encore un « rapport sur l'état de la troupe », cette fois Wendelin dira la vérité. Et dans sa rédaction il insère ces

phrases subversives : «...Les rapports de propagande, de même que les divertissements de tout genre, (cinéma, football, etc.,) ne sont pas aussi efficaces pour entretenir le moral des hommes, qu'une alimentation solide équitablement distribuée, et la faculté donnée à la troupe de se procurer quelques douceurs exceptionnelles à l'occasion. Mais il ne suffit pas d'envoyer des denrées des dépôts divisionnaires aux états-majors ; il arrive en effet que ces envois ne parviennent pas à destination, mais sont envoyés à l'intérieur par les officiers chargés de leur administration. Par exemple, le punch qui a été livré récemment dans les cantines n'a pas été distribué aux hommes de l'état-major du régiment... » Le lieutenant Kuntze, perpétuellement entre deux vins, signe sans l'avoir lu ce document accusateur qui, selon la voie hiérarchique, est transmis au colonel par son aide de camp Kolding. La stupéfaction et la colère stupide du grand chef, tempérées par la prudence avisée de son adjoint, constituent un savoureux morceau dont l'ironie a été adroitement dosée. Avec la même maëstria est peinte la rage froide de Kolding qui sent bien l'impuissance de l'autorité à sévir en pareil cas, car il faut éviter le scandale, et Wendelin, bien informé, est désormais une puissance. Impayable est l'attitude du colonel, qui après avoir parlé de « coller contre le mur » et de fusiller le délinquant, brusquement baisse la voix, et dit à Kolding : « En tout cas, Kolding, si des abus comme cette histoire de rhum se sont produits, ce fut tout à fait indépendamment de ma volonté, qu'on le sache bien ! »

La seule sanction possible à cette mutinerie est celle-ci : sans qu'il soit soufflé mot de l'affaire, Wendelin, soi-disant pour céder à ses sollicitations, sera remplacé à l'état-major et réintégré dans sa compagnie, en première ligne, où il aura l'occasion de gagner ses épaulettes. Ses supérieurs ne dissimulent pas leur désir de voir, au cours de la prochaine offensive, une balle anglaise couper court à cette éventualité.

Wendelin solitaire prend donc le chemin du sacrifice. Les ruines d'un village se présentent. «...Il aperçut un mur qui avait dû s'écrouler depuis peu, car sur la brèche on voyait encore la couleur rouge feu de la brique écrasée. Il grimpa sur les décombres amoncelés, mais sans trouver trace d'entrée. En voulant sauter dans la direction du chemin, une de ses jambes resta prise dans une cavité qui n'était guère

plus large que la conduite de bois par laquelle, dans les fermes, on fait tomber le grain du grenier jusque dans l'écurie. Ce devait être la cave. Il déboucla son sac et se laissa lentement glisser en se retenant des mains aux saillies, car il ignorait quelle profondeur s'ouvrait sous lui. Il rencontra le sol plus tôt qu'il ne s'y attendait, et même dut se courber un peu pour passer sous la voûte. Au premier pas qu'il fit dans la cave, le bourdonnement d'une quantité d'insectes lui chanta aux oreilles, pareil au pétillement de l'acide carbonique dans une bouteille de champagne débouchée, tandis qu'un air gras et doux lui pénétrait dans la gorge, le privant presque de sentiment. Vivement il rejeta son casque d'acier, et rabattit par-dessus son masque à gaz, le tout dans les ténèbres que seule interrompait à l'autre extrémité du local une large bande de clarté. Alors il tourna le bouton de sa lampe de poche, et osa jeter un regard dans le halo que la lumière dessinait dans l'obscurité. On n'avait pas déblayé la cave. Il distingua dans le coin qu'il éclairait un amoncellement de vêtements plutôt que d'hommes, couvert par le chatoiement des innombrables mouches brunes et vertes maintenant un peu apaisées. Pour maîtriser sa terreur devant cette chose épouvantable, il se dit que ces hommes n'avaient pu être tués que par le déplacement d'air. Il regarda plus attentivement. Alors lui apparurent tout à coup, l'une contre l'autre, sur le mur, trois plaques rondes, grotesques, des espèces de gâteaux bigarrés et grumeleux comme de vieilles palettes de peintre. Et contre les murs pendaient d'étranges formes blanchâtres et huileuses, oscillant, tavelées et boursouflées comme la décoration d'une grotte à stalactites. Il regardait, médusé, toujours à la même place, mais à l'instant où il sut ce qu'il voyait, ses genoux se délièrent, et il tomba avec un cri.

« Une sensation d'humidité à ses mains le fit revenir à lui au bout d'un moment : il était couché sur le dos, et la lueur de sa lampe se projetait au-dessus de lui sur la voûte tapissée de toiles d'araignées. D'un mouvement impulsif, il tourna la tête pour apercevoir l'irruption de la lumière à l'autre extrémité de la cave, puis il s'élança, butant contre des obstacles variés, de toute taille et de toute consistance, vers l'autre issue. C'était là que s'ouvrait le trou d'éclatement de la grenade ; il put facilement grimper vers l'extérieur. Le soleil épandait déjà sa clarté sur tout le pays. Wendelin

avait dû rester longtemps en bas. Ses mains dégouttaient de boue et de sang. Il eut un frisson, et de nouveau se sentit mal assuré sur ses pieds. Il arracha son masque, trébucha sur son sac sans le voir, et d'une course folle regagna la route, presque sans ouvrir les yeux. « C'est insensé ! c'est insensé ! balbutiait-il la langue lourde. Maintenant tout m'est égal, tout ! Ah ! si j'avais pu ne jamais me réveiller là-dessous ! »

Et voici la fin de Wendelin : Lorsqu'il approcha du carrefour d'où part la route de Goudberg, une commotion effroyable fit trembler la terre. Le sol oscilla comme un berceau, et la déflagration fut d'une violence telle que Wendelin chancelant dans un nuage de vapeur, étourdi et presque évanoui déjà, prit sa tête à deux mains comme si c'eût été un objet étranger. « C'est à croire qu'on me vrille un sifflement de locomotive dans le crâne, pensa-t-il. » Puis, coup sur coup, Dieu martela sa création comme une immense timbale, et chaque retombée du maillet arrachait les entrailles de la terre épuisée. Dures comme l'acier, incandescentes, entremêlées d'éclairs et de flots sombres de métal bouillant, des gerbes s'éployaient en éventails, et Wendelin sut alors qu'il lui fallait mourir. Lorsqu'il voulut prononcer le nom de sa mère, un poing noir, bardé de fer, le saisit à la poitrine, et lorsque cette main aux doigts terribles pressa son cœur comme une éponge, ses yeux se fermèrent.

C'est cette belle page qui clôt le roman de M. Meyer-Eckhardt. Œuvre imparfaite, où tiennent trop de place des rancunes personnelles pour que ses traits cruels atteignent toujours leur but, d'une exactitude trop souvent basse pour ne pas nuire à l'élévation du style, dont l'inégalité de ton blesse souvent un lecteur français. Il n'est plus utile, après ce que nous en avons dit, d'en souligner l'intérêt documentaire et le témoignage qu'elle nous apporte sur le désordre des esprits en Allemagne au cours de la grande crise.

JEAN BABELON.

Le Silène de Neapolis[1]

XII

Le marché d'Himère.

Jamais l'agora d'Himère n'avait vécu journée aussi historique : on vendait les prisonniers athéniens de la grande expédition ! Citoyens, métèques, étrangers, affluaient à la vente, attirés moins par l'appât du gain que par la curiosité. L'opération allait renouveler la joie du succès. Même la mine des prisonniers d'Attique n'assombrissait pas trop l'éclat de la journée. Car Himère n'avait pas contre eux l'animosité féroce de Syracuse : c'était pure politique si la ville avait été mêlée à la guerre. Donc, tous ceux des Athéniens que ne poursuivrait pas une malchance obstinée (et qui auraient de quoi payer rançon) pouvaient espérer se tirer d'affaire.

Naxiadès et Silénion en étaient. Silénion avait obtenu, en capitulant, de n'être pas séparé de son père, et jusqu'à présent l'engagement avait été tenu. On devait les adjuger ensemble.

Autour des commissaires chargés de la vente se multipliaient les palabres, les demandes de renseignements, les intrigues. Une vieille femme se montrait particulièrement remuante. Escortée d'un répondant, elle cherchait un esclave pour son fils absent. Comme métèque, elle avait un accès facile auprès de ce monde de trafiquants, car,

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 juillet, 1er et 15 août 1923.

tenus à l'écart par le corps jaloux des citoyens, tous ces gens se sentaient les coudes entre eux. En même temps, la liberté d'allures de la dame décelait une personne habituée à une condition moins humble. Nous ne dissimulerons d'ailleurs pas au lecteur que c'était Parthénopè.

Tout à coup, elle resta stupéfaite, avec un cri à peine réprimé. On devine qu'elle avait vu Naxiadès et Silénion. Et, aussitôt, elle comprit le magnifique coup double que la fortune mettait dans sa main : se venger de l'un, ressaisir l'autre ! Son plan fut fait.

Autour de la vente rôdaient quelques figures de marchands phéniciens des villes de l'ouest de la Sicile. Aucun Grec ne pouvait se tromper sur leur visage sémite, sur leur nez aquilin, leurs yeux brillants, leur barbe noire et frisée. A tous ils rappelaient les vautours accourus à l'odeur du carnage. Parthénopè aborda l'un d'eux, qui était de Panorme. Et elle lui dit, montrant Naxiadès :

— Vois-tu ce prisonnier athénien? Tu peux enchérir hardiment. Parthénopè, mère d'Aristodèmos, te couvre jusqu'à concurrence de trois mines. J'ai des garanties à t'offrir.

Et elle présenta son répondant.

Le marchand phénicien s'approcha d'un des commissaires, lui glissa une offre qui parut faire dresser l'oreille à l'homme. Immédiatement, des gardes allèrent séparer Naxiadès de Silénion. Celui-ci protestait, invoquait la capitulation. Mais l'atmosphère n'était pas favorable aux vaincus. Brutalement, pour couper court, on entraîna Naxiadès à l'autre bout du marché.

Il était présenté :

— A vendre, un captif d'Athènes, âgé, mais paraissant aisé, et capable, suivant l'usage grec, de payer rançon : cent drachmes !

Le Phénicien s'avança :

— Cent dix.

— Cent cinquante.

— Deux cents.

— Deux cent dix.

Un silence :

— Encore une fois deux cent dix drachmes ! Personne ne réclame plus le vieux Silène? Vendu.

On riait. Le marchand phénicien s'avança pour saisir sa proie. Naxiadès eut encore une lueur d'espoir. Une discussion s'engageait. Le Phénicien voulait payer en sicles. Le commissaire réclamait des drachmes. On ne s'entendait pas sur le change, qui, dans ces grands mouvements d'affaires, subissait des fluctuations énormes. Enfin, on conclut.

Naxiadès, terrassé, suivit le maître lointain qui l'emmenait vers Panorme, vers Carthage, au fond de l'Occident...

Le brouhaha continuait. D'autres prisonniers s'écoulaient. Enfin, Silénion fut présenté :

— A vendre, un Athénien qui semblait être le chef des autres. Deux cents drachmes.

Un mouvement de curiosité se fit. Des acheteurs parlaient, se renseignaient. Un Himérien, qui depuis quelque temps semblait s'intéresser au captif, se mit sur les rangs :

— Deux cent dix.

Mais aussitôt le répondant de Parthénopè lança :

— Deux cent vingt.

— Deux cent cinquante.

— Trois cents.

La lutte était chaude. Enfin, l'Himérien mollit :

— Trois cent cinquante ! répétait le commissaire. Personne ne réclame plus? Enlevez, c'est vendu !

L'homme de paille régla le prix séance tenante.

Maintenant, Parthénopè est chez elle. Mal assurée encore de la réalité, elle attend son enfant. Et Silénion entre, amené par l'acheteur :

— Femme, dit-il, la victoire a mis ma destinée dans ta main. Mais je puis payer rançon, j'ai des cautions, des répondants, à Athènes et ailleurs. Si tu n'as pas souffert de nous, si tu n'as pas perdu sous les murs de Syracuse un époux, un frère, un fils chéri, j'espère que tu me rendras aux miens !

Parthénopè lève les bras :

— Silénion, dit-elle, se peut-il que douze ans aient à ce point changé mes traits? Ne te souvient-il pas de la maison de Cumes? Ne te souvient-il pas de Parthénopè, femme d'Hyperochos, qui souvent te soigna dans ton enfance? Ne me reconnais-tu pas, Silénion?

Oui, Silénion la reconnaît, sous ses rides. Il admire la providence des dieux, qui l'a mis en de telles mains. Il est sauvé !

On s'explique, on jase. Et déjà la conversation prend un tour joyeux :

— Quel est le Scythe, le pirate qui t'a disputé à moi? demand Parthénopè.

— J'ai entendu les conversations, répond Silénion. Ce n'est pas un Scythe, par Apollon ! mais un Himérien, fin lettré. A ma figure, il m'a pris pour un acteur tragique ! Il voulait un Athénien qui connût à fond Euripide. Mais, tu le sais, je n'ai appris le grec qu'à

sept ans, le dialecte attique qu'à quinze ans ou plus tard. Il paraît que ma prononciation est lamentable ! Les dieux en soient loués ! Car l'homme était assez riche, s'il y avait tenu, pour enlever la denrée ! conclut-il en riant.

Mais Parthénopè a des choses plus sérieuses à dire :

— Silénion, reprend-elle, je puis te faire un aveu, maintenant qu'Hyperochos, comme tu l'as appris sans doute, est mort. Je veux te le faire en l'absence d'Aristodèmos, devant qui je n'oserais parler. Je suis ta mère, Silénion ! Je t'ai enfanté avant mon mariage.

Chose curieuse ! Silénion n'est pas bouleversé par l'aveu. Il lui semble qu'il a eu des intuitions. De lointains souvenirs reviennent aussitôt dans sa mémoire...

Il se souvient...

Un jour, à Cumes, il s'est blessé. Son sang a coulé. Aristodèmos pleurait. Et il revoit le regard de Parthénopè, terrifié et tendre...

Il se souvient...

Une fois, il a été pris, avec Aristodèmos, d'une de ces maladies qu'Apollon et Artémis envoient parfois, dit-on, sur les enfants d'une ville. Hyperochos, lui, s'alarmait pour son fils, ne daignant pas s'occuper du petit esclave déjà à demi crevé. Mais Parthénopè partageait ses soins, presque également, entre Aristodèmos et lui, Silénion...

Mille petits riens, qui s'étaient gravés fortement dans sa cervelle enfantine, mais sur lesquels le temps avait passé son rouleau, se retrouvent maintenant. Il n'y a pas dans son passé lointain le trou noir que creuse, à un certain âge, l'absence de la tendresse maternelle. Il lui semble que tout rentre dans l'ordre...

Certes, après l'émotion qu'il a éprouvée tout à l'heure en se trouvant en face de Parthénopè, celle d'à présent est bien moindre !

Rendons-lui cette justice, Silénion n'a oublié que momentanément, dans tout cela, la question principale :

— Femme, dit-il (pardonne-moi si je suis encore mal accoutumé à t'appeler mère), une pensée me serre le cœur. Tu ne connais pas Naxiadès, l'Athénien qui m'a adopté? J'ai fait la campagne avec lui. A la vente, on nous a séparés. Je ne sais ce qu'il est devenu. Si je ne devais pas le retrouver, la vie ne me serait plus rien !

— Enfant, répond Parthénopè, quelque déplorable que soit le sort de cet infortuné, il est maintenant sans remède. N'as-tu pas retrouvé une famille?

— Femme, répète gravement Silénion, les dieux me gardent de l'ingratitude envers toi et les tiens ! Mais, s'il n'avait tenu qu'à toi, à eux, j'aurais vécu en esclave. Naxiadès a fait de moi un homme

libre, un citoyen d'Athènes, il a été pour moi trois fois un père. Femme, si ses cheveux blancs devaient descendre au tombeau dans la misère et dans l'opprobre, je te le répète, la vie ne me serait plus rien !

Parthénopè soupire, puis dit sèchement :

— Je ne puis rien. Il faut que tu t'expliques de cette affaire avec Aristodèmos, quand il reviendra.

Et elle sort. Dans le combat livré depuis si longtemps autour de l'enfant, elle se sent vaincue.

De nouveau, la ville d'Himère était en liesse. Cette fois, ce n'était plus les citoyens, mais le corps des métèques qui rentrait de la lointaine Syracuse. Eux aussi avaient bien mérité de la patrie. On célébrait leurs exploits au combat des Epipoles. On vantait surtout leur chef, et des propos s'échangeaient entre gens bien renseignés :

— Il paraît que c'est un réfugié de Cumes.

— Il a été superbe au combat des Epipoles.

— Gylippe, le Lacédémonien, a dit de lui : « C'est un homme. » Et les Lacédémoniens, je pense, s'y connaissent en valeur militaire !

— C'est une bonne acquisition, pour Himère, qu'un gaillard pareil.

Les vainqueurs défilèrent. On les promena de sanctuaire en sanctuaire. Le soir seulement, Aristodèmos fut libre de rentrer chez lui.

Parthénopè et Silénion l'attendaient. Il entra. Et ses bras, déjà tendus vers sa mère, retombèrent, ballants, en voyant Silénion.

Les explications furent vite données.

Aristodèmos poussait des exclamations de joie, car, dans ce cœur fier, mais généreux, tous les froissements étaient oubliés, effacés, du moment que l'ami se présentait, non en protecteur, mais en suppliant :

— Par Zeus ! La fête est complète ! Je rentre victorieux, sain et sauf, et je reconquiers un ami !

Il était emballé, arraché à son caractère réservé ! Et il s'épanchait avec la cruauté inconsciente que montrent tous les vainqueurs en pareil cas, oubliant qu'il retournait le fer dans les plaies, dans quelles plaies !

— Oui, disait-il, cette campagne est bonne. Je suis arrivé dans cette ville, Silénion, en fugitif. J'avais un peu d'argent, quelques créances, les relations que mon père avait faites ici et dans les autres ports de Sicile. Avec cela, et en naviguant, j'ai pu retrouver quelque richesse. Mais j'étais métèque, destiné à rester dans cette situation inférieure. Cette guerre a été le coup de fortune inespéré. C'est le

droit de cité assuré ! Le stratège Empédion s'est fait fort de l'obtenir pour moi.

Silénion restait grave :

— Ami, dit-il, je prends part, sinon au succès de ta ville, du moins à ton bonheur particulier. Mais je ne puis avoir l'âme gaie. J'ai pour père adoptif, tu le sais, l'Athénien Naxiadès. Jusqu'au bout de la campagne, il a été à mes côtés. En capitulant, j'avais obtenu la promesse que notre sort serait lié. A cette condition, j'avais épargné aux vôtres un combat inutile pour nous, mais qui eût été meurtrier pour vous, car nous étions plusieurs décidés à vendre chèrement nos os. Néanmoins, on a séparé de moi Naxiadès, on l'a vendu, je ne sais où. Et, je le disais à ta mère, je ne vivrai plus maintenant que pour retrouver Naxiadès !

Avec la souplesse de son âge, Aristodèmos donna tout de suite une autre impulsion à ses sentiments :

— Hé ! s'écria-t-il, je comprends ton ressentiment, Silénion. C'est une chose grave qu'une capitulation violée. C'est une chose qui intéresse les dieux, la cité ! Cela peut rendre la vente caduque. Je verrai au plus tôt l'officier qui commandait la troupe qui vous a capturés. Mais, en attendant, il faudrait retrouver Naxiadès, et ce ne sera peut-être pas facile : beaucoup de prisonniers ont été, paraît-il, vendus à des étrangers !

Les deux hommes agitèrent diverses hypothèses. Parthénopè écoutait. Elle commençait à peser les conséquences de son mouvement de rancune. Elle entrevoyait maintenant des recherches, des enquêtes inquiétantes. Empressons-nous de l'ajouter, elle entrevoyait aussi l'horreur de son acte, et s'ouvrait au remords de la perfidie commise. Enfin, prenant son courage, elle dit timidement :

— Je crois avoir vu l'homme dont vous parlez. Il te ressemblait en plus vieux, Silénion. Il a été acheté par un marchand de Panorme.

— Panorme ! fit Aristodèmos. Panorme !... Peut-être la chose est-elle réparable. Les marchands sont certainement repartis, mais ce serait une grande malchance qu'ils aient mis tant de précipitation à regagner Panorme. J'ai dans cette ville des correspondants, des hôtes... Par exemple, il faut que tu te mettes en chasse immédiatement, Silénion.

Il réfléchit :

— Écoute ! dit-il. Je vais te donner Boréas, mon cheval d'armes. Grâce aux femmes de Sicile (et il souriait), il a fait la route du retour au pas, et sur un tapis de fleurs. Il peut fournir la course. Il est inutile de te lancer cette nuit même sur des chemins inconnus. Mais, demain, au chant du coq, tu partiras.

On soupa. Puis Silénion alla prendre un demi-repos. Cependant, Aristodèmos s'était mis à écrire des lettres de recommandation. A l'aube, il réveilla son ami :

— Voici les lettres, dit-il. Une pour Abdastart, une pour Abdiathon, la troisième pour Hannibal. Ce sont des marchands, très influents dans cette ville de commerce. J'ai eu souvent affaire à eux, je les ai éprouvés, quoi qu'on en dise ici, fidèles à la foi jurée, et sûrs. C'est un témoignage, remarqua-t-il en passant, qu'on ne pourrait pas rendre à tous les Hellènes !... Avec cela, il faudrait une intervention évidente des divinités hostiles pour que nous ne retrouvions pas notre homme !

Il conduisit Silénion vers le cheval, déjà harnaché :

— Tu marcheras rondement, dit-il, en suivant toujours le bord de la mer. Tu ne t'arrêteras qu'à Solonte, le temps de laisser l'animal souffler et manger. Il y a bien deux cent cinquante stades d'ici Panorme !

Et, embrassant le mufle du cheval, sur lequel la nuit d'automne avait déposé sa rosée :

— Va, dit-il, Boréas !

XIII

La promesse d'Athéna.

— Naxiadès, dit brusquement Silénion, pourquoi ne prendrais-tu pas pour femme Parthénopè?

Les deux hommes se promenaient sur le port d'Himère. Ils causaient de choses et d'autres. Et voilà que, tout d'un coup, Silénion avait laissé échapper la question qui lui brûlait les lèvres ! Sans avoir jamais reçu de son père de confidences précises, il avait naturellement deviné la situation. Et l'idée qu'il venait de lancer l'obsédait, depuis lors, jour et nuit.

Naxiadès le regarda fixement :

— J'y ai déjà pensé, répondit-il simplement. Mais le difficile est de présenter la chose à Aristodèmos.

Ils se turent. Par une pudeur instinctive, ils répugnaient à trop remuer ce sujet délicat.

Oui, le difficile était de présenter la chose à Aristodèmos. L'esprit subtil de Naxiadès s'exerçait sur ce thème. Enfin, il se résolut à procéder par un long détour.

Un jour, il dit à ce nouveau citoyen d'Himère :

— C'est une chose déplorable que cette inimitié de nos deux

cités ! Déplorable, et singulière ! J'ai connu le temps où les relations d'Athènes et d'Himère étaient bonnes. Et je n'ai jamais bien compris comment vous aviez été amenés à prendre les armes contre nous. C'est un grand malheur. Je ne puis croire qu'il soit impossible d'y mettre un terme !

— Je suis de ton avis, répondit Aristodèmos. Je suis, tu le sais, d'une famille où l'amitié d'Athènes était de tradition. Plus d'une fois, j'ai déploré le sort qui m'a fait porter les armes contre vous. Plus d'une fois, dans les tranchées de Syracuse, j'ai songé à Hyperochos mon père. Mais, qu'y faire? Je sais qu'Athènes compte encore des amis dans cette ville, ajouta-t-il en baissant la voix. Moi, je suis trop jeune et trop nouveau citoyen pour peser beaucoup ici.

On parla politique. Naxiadès s'épanchait. S'il rentrait à Athènes, pourtant, certes il essaierait quelque rapprochement ! Dans l'esprit d'Aristodèmos, qui avait toujours vécu en Occident, on ne doute pas que l'image d'Athènes, malgré tout, apparaissait diminuée, réduite à la taille des cités où il avait vécu, et l'image de Naxiadès grandie d'autant. Et il était flatté, dans sa vanité juvénile, par l'idée d'un rôle important à jouer :

— Oui, conclut Naxiadès, j'ai toujours pensé que, par tant de rencontres extraordinaires, la divinité avait marqué nos deux familles pour travailler à la réconciliation des deux cités !

Dans les jours qui s'écoulèrent ensuite, on agita deux ou trois fois la question. Enfin Naxiadès s'enhardit à aborder le sujet qui, avouons-le, lui tenait plus au cœur pour le moment que le rapprochement d'Athènes et d'Himère :

— Aristodèmos, dit-il un jour, le projet dont nous nous entretenons en a fait germer dans mon esprit un autre. S'il te paraît insensé, tu excuseras le radotage d'un vieillard ! Mon fils adoptif Silénion manifeste, tu l'as sans doute remarqué, un grand attachement pour ta mère Parthénopè. C'est un attachement que les dieux et les hommes ne peuvent qu'approuver. Elle l'a soigné enfant. Elle l'a sauvé récemment des derniers malheurs. Et le jeune homme désirerait ardemment, il me l'a avoué, que j'emmenasse Parthénopè dans ma demeure ! Je me suis récrié, disant qu'il me semblait difficile que tu consentisses à me céder ta mère. Mais j'ai réfléchi, depuis, que tu comptes quelques années de moins que moi, et que sans doute, maintenant, tu trouveras facilement une compagne parmi les filles des citoyens d'Himère !

Aristodèmos restait surpris, malgré tout, mais ne paraissait pas hostile. Enfin, il dit :

— Mais, Naxiadès, penses-tu un jour emmener ma mère à Athènes?

— C'est une chose qui dépend de toi, dit l'autre, en riant. Ne suis-je pas, pour tout le monde, ton esclave?

De nouveau, Aristodèmos songeait. Et il conclut :

— Écoute ! Naxiadès. Tu n'as pas encore, je pense, parlé à Parthénopè? Je sais que, d'après les lois d'Himère, comme de toutes les villes grecques, je suis son tuteur. Mais elle est ma mère et, j'en jure par Zeus Patroios, jamais elle ne se mariera que de son plein gré ! Si elle consent, je ne la contrarierai pas.

Naxiadès était donc mis en présence de l'entretien avec Parthénopè.

Visiblement, jusqu'à présent, elle avait évité les tête-à-tête. Même, quand l'hiver rapprochait du foyer commun, côte à côte, leurs vieux cœurs transis, elle comptait les paroles échangées avec lui. Elle était gênée, malgré tout, par le souvenir de la trahison qui avait failli le perdre, et qu'il ignorerait pourtant toujours.

Mais son instinct féminin l'avait plus d'une fois avertie de la question qui lui serait un jour posée. Que répondrait-elle, ce jour-là? Et de lointains souvenirs reparaissaient souvent dans son esprit, des souvenirs plus que trentenaires. Le songe où Athéna lui était apparue la hantait ! Le moment était-il venu où, après tant de traverses, la puissante déesse allait réaliser son projet de l'amener à Athènes devant ses autels? Quels événements extraordinaires il avait fallu pour cela ! Des événements sans précédents dans l'histoire méditerranéenne, et dont les poètes et les logographes parleraient encore dans deux ou trois mille ans !

Avec l'âge, son esprit inclinait tous les jours vers la superstition. Elle n'agissait plus guère sans consulter les oracles, les devins. Quand Naxiadès lui posa la question directe, elle dit sentencieusement :

— C'est une chose qui ne peut se décider sans l'avis des dieux ! Il faut que tu consultes Apollon de Delphes.

Naxiadès retourna donc à Aristodèmos :

— Les premiers jours du printemps qui vient, dit celui-ci, rouvriront la mer, et la trêve sacrée des jeux isthmiques rouvrira à tous les Grecs les routes des sanctuaires. Tu pourras partir.

Entre temps, Aristodèmos et Silénion causaient souvent. Ils parlaient des affaires publiques comme des affaires privées qui les intéressaient tous deux, et qui leur apparaissaient, dans leur naïve confiance, si aisées à régler les unes par les autres. Silénion s'abstenait de presser de questions indiscrètes l'ami dont dépendait sa destinée. Ce fut Aristodèmos qui lui dit un jour :

— Silénion, je puis laisser partir ton père, qui est un vieillard. Pour toi, le cas est un peu différent. Sans doute, ami (et les dieux me gardent de t'en faire un reproche !), si tu retournais maintenant à Athènes, tu porterais encore les armes contre cette ville-ci ou ses alliés. Et je craindrais d'assumer la responsabilité de cette faute contre ma nouvelle patrie et ses divinités protectrices.

— Ami, répondait Silénion, te l'avouerai-je? je ne suis pas si pressé de retourner à Athènes. C'est une ville qui gagne parfois à être vue de loin. Il m'est arrivé d'y assister à d'étranges choses. Tiens ! à la veille de mon départ pour la Sicile, un sacrilège a été commis : les Hermès de pierre ont été décapités. Tu ne saurais croire quel affolement a saisi les Athéniens à ce spectacle ! J'ai vu mon voisin Sostratos accusé, traîné en prison, mis à mort. Eh bien ! je puis te l'assurer, il n'avait certainement, cette nuit-là, décapité aucun Hermès. Je ne lui ai pas refusé mon témoignage. J'ai couru des dangers... Oui, Athènes gagne parfois à être vue de loin...

Il vit son ami étonné, un peu choqué. Il s'empressa d'ajouter :

— Et puis, te faut-il encore un aveu? Tu n'as pas oublié, j'en suis sûr, ta sœur Nausithoè. Moi, j'y ai souvent songé, j'y songe encore. Il me semble (et sa voix se fit plus grave) que je la considère moi aussi, maintenant, comme une sœur..... Le sort de cette jeune fille ne peut nous laisser indifférents. Or, il m'a été donné, durant la dernière campagne, d'approcher des hommes que Naples avait procurés aux Athéniens, des Campaniens. J'ai causé avec eux. Et il m'est venu à l'esprit que, par leur entremise, peut-être pourrais-je un jour retrouver une piste ! Ami, ajouta-t-il en souriant, en te prenant une mère, ne serait-il pas juste que je te rendisse une sœur?

Ainsi devisaient les deux jeunes gens, construisant hardiment l'avenir. Car, jusqu'à nouvel ordre, Himère ne se mêlait pas à la guerre de Grèce, et Aristodèmos pouvait vaquer à ses affaires.

Un matin, un bateau qui rentrait au port d'Himère débarqua Naxiadès. Dès son entrée, il apparut avec un visage satisfait, qui annonçait une issue conforme à ses désirs.

Il avait soigneusement pesé sa demande à Apollon :

— Naxiadès, Athénien, a eu jadis, d'une femme de Naples, un bâtard. Par la faveur des dieux, il a retrouvé le jeune homme, qu'il a adopté, et qui vit depuis de longues années sous son toit. Aujourd'hui, la mère est veuve. Est-il bon, est-il préférable, si elle y consent, qu'il l'emmène dans sa demeure?

— Voilà une question nettement posée, dit Silénion. Est-ce que, pour une fois, la réponse de la Pythie a été aussi nette?

— Je vais te la rapporter, dit Naxiadès. Elle a prononcé : « Il vaut mieux que celui qui a l'enfant ait la mère. »

Parthénopè ira à Athènes, elle servira dévotement Athéna !

Mais depuis quelque temps déjà, nous remarquons que nos lecteurs, et surtout nos lectrices, celles du moins qui ont bien voulu suivre jusqu'ici ce récit, ne s'intéressent plus que médiocrement à Naxiadès et à Parthénopè. Ils préféreraient savoir si Silénion a retrouvé Nausithoè? Hélas ! sur ce point, la documentation est des plus maigres. Thucydide est muet. Les historiens d'Occident sont perdus. Dans aucune inscription grecque on n'a encore retrouvé les noms de Nausithoè ni de Silénion. Et les inscriptions osques sont tellement, tellement rares !

EUGÈNE CAVAIGNAC.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

DE QUOI STRESEMANN SERA-T-IL FAIT?

Ce qui nous a sauvés jusqu'ici de la résistance allemande, ce sont ses écarts, ce qui nous sauvera des prétentions anglaises ce sont leurs énormités. La note — ou plutôt la *facture* (le mot a été dit et bien dit) — de lord Curzon ne tendait à rien moins qu'à faire payer à la France, sans aucun concours de Berlin, non seulement ses propres dévastations, mais encore les frais britanniques. Décidément nous avons de la chance. Quand nous n'avons pas affaire à un énergumène sombre et plat, genre Cuno, on nous gratifie, comment dire? Il n'est pas facile de qualifier lord Curzon, ce mélange rigide (Lloyd George était un mélange mou) de très insigne roublardise, parfois de grand art, et puis, tout à coup, de sottise placide et sucrée.

La cause était, je le veux bien, détestable. Contester la légitimité de l'occupation de la Ruhr, après en avoir applaudi le principe, interdire à la France le droit à indemnité, tout en exigeant d'elle — *risum teneatis* — jusqu'au remboursement des dettes russes envers l'Angleterre, ces choses-là ne se déroulent paisiblement que dans des opérettes, non dans des livres jaunes, ou bleus, ou blancs. Pour les faire passer, ce n'est pas un ministre qu'il faut — fût-il un colosse à l'instar du noble marquis — mais des ballerines et un chef d'orchestre.

Comment des êtres, ressortissant à l'*homo sapiens*, ont-ils pu échafauder, durant leurs veilles et à travers leurs songes, un système

aussi extravagant, non pour servir de repoussoir, mais dans l'espérance du succès, cela déborde l'entendement. Quelquefois, lorsqu'on envisage le progrès de l'humanité, on se demande quels traits de notre époque pourront plus tard, être considérés avec l'indulgence amusée qui nous envahit à la lecture de certains récits de voyages en Papouasie, où nous voyons les naturels tendre aux chefs blancs des embûches extraordinairement puériles et prodigieusement compliquées, leur offrir des marchés déconcertants de cynique enfantillage, d'astuce et de crédulité mêlées. Des combinaisons comme celles de l'inénarrable Cuno, des intrigues dans le goût du très redoutable Curzon, aident à sortir d'embarras : les uns et les autres trahissent les adhérences qui nous rattachent encore à ce qu'il y a de primitif parmi nous, à tout cet appareil gesticulatoire destiné à déconcerter un adversaire de faibles moyens.

En face de pareilles manifestations d'une humanité robuste et sommaire, il n'y a qu'une attitude possible, celle de la stupéfaction. Ce n'est pas Poincaré qu'il eût fallu pour donner la réplique, c'est Grandgousier, c'est Gargamelle, c'est Pantagruel, c'est Gargantua. Eux seuls eussent pu trouver les termes truculents dignes de partenaires de cette envergure.

Il n'y a donc aucun dommage à évoluer dans les régions de l'outrance, rien de véritablement périlleux ne nous y menace. Cuno avec ses trillions de milliards, et ses millions de billions, ce n'était plus un homme d'État, mais une seiche qui répandait de l'encre autour de son repaire, un fauve qui soulevait des nuages de poudre pour y noyer ses mouvements. On a bien tort de décorer cela du nom de politique. Nous ne sommes là en réalité pas très au-dessus du royaume du mimétisme. Ces jeux archaïques de l'instinct ne risquent de troubler que des êtres aussi peu avancés que ceux qui s'y abandonnent. Curzon, avec ses « panchartes », n'est pas davantage un adversaire irrésistible. Il y a même des moments où son embarras prête à rire : l'offensive contre le franc, par exemple, est tout simplement grotesque. Étant donné qu'elle ne peut se mouvoir que dans une marge très limitée, quel résultat risque-t-elle d'entraîner, sinon d'accélérer le mouvement des affaires en France, et en Angleterre leur stagnation? On oublie un peu trop à Londres que le client français est le meilleur de tous. La hausse de la livre réalisera en cinq minutes ce qu'une très longue campagne de boycottage n'eût pas obtenu. Encore quelques points, et nos bons amis d'outre-Manche forceront l'acheteur français à se contenter de la production nationale et à élever entre eux et lui une muraille plus inexpugnable que les barrières douanières les plus féroces.

On dirait que dans cette Europe d'après-guerre tout le monde est devenu fou. Seul, parmi tant d'hallucinés, M. Poincaré montre le visage sévère de la raison. Lui seul reste fidèle à la conception classique de la valeur ; lui seul continue à ne pas prendre des vessies pour des lanternes et à ne pas lâcher sa proie pour l'ombre d'une ombre. Ne nous lassons pas de le croire avec lui. Ce qui compte, ce qui pèse, ce qui dure, ce ne sont pas les enchevêtrements de chiffres, dextrement maniés par des charlatans doucereux, ce sont les mines, les champs, les houilles, les machines, les villes grouillantes de force motrice, les grands péages européens.

Avec sa ténacité polie à l'épreuve de l'esbroufe, il rappelle en plus calme le portrait du maréchal Foch par Pierrefeu, s'accrochant aux flancs de l'ennemi, mordant, mordu, indéracinable, ne lâchant rien, serrant toujours, jusqu'au moment où l'ennemi déconcerté, ahuri, n'y comprenant plus rien, abandonne la partie et s'écroule en bloc.

Déjà Cuno est par terre. De graves prophètes, qui prévoyaient à Essen la débâcle française, assuraient au mois de janvier que la victoire serait à celui qui durerait le plus longtemps. Poincaré est donc victorieux. Stresemann, qui se déclara toujours — surtout au cours de conversations privées — partisan d'une entente directe avec la France — ce qui ne veut pas dire qu'il la réalisera nécessairement — adoptera-t-il, après les oscillations peu engageantes du départ, une attitude de vaincu? Cet élève compassé de Bismarck sera-t-il le Romulus Augustule de la résistance passive? Il a prononcé, comme entrée de jeu, de bien grands mots. Les mots sont de durs maîtres, que l'on gagne toujours à modérer. Le nouveau chancelier l'a-t-il compris? Ce n'est pas absolument sûr, encore que la presse signale chez lui un décalage par rapport aux positions indéfendables du pauvre hère que fut son prédécesseur. Stresemann ne semble pas mûr encore pour une politique réaliste.

Aussi bien le mouvement de descente fantasmagorique imposé aux devises comme aux destinées allemandes, n'est-il pas de ceux qu'on arrête à volonté. L'inflation, après avoir servi de moyen, devient une espèce de fin par elle-même, quelque chose comme une partie de l'État. Les financiers ont bien de la chance. Avec les dégringolades du rouble, de la couronne et du mark, avec les affaissements du franc et de la lire, avec les envolées correspondantes du florin, de la livre et du dollar, ils assistent à des expériences prodigieuses, nuancées à l'infini, plus lourdes d'enseignement que les bilans de la Reichsbank ne le sont d'or en barre. Jusqu'à présent les pays qui ont réussi à endiguer le fléau, ont usé d'un même et

unique remède : l'arrêt des machines à imprimer les vignettes. Ce fut le cas en France en 1920, en Italie, en Autriche, en 1922. Dans les trois cas cette interruption correspondit à une réaction contre les « méthodes », je veux dire le laisser-aller et le parasitisme socialistes.

Ce recours est-il possible en Allemagne? C'est très douteux. Au point où en sont les choses, avec des salaires ouvriers de huit, dix, douze, quinze millions, peut-être vingt ou vingt-cinq millions de marks par jour au moment où paraîtra cet article, avec un dollar qui s'enfle de plusieurs millions quotidiens, reste-t-il même assez de marge pour préparer et tirer des types nouveaux de vignettes suffisamment rémunérateurs? Pour mener à bonne fin une réforme monétaire, un minimum de temps est indispensable. Or le mark s'évanouit avec une rapidité qui laisse loin derrière lui le rouble soviétique, bientôt il équivaudra au rouble Wrangel, dérision de toutes les charges d'agent de change. Nous nous trouvons en présence d'un phénomène sans précédent, dont la liquidation apparaît comme impossible sans l'intermédiaire d'une catastrophe.

La France, l'Italie ont pu se ressaisir, elles n'étaient qu'au bord, à l'extrême bord du gouffre, où Germania patauge, ses longues nattes graisseuses défaites. L'Autriche est minuscule. Comment comparer la circulation fiduciaire d'un pays de 6 millions d'âmes avec celle d'un pays de 60 millions? Et puis, en Autriche, le peu de bonne volonté qui se manifestait travaillait en faveur de la réforme. En Allemagne la partie de l'intelligence politique dont ce serait là le rôle naturel, pousse au contraire, par un machiavélisme dont le *Reich* périra, à la catastrophe.

Le *Reich* périra-t-il? Tout ce qu'on peut dire, c'est que ses chances de survie sont encore moins fortes aujourd'hui qu'il y a quinze jours. Un effondrement général, amorcé déjà en Bavière, en Saxe et en Rhénanie, pour des raisons opposées, ce qui n'améliore pas, loin de là, la situation, n'aurait rien d'extraordinaire. Ayons le bon sens, avec ou sans Curzon, de nous y préparer.

Il n'est pas naturel de marcher la tête en bas et, par-dessus le marché, à reculons, en chantant des airs connus. Une telle gageure ne saurait durer. Cuno le magnifique s'y est cassé les reins. Stresemann donne déjà des signes de lassitude, mais il s'agite comme Cuno : tels ces nerveux que le repos guérirait, mais qui précisément ne peuvent interrompre leur agitation. Toute l'Allemagne est suspendue au ronronnement de quelques dizaines de rotatives, qu'il faudrait arrêter, — qu'on s'exténue à maintenir trépidantes. Les deux faces de l'alternative sont aussi rébarbatives l'une que l'autre :

stopper, c'est la révolution, poursuivre, c'est le gâchis. Que faire?

Convenons que (par sa faute, d'ailleurs, par sa très grande faute) l'Allemagne s'est mise dans un cas sans précédent. Ni la France de 1795, avec sa circulation-or, gardée intacte, son franc-papier qui valait presque autant que celui de 1923, et ses frontières prodigieusement dilatées par la conquête, ni la Russie des soviets avec ses possibilités intérieures excessives de trocs en nature, ni même le pays des milreis, jadis îlot de désordres fiscaux entouré de toutes parts de santé fiscale, ne sauraient entrer en comparaison avec ce Reich frénétique, industrialisé jusqu'à la moelle, jeté dans les frimas en pleine crise de transpiration, vissé dans la rébellion par des hyperspécialistes qui n'ont compris de Hegel et de Nietzsche que leur devanture, vrai héros de Nibelungen pour asiles d'aliénés. On pariera volontiers dix contre un qu'il va culbuter, sans qu'on puisse absolument dire en quoi va consister la culbute.

Heureux, trois fois heureux celui qui connaîtra les causes et gardera son sang-froid. Si quelque mythe ressemble à l'Allemagne d'aujourd'hui, n'est-ce pas celui de Protée? Nous avons vu d'abord le monstre bondir comme une panthère, hurler comme un chacal, pour, tête baissée, tendre les cornes comme un taureau acculé à la *valla;* cerf gémissant, cygne à la recherche de mélodies attendrissantes, il a fait mine ensuite de s'offrir en holocauste ; bien vite la figure du phénix a brillé un instant au-dessus d'un bûcher en carton-pâte trop bien éclairé par les feux électriques de Rathenau ; puis ç'a été un interminable défilé de moutons, un pullulement de lapins bocagers, avec des intermèdes ou des cantonades de grondements farouches, de menaces nocturnes. Quel aspect va maintenant revêtir la bête? Peut-être va-t-elle se scinder en deux ou trois apparitions, échelonnées entre l'animalité et la forme humaine. Au milieu de tous ces travestis, ne desserrons pas notre prise. Qu'aucune secousse ne nous émeuve, qu'aucune fulguration ne nous éblouisse. Tenons ferme. Si les dieux nous protègent, toutes ces simulations échoueront devant notre énergie et, après quelques soubresauts, c'est Bismarck, mais Bismarck décati et mutilé, que nous découvrirons sous notre poigne.

Nous avons tous lu de ces romans où, deux ou trois pages avant le mot fin, il se passe une lutte avec un fauve. Il est là, cloué par quelque épieu, mais encore libre de mordre. Ah ! si l'épieu lâchait... ! Enfonçons bien le nôtre dans la Ruhr, sur le Rhin. De Trêves à Dusseldorf la situation prend de jour en jour une couleur plus engageante : Dorten abandonne son système d'une Rhénanie évoluant dans le cadre du *Reich*, pour se convertir nettement à la théorie

de l'indépendance pure et simple ; d'autre part, les divers séparatismes font bloc. Gardons-nous à cette occasion de renouveler l'insigne folie de 1919, d'user du *rhénanisme* comme d'un moyen de pression dont toute l'utilité s'épuise à réduire Berlin à quia. Il faut considérer la Ruhr comme une fin, dans ce sens que, même avec une Allemagne docile, la cause de l'indépendance rhénane, amorce de toutes les autres, vaut d'être favorisée. Une Allemagne aujourd'hui obéissante, qui nous garantit qu'elle le sera demain? Tandis qu'une Allemagne, coupée en trois ou quatre tronçons, aura fini à jamais de nous inquiéter.

En ce qui concerne l'Occident proprement dit, il y a des chances pour que l'existence d'un État rhénan resserre encore nos liens avec la Belgique, contribue à éloigner Bruxelles de Londres, par la nécessité, tous les jours visible, de poursuivre vis-à-vis de cet État dont l'appui principal, pour un siècle au moins, ne saurait exister en dehors de Paris, une politique nettement continentale.

L'Angleterre se trompe, en se figurant que son opposition sera capable de nous détourner de notre but. Ni par les voies honteuses de la campagne contre le franc, ni par les voies cyniques de la menace directe, elle n'obtiendra de nous un abandon de nos droits. « Persévérer dans notre voie », comme l'a dit M. Poincaré, est pour nous, après les décourageantes expériences de 1918 à 1922, le seul moyen qui nous reste de sauver l'Europe.

Tout insuffisant qu'il est, le traité de Versailles constitue pourtant un terrain supérieur aux jachères qui lui ont succédé. M. Poincaré, en l'adoptant de plus en plus comme une « hypothèse de travail » pour parler comme les hommes de science, devient inexpugnable et bienfaisant, surtout s'il s'ingénie à en développer les germes favorables. Après tout, il s'y ouvre des avenues assez élastiques. Elles ne vaudront jamais, hélas ! les textes précis qui n'ont pu voir le jour. Telles quelles on peut y faire passer un joli morceau de France.

René Johannet

Hommes et choses d'Allemagne vus de Francfort.

Le traité de Versailles, dont il n'est pas douteux que la France eût rejeté la lourde charge, si les puissances anglo-saxonnes ne lui avaient engagé leur parole d'y pourvoir à ses côtés, paraît jouir, depuis quelque temps, d'une faveur inattendue auprès de ses

pires détracteurs. A les entendre, l'acte auquel nous devons une paix boiteuse, au dire même de la plupart des patriotes français et de quelques Anglo-Saxons attardés dans leurs souvenirs de confraternité d'armes, ne serait, en réalité, qu'un attrape-nigauds, destiné à couvrir les projets d'un militarisme plus sanglant que nature.

Néanmoins, que voit-on se produire, chaque fois que l'ombre de ce traité maudit se profile à l'horizon? Aussitôt les plus empressés à éplucher ses tares se muent en protagonistes de son exécution intégrale, scrupuleuse à l'excès. Du coup, ils passent au rang de gardiens jaloux, sinon du traité lui-même, en tant qu'inspiration, du moins de ses prescriptions littérales, sournoisement interprétées.

Il se passe vraiment peu de jours sans que le vaincu fasse appel, avec une sincérité *sui generis*, à ce mauvais outil, dont il a proclamé, plus souvent qu'à son tour, le caractère nocif et odieux. Du néant de son angoisse, il ne voit de salut, à l'heure présente, que dans l'exécution tatillonne du traité monstre, voué par lui à l'exécration des siècles.

Ainsi, au matin du dimanche 14 janvier dernier, jour de deuil national, pouvions-nous recueillir de la bouche suave et mélodieuse de Frau Landgerichtsdirektor Alken, députée de Francfort à la *Diète provinciale*, oratrice du parti du Centre à la réunion de protestation, qui se tint au théâtre Schumann, dès dix heures sonnées, qu'au lieu de savoir gré au peuple allemand de s'être volontairement dépouillé, on l'en punit par un rapt agrémenté de fraude, l'arbitraire dans les procédés allant de pair avec le plus parfait dédain des conventions jurées.

« Eh, là-bas ! » nous sommes-nous retenus de nous écrier, « qui donc parle de chiffons de papier? »

Mais déjà s'élevait un chant, indiqué par l'oratrice : *Il est un Dieu qui fait justice et qui châtie.* Voilà tout ce qu'un cœur de femme allemande catholique a trouvé en guise de conclusion et de mot d'ordre. Des paroles bibliques, citées à contresens, et dont la foule, dense comme à un spectacle forain, reprit aussitôt la cadence. D'autres chants lui succédèrent (l'inévitable *Deutschland über alles* notamment), faisant trembler les assises pourtant solides du théâtre Schumann. Le tout entrecoupé de propos atrabilaires proférés par des pasteurs peu résignés à faire litière de leurs sentiments dynastiques.

Mais pourquoi ces âpres discours ne nous émurent-ils guère, malgré la bonne foi très évidente des orateurs, tous intellectuels impeccables, fortement teintés de judaïsme prophétique, à base d'orgueil national, sans un atome de saine et vraie humilité?

Il semble bien qu'un effort dans le sens d'un retour sur soi-même, d'un revirement profond et durable, ait été fait, lors des premiers symptômes d'affaiblissement moral, dès le début de la guerre. Si nous ne nous trompons, le signal partit de Marburg, où se publiait à cette époque toute une série de nobles écrits. Depuis, hélas ! ce qui

sort de Marburg ne porte plus le même cachet de sereine franchise. Il n'y a que le fameux livre d'Otto Autenrieth, intitulé *Die drei kommenden Kriege* (*les Trois guerres à venir*), qu'il faille estimer à l'égal des plus captivants de l'époque. Mais cette œuvre, si intensément cruelle qu'elle soit par moments, ne procède, en réalité, que d'une vision farouche, trop complaisamment caressée.

Veut-il les empêcher, ces guerres d'enfer, qu'il prétend voir poindre en bon ordre, ou répondent-elles à son secret désir? Nous est avis que rien ne lui agréerait davantage que de respirer l'odeur fétide des charniers futurs, si l'Allemagne y trouvait son compte. Sous le fallacieux prétexte de faire toucher du doigt à ses compatriotes — ainsi que, d'ailleurs, à tous ses contemporains — l'inanité de certaines illusions, il a contribué plus que quiconque à plonger l'Allemagne dans un délire de revanche assez spécial, dont elle pourrait bien se passer. Alors qu'il n'eût, à en juger par le succès de son livre, dépendu que de lui qu'un relèvement moral se fût produit chez nos voisins d'outre-Rhin, le grand explorateur sans emploi et sans expérience des régions psychologiques qu'est Otto Autenrieth s'abstint ostensiblement de faire aucune incursion dans le domaine de la conscience. Si Frau Alken ne fixe son espoir qu'en un Dieu aiguisant ses foudres afin de remettre une bonne fois les ennemis de l'Allemagne à la raison, Autenrieth, pour sa part, ne fonde son attente de salut pour son pays que sur les ruines des deux mondes partis trois fois en guerre dans le but de régler un conflit toujours plus insoluble.

Il va sans dire que, dans ses entretiens privés, tout Allemand se pique d'être le plus pacifique des hommes. Mais, jusqu'ici, dès qu'il s'adresse à un public nombreux et de langue allemande, le voilà qui s'épanche en rodomontades aussi enfantines que stériles. Qu'il soit pénétré des vertus de sa race, rien de plus naturel, rien de mieux même. Qui songe à les contester, ces vertus? Mais il en est une qu'elle ne possède qu'à dose infinitésimale : c'est la connaissance de soi-même. Encore aujourd'hui, malgré tant d'épreuves qui auraient pu et dû l'éclairer, combien hésitants, presque timides, ses efforts, d'ailleurs mesurés au compte-gouttes, pour libérer sa conscience du poids des fautes passées!

Bien pis : au lieu de se fortifier par les revers, l'âme de ceux qui avaient, dès le début de la guerre, commencé à voir juste, qui semblaient, à cette époque, avoir pris la tête d'un mouvement spirituel sinon très considérable, du moins significatif, — le professeur en théologie D. Martin Rade entre autres, — paraît troublée au point de s'abîmer dans le songe vain d'un réveil national, renouvelé de celui de 1813. L'appel signé Rade, publié par la *Gazette de Francfort* du 14 janvier dernier, en témoigne abondamment. Il ne fait plus bande à part, loin de là. Son manifeste, intitulé *Jetzt gilt's!* (*Attention! c'est l'instant!*), n'a rien de commun avec ceux qu'il lança de Marburg en automne 1914 et par la suite, jusqu'à ce que, trompé dans son

attente, il cessât de penser tout haut. C'est, à dire vrai, le cri du cœur d'un théologien trop pressé, non dépourvu d'ailleurs de noblesse. Il voudrait bien sauvegarder son nationalisme de tout alliage malsain, mais sans se priver pour cela de le mettre, pour l'instant, à la remorque d'une politique louche et téméraire à la fois, dénuée de toute autre grandeur que celle de son action économique, dans l'espoir aussi vain que prompt d'y gagner au moins une longueur.

Calcul insensé à notre avis, et qui prouverait, à défaut de trop d'humilité, une ingénuité folle. Car vienne le jour, assurément prochain, qui verra le krach de cette politique trop habile, du coup, ce sera pour Rade et les siens, si tant est qu'il compte beaucoup de partisans, un émoi déchirant de plus.

Il y a lieu, néanmoins, de tenter un essai d'analyse, afin que cette pensée, flottante à dessein ou inconsciemment trouble, finisse par dégager un certain nombre de lueurs. Tout ce que dit Rade doit être retenu. Et ceci en particulier, que, d'après lui, *le peuple allemand ne possède aucun sens politique*, qu'il ne saisit, en somme, de la réalité, que les apparences, à tel point qu'il a fallu l'occupation de la Ruhr pour lui apprendre, à fond et jusque dans la moelle, son état de faiblesse et d'impuissance. On serait tenté, proclame notre théologien, d'en savoir gré à la France, comme d'un service rendu à la cause de l'unité allemande, comme d'un acte éminemment utile et propice au salut de la patrie germanique.

Il semble, en effet, que jamais l'Allemagne n'ait été plus passionnément unie qu'en ce moment. Les voix discordantes se sont tues ou se perdent dans le bruit que fait la foule autour de sinistres aboyeurs. Un voile de haine enveloppe les cœurs et les cerveaux : c'est la communion dans la francophobie la plus démente. Sauf quelques sages qui gardent leur sang-froid, — et parmi eux les mieux renseignés sur la vraie situation, — rien que de la pose et de la rage dans ce nouvel avatar de l'âme allemande, si souple et si servile à l'occasion.

Rade s'en félicite, mais n'en tire qu'une conclusion assez vague. Non qu'il soit disposé à prêcher une croisade contre la France, encore qu'il n'ait point de raison de principe à y opposer, l'occupation de la Ruhr ayant, selon lui, fait déborder le vase d'amertume dont l'Allemagne est abreuvée, depuis qu'un sort néfaste lui enleva toute possibilité de réagir par la force. Mais une guerre nationale, fût-elle « la plus juste de toutes », n'ajouterait qu'à son infortune : mieux vaut recourir à d'autres moyens.

Ici, l'appel bifurque à nouveau. C'est aux sources du « droit » qu'il faut puiser le remède, l'âpre tonique dont l'Allemagne a besoin pour se relever. A merveille ! Mais qui décidera du « droit »?

Docile à son penchant de théologien, Rade veut que son peuple aille à Dieu. Mais il y a quelque différence entre le Dieu vengeur de la très catholique Frau Landgerichtsdirektor Alken et le Dieu

d'amour du luthérien évangélique Rade, « abaissant les superbes et relevant les humbles ». Pour un peu, — mais on sent qu'il n'ose exprimer toute sa pensée, — il avouerait que l'Allemagne a été punie de son excès d'arrogance. Après avoir cité le verset de saint Luc, il ne cache nullement que « c'est notre tour d'être abaissés », par quoi il donne à entendre que Dieu sait bien ce qu'il fait. Néanmoins, s'il ajoute que les puissants du jour seront également abaissés, à cause de leur arrogance, soyons sûrs qu'il ne se livre à ce luxe de prévision que pour éveiller, dans l'âme allemande aux prises avec tant d'angoisses, un désir fougueux de maîtrise de soi-même.

Car, — rendons-lui justice, à ce prophète embarrassé de son rôle, mais aussi pénétré de ses devoirs que n'importe lequel de ses pareils, — pour être « par-dessus tout » Allemand, Rade n'en voit pas moins clair dans les replis de l'âme germanique. Et ce qu'il en aperçoit, à côté de tant de magnifiques vertus, ce sont bien entendu les lacunes. Or, ces lacunes, il rêve de les combler. D'abord par de la patience et de la dignité, et il en souhaite surtout aux Rhénans, puisque aussi bien ce sont eux qui souffrent en leur chair et en leur conscience, pour la communauté allemande tout entière. Ensuite par de l'énergie au service du droit crucifié, et il en souhaite aux gouvernants du Reich, chargés, ainsi qu'il le proclame avec emphase, d'une « mission divine ». Enfin, combien significatif le vœu qu'il forme pour la masse de son peuple ! Pas de recours aux armes, ce serait de l'aberration, — pas de désespoir, ce serait renier tout un passé de labeur, couper les racines d'une vitalité encore intacte, — non ! ce qu'il lui faut, c'est un revirement moral complet. Qu'il acquière enfin, sous les coups du sort, ce qui lui a manqué jusqu'ici pour être vraiment grand : des conceptions plus nobles, un idéal plus élevé !

Paroles qui démontrent à l'évidence que l'Allemagne, de l'aveu même de l'un de ses fils les plus éminents, s'est courbée devant le fait sans en saisir le sens véritable et bienfaisant.

Mais la voix d'un Rade ne vient-elle pas trop tard?

Batavus.

LES LETTRES

TROIS ASPECTS DU DILETTANTISME

M. Henri Massis, en groupant sous le titre de *Jugements* ses études sur Renan, Anatole France et Barrès, a voulu dresser le bilan de générations dépassées et, peut-être, à une chute ou à une dégradation dont le monde semble prêt à prendre conscience proposer le remède d'un redressement. On a dit déjà, un peu partout, avec quelle justesse, en général, dans une rigueur parfois excessive, le critique a saisi l'œuvre et le caractère de trois hommes aussi personnels et originaux que représentatifs. Nous voudrions montrer qu'au fond il s'agit ici d'analyser, pour le flétrir, le dilettantisme sous les aspects qu'il prend en passant par l'histoire ou la philosophie, l'art ou la morale pour atteindre l'esprit et le cœur.

M. Massis est très dur pour Renan. Il le trouve faible de caractère, incertain en morale, éminemment personnel, versatile, et très peu philosophe. Il ne s'étonne point qu'un écrivain qui peut ainsi se définir ait flotté, malgré son génie, au gré de ses émotions ou du mirage de ses idées et se soit laissé prendre à toutes les lunes qu'un siècle plus imaginatif que raisonnable a cru découvrir. « Voilà le grand secret renanien, écrit-il : il est dans cette réceptivité vraiment unique d'un esprit que sollicitèrent toutes les passions de son époque, époque qui en eut plus qu'aucune autre, et s'y abandonna sans retenue. » Et plus loin : « Renan excelle à transposer ses passions dans l'universel, à faire de ses propres tendances la fatalité

inéluctable de l'humanité tout entière, à les identifier avec les rêveries où son époque aime à s'entretenir ». La suite d'une telle matière, toute fondée sur le flux inépuisable et les variations apparentes de l'être, est le scepticisme, le relativisme, le sacrifice de l'universel à l'individu, et c'est bien toute philosophie que Renan a détruite en voulant établir que « le grand problème du siècle, ce n'est ni Dieu, ni la nature, mais l'humanité ».

Considérée de ce biais et dans ses résultats aux mains de disciples indignes, la pensée de Renan correspond bien à ce qu'on pourrait appeler le « dilettantisme philosophique ». Toute réalité, en effet, que dis-je, toute possibilité niée en dehors de l'observation, de l'expérience et de l'écoulement des phénomènes, que reste-t-il, sinon à s'accommoder ou à se divertir d'un monde qui passe sans savoir où il va et porte en lui, non point le secret, puisqu'il n'y en a plus, mais l'incohérence de son destin? Que fera un Renan devant une nature dont il a éliminé le surnaturel? Il s'y mirera et peut-être s'y admirera, il y recherchera la satisfaction transitoire de ses désirs, la trace de ses rêves, abandonnant l'action même et la fin mystérieuse de tant de labeur ; il se contentera de jouir de l'ivresse d'une intelligence à laquelle il aura refusé toute certitude et toute décision.

Qu'un tel état d'esprit, qu'un tel vice, prenne un tour plus plastique et se livre davantage à la volupté dont il va parcourir tout le registre et nous aurons M. France. M. France a eu le mérite d'affranchir la littérature d'un naturalisme aussi bête qu'odieux et de chanter la désolation d'un univers absurde en paroles ailées. Mais il a porté le premier la rançon d'un génie trop subtil pour être heureux. Lui aussi n'a vu que des visages et, derrière ces visages, n'a discerné que le néant. Abandonné des réalités qu'il abandonnait, il a voulu se passionner pour les apparences, il a mordu aux fruits merveilleux et pleins de cendres que portent les arbres cultivés par la seule main des hommes, à défaut de l'insaisissable il a tenté d'étreindre le fuyant. Et la peine a suivi le péché. Parce qu'il n'a pas pris « les choses à plein », parce qu'il a effleuré des amorces trompeuses, se refusant aux nourritures voluptueuses, il a été laissé à sa riche indigence. Il a connu le vide et le désespoir de la sensualité, il a laissé passer sa rancœur dans ce livre dont la signification a trop souvent échappé : *la Révolte des Anges*. Là, dit M. Massis, « le trait, le style même... est comme durci. L'ironie y devient forcée, volontaire. Tout révèle l'emportement. Ce qui n'était qu'absence de sympathie humaine, de générosité de cœur y fait place à un zèle amer et violent. La pensée a perdu cette obliquité suspecte qui eut un

tel pouvoir de séduction et d'erreur : elle s'exaspère jusqu'à l'invective et ce n'est point seulement Dieu qu'elle outrage, mais l'homme qu'elle dégrade et tourne en dérision. Ainsi l'amour y est limité à la sensualité, l'héroïsme moqué et les sentiments les plus fins de notre nature abîmés et flétris. Rien n'échappe à cette humeur qui jette le soupçon sur ce qui ne consent point de s'égaler à sa misère. Le sceptique vieillissant y fait de son impuissance une limite infranchissable, il défend d'aller au delà, comme si la certitude et la joie d'autrui lui étaient insupportables. »

Le dilettantisme pouvait revêtir une forme plus acceptable et arriver cependant à d'autres défaillances. Tel nous le voyons, éducatif, moral et moralisateur avec M. Barrès. Quel est le fond, le fond premier de M. Barrès? Lui-même. Il a voulu relever, étendre une humanité qu'il découvrait, dès son accession au sentiment et à la pensée, basse et plate. Pour cela il s'est consulté, il a développé ses aspirations et ses besoins, il a cultivé son « moi » et il a donné aux autres le désir de cultiver le leur. A la différence de celui des romantiques, dont il se rapprochait sur plus d'un point, ce « moi » se révélait architecte et dominateur. Il ne subissait point la force destructive des passions, qu'il soumettait au contraire, et il entendait réaliser l'individu, dans le meilleur de soi, à la manière des œuvres d'art. C'était donc encore de l'individu qu'il s'agissait. Comment M. Barrès mena une tâche pleine de périls pour lui et pour autrui, c'est ce qu'il ne convient point de rechercher ici. Mais par un progrès naturel et la contrainte des circonstances, il se dépassait, il couronnait un système tout subjectif par les apports de la tradition et les besoins de la nation, il se généralisait et s'absorbait dans la France... ou l'absorbait, il passait enfin du relatif de l'émotion à l'absolu ou tout au moins aux nécessités ou aux leçons inscrites dans l'héritage commun.

L'œil impitoyable de M. Massis sait discerner la faiblesse jusque dans ce perfectionnement d'un maître aimé. Il retrouve dans Barrès doctrinaire le Barrès ennemi des doctrines. « Et voilà », dit-il, « l'un des points où il a le moins varié. Dès 1893 il s'écriait : « Peu importe le fond des doctrines, c'est l'élan que je goûte. » Dix ans plus tard, en termes presque identiques mais de visée plus ambitieuse il écrit : « Qu'importe le fond des doctrines ! *C'est l'élan qui fait la morale.* » Morale, élan, c'est tout un, et hier encore que nous disait-il? : « Vos idées, vos idées ! Mais par-dessous, qu'y a-t-il? Votre soif... » Eh bien ! nous avons soif de vérité et d'absolu. Notre génération s'est réinstallée dans ce monde d'où le relativisme s'était exilé. J'accorde que Barrès nous ait facilité le passage... Nous ne lui résistons

que là où il prétend avoir construit du définitif et du stable. »

Prenons garde à ces derniers mots qui nous livrent le secret du critique. M. Massis reproche plus loin à Barrès de vouloir « réconcilier les croyances », et « maintenir comme des forces distinctes, également souveraines, la liberté, l'inspiration, le jaillissement intérieur... et l'autorité, le lien, la discipline que l'Église représente à ses yeux ». Il a tôt fait de montrer à l'imprudent que la vérité, si elle est en nous, y a été mise, que nous ne valons qu'en tant que nous suivons, dociles et prudents, les mouvements qu'un Dieu personnel et qui sait ce qu'il veut suscite en nos âmes et dirige, de l'extérieur, par une discipline émanée de lui, qu'on ne s'écarte de tant de sagesse acquise, gratuite et imposée que pour entrer, avec ce même Barrès, dans « cette race des Manfred, des Faust, des Prospero... qui ne compte que sur soi-même pour résoudre l'énigme de l'univers... »

La position de M. Massis, ainsi définie, est extrêmement forte... Déjà d'un point de vue général, il semble avoir porté de sévères mais justes jugements. Renan a été la proie complaisante du phénoménisme moderne, Anatole France s'est amusé des idées, M. Barrès a subordonné l'univers à son tempérament. N'y aurait-il que cela chez ces hommes, des œuvres qui ont tant fait de bruit demeurent-elles vaines à ce point et le procès ne tenterait-il point un avocat qui voudrait plaider non coupable ou tout au moins demander les circonstances atténuantes?

Si Renan a écrit l'*Avenir de la science*, il a aussi écrit la *Réforme intellectuelle et morale* que M. Massis oublie un peu, s'il s'est abandonné aux charmes entre tous décevants de l'histoire, il a pris un tel intérêt à ses personnages que, tout en les faussant pour une part, il n'a cessé de les animer de sa flamme. Il a lu, il a regardé ou écouté, il a médité. Il s'est défendu de laisser à la main de l'homme le soin de dessiner l'infini ou l'absolu et il a nié que cette main pût être conduite en de timides esquisses par une force secrète. Mais il a regretté de se refuser ainsi à des biens qu'il convoitait et il a nourri, sous son ironie ou son positivisme, des déceptions fécondes et un espoir incertain et tenace. On sort de son œuvre, quand on a su en mesurer les excès et les insuffisances, amélioré ou approfondi.

Et il n'est pas vrai que M. France soit chose si légère ! M. France est terrible, terrible comme la beauté ! Il a regardé à travers le monde d'un œil aigu et il a aperçu le néant, il a arrêté l'esprit au bord du gouffre et il l'a ramené, frémissant, vers la chair. La chair aussi a son enseignement et chez lui l'intelligence éblouit à ce point dans son

simple jeu qu'on croit voir y luire la lumière des aurores définitives. On sait, après avoir quitté l'enchanteur, tout ce que donne l'homme abandonné à lui-même. Ce n'est rien, au regard de l'éternité, mais ce rien, c'est encore tout pour beaucoup de malheureux.

Et enfin M. Barrès, M. Barrès, dont le rôle au temps du barrésisme a été si inquiétant, si discutable, mûri, assagi, fortifié par les circonstances, est parvenu à se dépasser et à restituer son « moi », jadis trop isolé ou précieux, dans le « moi » plus ample de la race et des institutions. Et peut-être l'œuvre seconde dont il a ainsi couronné son lyrisme premier apparaît-elle un peu artificielle et contrainte. L'auteur, pourtant, sait ce qu'il veut désormais ; dans la mesure où son génie encore frémissant sous le joug s'y prête, il dresse une tente où les hommes atteints par les vents du large, la solitude des campagnes, les blessures des armes, des passions et des polémiques se puissent venir abriter.

Faut-il appeler « dilettantes » ceux qui marquent la vie d'une telle empreinte? Le « dilettante » n'est-il point le spectateur ou l'esprit volage qui se mire dans l'eau du fleuve alors que ses compagnons fendent l'onde et remontent le courant? Et qu'y a-t-il de commun entre ces hommes passionnés, vaillants, dont le cœur saigne sous la dent du cruel souci qui ronge une âme généreuse et l'esthète impuissant dont le rictus s'amuse de l'ombre des choses et du murmure des mots?

M. Massis a beau jeu, lui qui s'appuie sur Dieu, d'attaquer trois ouvriers d'œuvres purement humaines et laissées, par le défaut d'une autre grâce, à l'infirmité de l'homme. D'un point de vue chrétien, et surtout d'un point de vue thomiste, la *Vie de Jésus*, les spéculations de Jérôme Coignard et les expériences d'un amateur d'âmes se débilitent jusqu'à se dissoudre. Les soumettrons-nous justement à une épreuve aussi rude? Et que deviendront, prises sous le même feu, l'œuvre d'un Montaigne, l'œuvre d'un Voltaire, l'œuvre d'un Auguste Comte et d'un Maurras? On n'écrase point une mouche avec une massue, et c'est là, je crois, le défaut où nous tombons ici. Expliquons-nous un peu à loisir.

Si on se place au point suprême des besoins et des désirs de l'homme, on voit que la métaphysique seule peut y satisfaire, on comprend M. Massis et ses compagnons s'écriant, dans leur ardeur neuve : « Nous avons soif de vérité et d'absolu. » Ils ont pu apaiser cette soif. Mais la source où ils ont accédé n'est pas ouverte à chacun et d'autres ont dû se contenter du vase du potier. Les élus ont tout loisir, dès lors, de se montrer dédaigneux et difficiles : quand on a ou quand on espère le ciel, comment regarder la terre? Il leur

faudrait examiner, avec un peu plus de charité peut-être, des travaux communs.

Le catholicisme donne toute satisfaction au cœur comme à l'esprit. Il comble par le don de l'infini ces désirs de l'amour que l'infini peut seul satisfaire, il fait réponse, par une philosophie merveilleuse, à toutes les questions de l'intelligence, il porte à maturité la sagesse des hommes et M. Massis lui doit un progrès qu'il y a dix ans, malgré son entrain, sa souplesse et son charme, nous ne l'eussions pas jugé capable d'accomplir. Mais tout le monde n'est pas catholique et c'est l'humble requête des incroyants que je voudrais présenter ici.

Ils ne sont ni orgueilleux ni si tranquilles et s'ils travaillent à l'aménagement de la demeure terrestre, ils soupirent de ne savoir l'ouvrir sur un assez vaste horizon. Ils savent les insuffisances de leurs maîtres et ils se consolent un peu en suivant aussi loin qu'ils peuvent le chemin où ces maîtres les mènent. Ils n'entrent point dans la sagesse ou les négations trop faciles de Renan et ils en goûtent l'art subtil, le labeur sincère, un jeu de pensée qui parfois projette au loin de vives lumières et ce culte de l'esprit qui est déjà un hommage au Dieu inconnu, ils retrouvent le mystère des délices et le désespoir de la vie dans M. France, ils essayent avec Maurice Barrès de se fortifier de la force de morts immortels, et ils n'admirent pas moins saint Thomas pour y retrouver Aristote. Mais ils croisent leurs bras impuissants devant le seuil interdit.

Est-ce une raison pour que leurs gerbes ne soient point recensées? Je me contente de poser une fois encore le terrible problème. Du moins qu'on rende à ces hommes, d'un point de vue plus humain, une justice moins rigoureuse. Tout n'est pas négation ou divertissement dans leur œuvre et, soutenus de leurs seules forces, ils s'élèvent encore assez haut. Que dis-je? Incroyants, ils ont peut-être accru les raisons de croire. Ils ont montré la vaste désolation de l'esprit que ne guide aucune certitude, l'angoisse du cœur qui ne trouve nul amour à sa taille, la force et les consolations que le fils puise dans le culte des pères. Ils ont été incomplets, c'est entendu ! au nom de leur doute même le fidèle pourra les presser de conclure et, leur désignant l'édifice ouvert par le haut, leur demander ce qu'ils attendent pour poser la coupole. Car il faut que tout s'achève, même dans l'apparente impossibilité de l'achèvement. « Faites un Dieu », leur dirait donc quelque Sembat irrespectueux ! Hélas, il ne dépendait pas d'eux de faire un Dieu.

Gonzague Truc.

Contes et romans.

De bons juges ont reproché à Mme de Noailles de n'avoir pas été, en écrivant *les Innocentes ou la Sagesse des femmes* (1), de n'avoir pas été, — comment dire? raisonnable. Mais attend-on de Mme de Noailles un livre de raison? Elle est la rêveuse, la fougueuse, l'illuminée, et l'éperdue... Comment un être d'exception, dont l'arome d'une fleur apporté par le vent bouleverse l'âme, un être qui frémit perpétuellement d'enthousiasme, de tendresse ou de colère vous donnerait-il un livre sage? Oui, *les Innocentes* sont une série de contes effervescents, écrits en une langue trop éblouissante, une langue contournée et précieuse, enrichie d'images qu'un écrivain d'un goût plus sévère n'accepterait pas toutes. Oui, il contient des pages obscures, bien inutilement, et je connais peu d'exemples de littérature féminine aussi fâcheux que *Pendant l'absence*, les sept premières pages du volume. Oui, il est bien vrai qu'il y a là dedans du clinquant, du pathos, et que Boileau aurait jeté le volume avec une colère sincère...

Pourtant... Pourtant nous le savons, — et nous le savons par les joies incomparables qu'elle nous a données, — cette poétesse de génie, la comtesse de Noailles, est une lyrique, et une lyrique romantique. Ce n'est pas comme romancière que nous l'avons d'abord aimée. Le romancier sait faire vivre d'autres âmes que la sienne. Mme de Noailles ne connaît qu'une âme, la sienne, pathétique, frissonnante, généreuse, sensuelle et idéaliste à la fois. Et comme elle la connaît bien! Et quels accents elle en fait jaillir. Alors?

Alors, si Mme de Noailles fait un éloge éperdu des femmes, si elle affirme qu'elles l'emportent sur l'homme, épais, brutal et sot, de toute la hauteur de leur pensée, de toute la profondeur de leurs méditations, de l'immensité de leur cœur, ce qui est faux, à n'en pas douter, pour les deux premières dimensions du moins, c'est tout simplement que Mme de Noailles ne connaît qu'une femme : elle-même. N'est-il pas vrai que cette femme extraordinaire l'emporte sur la plupart des hommes de ce temps? Et puis, si les hommes sont si sots, si brutaux, si secs, pourquoi les femmes leur écrivent-elles ces lettres frénétiques? Pourquoi ces aveux brûlants? ces désirs, et ces désespoirs?

Les Innocentes ne sont pas un livre sage ; ce n'est certainement pas le meilleur livre de Mme de Noailles, — son meilleur livre en prose ; les vers sont d'une autre espèce ; d'une race divine, — mais on y trouve de belles pages, nuancées, pénétrantes, chaudes comme la chair, et palpitantes...

Histoires d'amour, où la femme souffre. Le *Conte triste* de la décep-

(1) Fayard, éditeur.

tion, la déception de deux amants qui se sont crus assez grands pour vivre une grande passion, et ont, bravement, dit à l'épouse : « Nous nous aimons. »

L'épouse les a laissés libres. Mais ce sont des médiocres. Vite las l'un de l'autre, ils sentent combien la réalité est loin du rêve. Devaient-ils donc mentir? Peut-être. Car la vérité veut des « partisans stoïques ». Les âmes molles ne le supportent pas. La première *Lettre qu'on n'envoie pas*, est toute pénétrée de cette pensée que la mort seule apaise l'amour. *L'Imprudence* renferme une ingénieuse, et cette fois assez raisonnable, comparaison entre la trahison de l'homme et celle, plus terrible et monstrueuse, de la femme. Ailleurs, la nécessité d'aimer nous est enseignée ; ici une abandonnée console celui qui l'abandonne,... cela est surhumain. Mais Mme de Noailles n'est-elle pas surhumaine?

Bref, voilà un livre pour mettre en colère. Mais on le lira jusqu'au bout. Et je sais des passages qu'on relira. Les plus dangereux.

Car *les Innocentes* ne sont point un livre moral. Elles ne le sont que dans un certain sens. « Il est difficile aux femmes de se sentir coupables dans l'amour ». Voilà ! L'amour absout à peu près tout, à condition d'être sincère, et généreux.

C'est la morale romantique. C'est celle des gens qui n'admettent point de règle au-dessus de leur conscience ; et dont la conscience est indulgente.

* * *

Jérôme et Jean Tharaud sont allés vers Damas, environ le temps où le général Gouraud, parcourant en automobile la route de Damas à Kuneïtra, recevait dans les plis de son manteau quelques balles, de la part de l'émir Abdallah. Ils ont rapporté de leur voyage un de ces beaux livres (1), — impressions, méditations philosophiques, rapprochements historiques, vues politiques, on y trouve un peu de tout cela, en doses pertinentes, — que nous aimons maintenant, dès avant de les lire, en souvenir des *Seigneurs de l'Atlas*, des *Heures marocaines*, et de *Quand Israël est roi*, ce chef-d'œuvre.

Loti s'en est allé, comme eux, dans ces pays qui sont la terre natale des dieux. Il y apportait une sensibilité plus fraîche, sans doute, moins cultivée, et une âme plus triste, et plus pathétique. Les Tharaud ne souffrent du temps qui s'écoule ; et les siècles d'histoire leur sont légers. Ils sont curieux, terriblement, du passé, qu'ils connaissent à merveille, qu'ils connaissent sans avoir besoin, dirait-on, de raffermir, avant le départ, leur incomparable mémoire ; du présent, qu'ils observent d'un regard perçant, tout de suite fixé par l'essentiel, et pour qui les vains détails, où s'embrouillent la plupart des voya-

(1) *Le Chemin de Damas*, Plon.

geurs, n'existent pas ; de l'avenir, de temps à autre, sur lequel ils projettent des éclairs éblouissants. Ah ! le joli jeu, de dilettantes, d'hommes extraordinairement intelligents, et comme ils savent y jouer !

Cette fois, — et l'on peut être tenté de le regretter, — c'est presque uniquement le passé qui a absorbé leur attention. Dans la vallée d'Adonis, ils ont songé à la déesse Astarté ; à son amant, blessé chaque année et chaque année ressuscité ; aux sens des beaux mythes d'Amour. Quand les gens du village d'Afka sont, en pleine nuit, venus à leur rencontre, avec des torches qui éclairaient au passage des rochers, des arbres tordus et des cascades, ils se sont rappelé les visites que les dévots faisaient, la nuit, à la nymphée et au Temple. Le bouquet de cèdres perdu sur une haute cime du Liban a évoqué pour eux Salomon, la poésie biblique ; et sur un tronc, ils ont retrouvé le nom gravé de Lamartine. Ils ont admiré, en cet ancien royaume de Jérusalem, les ruines majestueuses des châteaux que les chevaliers normands et flamands, aquitains et provençaux, y ont fait élever, et les donjons, les murs épais, les portes redoutables. Ils se sont rappelé les croisades, et la légende de la princesse lointaine... Ils sont allés à Hama où Maurice Barrès, avant eux, écouta l'eau de l'Oronte écumer dans les grandes roues des moulins. Rakka, contemplée d'un avion? Ils se souviennent d'Haroun-al-Raschid.... Comme ils sont savants ! Et ne sont-ils pas gênés de savoir encore tant de choses, comme cela, sans livres?

On peut l'avouer? C'est quand ils laissent derrière eux la riche caravane de leurs souvenirs, et leur érudition si précise, que les frères Tharaud m'enchantent. D'autres qu'eux pourront réussir de savoureux mélanges de passé et de présent, et des résurrections, et des rêveries sur les débris des âges. Personne ne décrit, comme eux, en de saisissants raccourcis, en des pages charnues, succulentes, ce qui est... Les chapitres les plus attachants, ce sont, vous en conviendrez vite, celui qu'ils consacrent aux sectes de Syrie, chrétiennes et musulmanes, Nestoriens, Grégoriens, Orthodoxes, Melchites, Ansariehs, Ismaïliehs, Druses... Ces pauvres Ismaïliehs ! Ils vénèrent un descendant d'Ali, le gendre de Mahomet, Aga Khan, qui réside à Bombay. Ils ne vont point au temple sans y déposer une obole pour Aga. Ils expédient à Aga le cinquième de leurs revenus et de tous leurs héritages. Quand un enfant leur naît, ils l'estiment un certain prix ; et le tiers ou le quart de ce prix va grossir le trésor d'Aga. C'est pour cela qu'Aga, qui est joyeux compère, sait gaillardement s'amuser sur la côte d'Azur...

Le dernier chapitre est consacré à « la question supérieure ». Que s'est-il passé en Syrie, depuis l'armistice? Quelles intrigues ont été ourdies par nos amis Anglais pour affaiblir notre influence? Que signifie l'étrange aventure de Feyçal? Quel est l'avenir de la France en Syrie? En quelques pages, Jérôme et Jean Tharaud nous ap-

prennent mille choses passionnantes et attristantes... Leur conclusion n'est pas optimiste. Ils semblent prévoir que notre domination aura le sort du royaume franc de Jérusalem, et que le « profond mouvement d'aversion qui emporte contre l'Occident la Communauté islamique » finira par détruire notre œuvre. Il faudrait aux Syriens beaucoup de modestie et de clairvoyance pour comprendre qu'ils ne pourront jamais, tout seuls, redonner à leur pays l'éclat d'autrefois, et que personne ne les y aidera avec plus de sympathie et de générosité que nous. Modestie, clairvoyance... Les pauvres gens ! Comment l'espérer !

Ce chapitre est beau, instructif ; c'est une leçon d'économie politique, par deux maîtres chirurgiens. En ouvrant *le Chemin de Damas*, je pariais que tout le livre serait ainsi...

* * *

Le livre de M. Gaston Chérau (1), — l'auteur de l'admirable *Monstre* et de *Valentine Pacquault*, — est un livre qui sent bon. Il sent bon les landes, les pignades, les pots de terre où les arbres blessés pleurent leur résine, les genêts, les fougères rousses... On revoit en le lisant les routes où la poussière épaisse est blanche comme de la farine ; on entend les grincements des cigales, les chutes des pommes de pin, les cris des palombes, et le « plouf » des nids de chenilles, au printemps, et les sonnettes des petites vaches fringantes, et le bruit des échasses qui frappent le sol craquant, où sèchent les aiguilles...

Dans ce pays-là, quand les maïs sont mûrs, les gens se réunissent, le soir, dans les granges, et dépouillent les épis des grandes cuillères blondes qui les habillent. Ils dégagent, serrées, « brillantes comme un beau métal astiqué », les perles dures, couleur d'or. C'est ce qu'on appelle *la despélouquéro*. En faisant la despélouquéro, on babille, on conte des histoires. Les « badineurs », qui sont les galéjeurs des landes, en connaissent, boudiou ! M. Gaston Chérau en a recueilli quelques-uns, qui eussent fait plaisir au curé de Cucugnan et à Roumanille...

L'histoire de Taouzillo, la vache d'Arquisan, qui n'est pas « grosse-grosse », et qui est la douceur même, tenez. On finit par la vendre à des Anglais comme vache de combat... L'histoire de Fompeyou le courageux, et celle du colonel Numa ; et cette terrible histoire de la *Peine-Dieu*, qui est la plus belle du livre. Et des histoires de chasse, pour ceux qui les aiment.

Si vis me ridere... M. Gaston Chérau s'est amusé à écrire ces jolis contes régionalistes. Comment n'y prendre pas plaisir? Il se délasse de compositions plus sérieuses, sans doute.

(1) *La Despélouquéro*, Plon.

*
* *

M. René Bazin a composé « pour les enfants des écoles de France, afin qu'ils connaissent mieux et aiment mieux leur pays », l'histoire d'une famille française (1). Pour qui connaît l'œuvre de M. René Bazin, pour qui sait que l'auteur de *Donatienne* et de la *Terre qui meurt* est incapable de peindre une âme laide, ou basse, et que, tout en compatissant aux misères des pauvres hommes, il demeure inébranlable dans son optimisme, il n'y a point d'hésitation : cette histoire d'une famille française ne ressemble point à celle des Rougon-Macquart ; elle ne sera point un déclin, mais une apothéose.

En effet. Ces quatre petits enfants, les enfants de Nicolas Fruytier le fermier de la Genivière, entre le village de Trois-Épines et celui de Marcheprime, — villages idéals ; villageois idéals, peut-être... — et de la brave et douce Marie, sont de bons enfants. Pierre restera l'homme de la terre, et Jeanne, la sœurette vaillante et rieuse, ne quittera jamais, elle non plus, la chère ferme où elle est née. Maximin sera soldat, et un de nos « sahariens » les plus audacieux. Vincent sera bon ouvrier, fin forgeron, carrossier habile ; mais après la guerre il reviendra à la charrue, parce que c'est par la terre, — la terre qui ne meurt pas, qui ne doit pas mourir, — que la France relèvera ses ruines.

Et le livre s'achèvera dans une lueur d'espérance. C'est beau. C'est presque trop beau, de petits villageois, qui parlent comme des messieurs et qui ne sont ni cupides, ni envieux, et qui n'ont aucun vice... Mais comme Corneille, M. Bazin peint les hommes tels qu'ils devraient être. Tels qu'il en est beaucoup, heureusement, dans la campagne française. Il le croit. Et à force de conviction , il nous le fait croire.

*
* *

Subtilement, et avec un plein succès, l'auteur du *Missel d'amour* (2), M. Albéric Cahuet, est parvenu à appliquer les procédés de développement du roman d'observation, voire du roman psychologique, à une aventure terrible, dont frémiraient avec délices les habitués du Grand Guignol.

Dans un accès de jalousie furieuse, un mari a muré sa jeune femme dans l'épaisseur d'une vieille tour. On l'a enfermé comme fou. Quand on l'a laissé libre, la victime était morte ; tout le monde la croyait disparue. Des années ont passé.

Or, les héritiers du meurtrier, en cherchant vainement un précieux missel enluminé du quinzième siècle dont un vieux libraire étrange

(1) *Il était quatre petits enfants*, Calmann-Lévy.
(2) Fasquelle, éditeur.

leur offre une somme considérable, retrouvent le squelette de la malheureuse emmurée. Près d'elle, et emmuré avec elle, ils découvrent le missel, qui lui servait à correspondre avec celui qu'elle aimait. Le vieux libraire, — ne le devinez-vous pas? — et l'amoureux d'autrefois ne sont qu'un seul et désespéré personnage.

Du Grand Guignol? Pourquoi donc? Disons que c'est de l'Edgar Poe... M. Albéric Cahuet a su exciter notre curiosité dès le début. A mesure que nous approchons du squelette, nous sommes aussi anxieux que la jeune héritière qui devine, près d'elle, une présence mystérieuse et deviendra à moitié folle quand elle aura éclairci le secret de la tourelle. Le livre de M. Cahuet est de ceux dont on dit qu'on ne peut pas les abandonner dès qu'on a commencé la lecture.

Les divers personnages, — le narrateur, un vieux garçon qui cache, sous un apparent égoïsme, beaucoup de bonté et un grand besoin de tendresse, et le libraire Simat en particulier, — sont simples et vrais. M. Paul Bourget, dans la préface, félicite M. Cahuet d'avoir, selon le précepte de Balzac, « fait concurrence à l'état civil ». Cette préface, comme le roman, est à lire. L'auteur du *Disciple* y expose la loi de « crédibilité » dont il dit qu'elle est la première de l'art de conter.

Robert Kemp.

LES SCIENCES

AUTOUR DU TRANSFORMISME

Nous possédons, à l'heure actuelle, des races d'animaux, des variétés de plantes inconnues autrefois. On ne cultivait, dans l'ancienne Égypte, que quelques sortes de céréales ; aujourd'hui, la collection des blés de Vilmorin ne compte pas moins de deux mille variétés nommées. Éleveurs et horticulteurs ont rivalisé d'adresse. Il y a loin de l'humble églantine à la rose éclatante, toute en pétales, riche de parfum. Le contraste n'est pas moins vif si l'on place côte à côte les types les plus accusés de nos animaux domestiques : un bouledogue difforme entre un griffon et un fox. Le langage lui-même souligne l'originalité de ces acquisitions : on « crée » une rose ou un blé comme on crée une œuvre d'art.

Quelle est la genèse de ces formes nouvelles? Prétendrons-nous rendre compte des grandioses manifestations de la vie au cours des âges si nous ne savons interpréter les menues choses qui se passent sous nos yeux?

Qu'il se produise, dans la nature, des variations individuelles, cela ne fait aucun doute. L'observateur attentif découvrira quelque particularité à chaque grain d'un même épi. Mais s'avise-t-on de classer un certain nombre de ces grains en ne se basant que sur un seul caractère, le poids par exemple ou la taille, on s'aperçoit bien vite qu'aucun

des individus ainsi rangés ne se détache nettement de l'ensemble ; le plus lourd peut l'emporter de beaucoup sur le plus léger, mais il ne pèse guère plus que son voisin immédiat. L'exemple permet de saisir ce que l'on entend par variation *continue*. Les transformations dont il s'agit restent comprises dans les limites de ce que nous appelons la race, elles s'effectuent à tout hasard et non pas dans une direction déterminée ; c'est pourquoi on leur donne le nom de fluctuations, par comparaison avec le mouvement des flots qui avancent et reculent, s'élèvent et retombent.

Ces oscillations de faible amplitude sont troublées, de temps à autre, par d'extraordinaires soubresauts. En 1791, raconte Darwin, « il naquit dans le Massachusetts un agneau mâle avec les jambes courtes et tordues, le dos allongé comme un basset. De cet unique animal est issue la race semi-monstrueuse des moutons loutres ou ancons ». Tous les types aberrants d'animaux domestiques sont ainsi apparus d'emblée : chiens bassets, chiens et chats sans queue, moutons de Mauchamp, moutons sans oreilles, bétail sans cornes du Paraguay, volailles au cou dénudé, porcs et oiseaux à peau noire, cochons solipèdes, bœufs natos, camus ou bouledogues décrits également par Darwin, paons à épaules noires, animaux angoras... etc. Dans tous ces cas, la variation est nettement *discontinue* ; la forme nouvelle tranche sur l'ensemble ; aucun intermédiaire ne la rattache au type commun de la race ou de l'espèce. Les noms d'aberrations, de mutations, de monstruosités par lesquels les auteurs désignent les cas de variations brusques ne laissent aucun doute sur l'originalité de ces phénomènes.

Les exemples abondent également chez les végétaux. En 1793, le botaniste Duchesne observe dans un lot de fraisiers une variété absolument nouvelle qu'il décrit sous le nom de *Fragaria monophylla*, fraisier à feuilles simples. On rencontre ainsi, par hasard, des plantes à fleurs striées, à fleurs doubles, à feuilles panachées, des céréales à barbes lisses. Un des cas les plus curieux parmi les plus récents est celui du blé nain de Vilmorin apparu spontanément dans la descendance d'un Poulard croisé avec un blé tendre barbu.

Laissons les théoriciens établir la ligne de démarcation entre fluctuations banales et mutations ; il suffit qu'un certain nombre de ces caractères nouveaux passent à la descendance pour que s'affirment, avec le temps, à côté de la forme primitive, plusieurs lignées divergentes qui, croisées entre elles ou avec le type ancestral, donneront des races et des variétés.

La plupart des variations individuelles s'évanouissent d'une génération à l'autre sans laisser de traces ; quelques-unes seulement, et

bien adroit qui pourrait les distinguer infailliblement, se montrent héréditaires (1).

L'industrie s'est bornée tout d'abord à rechercher dans la nature ou dans les cultures les sujets tant soit peu remarquables pour en faire la souche de lignées nouvelles. On connaît les résultats ainsi obtenus, sur les céréales notamment, par les savants et les praticiens du laboratoire de Svalöf en Suède.

Mais on ne pouvait s'en tenir là bien longtemps. Plutôt que d'attendre l'apparition fortuite des caractères nouveaux, on songea bientôt aux moyens de les faire surgir à volonté. On fut amené de la sorte à expérimenter la vertu de ce que les théoriciens appellent « les facteurs de l'évolution », le milieu, la sélection, l'hybridation, etc. Dans la nature spontanée, les influences s'entre-croisent et se superposent de façon à dérouter l'observateur le plus perspicace ; c'est le rôle de l'expérimentateur de les faire jouer séparément pour évaluer le coefficient d'efficacité qui revient à chacune d'elles ; œuvre d'importance, qui intéresse à la fois l'industrie et la science et dont dépend le sort de maintes théories.

L'enquête continue ; la science nouvelle, la Génétique, n'est pas près d'être constituée ; mais, dès maintenant, un certain nombre de résultats paraissent établis qui permettent de se faire une idée de nos possibilités en matière de transformisme.

Le milieu, en tant que « facteur d'amélioration », est ce dont le génétiste moderne se préoccupe le moins. A l'entendre, une lignée pure ne peut varier : l'adaptation est un vain mot ; le milieu supprime simplement les formes inaptes, celles qui subsistent étaient acclimatées d'avance ; l'entraînement ne donne de résultats que s'il est pratiqué sur des sujets possédant de naissance les qualités voulues ; les caractères acquis sous l'empire des circonstances ont le sort des fluctuations banales et ne sont pas transmis.

L'action du milieu sur les individus est indéniable ; la taille d'une plante, sa richesse en principes divers dépendent pour beaucoup du sol et du climat, mais l'équilibre de l'espèce n'est nullement affecté par les conditions extérieures ; qu'un blé soit robuste en plaine ou chétif en montagne, n'est-ce pas toujours le même blé? Tout au plus.

(1) C'est le cas notamment des *anomalies*, ce qui ne veut pas dire qu'il soit toujours facile de les fixer. Tous les efforts tentés au cours des siècles en vue de créer des races humaines de nains ou de géants sont restés stériles. On n'arrive pas davantage à obtenir des lignées pures d'animaux sans queue. En semant tous les grains d'un épi du blé Tom-Pouce, on récolte à la fois des plantes naines et d'autres de taille normale ; un certain nombre de grains, toujours en même proportion, ne se développent pas.

le milieu exerce-t-il, sur les destinées de l'espèce, une influence indirecte ; c'est ainsi que le blé ne s'hybride qu'accidentellement dans nos régions, tandis que les croisements sont fréquents dans les pays chauds, aux Indes en particulier ; il est difficile de voir là autre chose qu'une action du climat, la chaleur favorisant l'ouverture des glumes et mettant les pistils à la merci de pollens vagabonds.

Le savant se montre, sur ce chapitre, plus réservé que le praticien, non qu'il prenne au sérieux les explications naïves dont se contentaient hier encore les disciples de Lamarck, mais nos expériences sur l'action de milieu lui semblent bien courtes pour être concluantes. Nous tirons une plante de son habitat pour la porter sous un climat tout différent ; elle s'adapte, subit diverses modifications, après quoi nous la replaçons dans son lieu d'origine ; bien entendu les caractères acquis disparaissent graduellement : nous en déduisons que le milieu n'exerce qu'une action de surface. Mais au bout de cent ans, de mille ans, l'empreinte ne serait-elle pas plus profonde, plus durable, par conséquent, sinon définitive?

L'industriel se rit de ces spéculations ; ce n'est pas lui qui transpor terait en pays chaud un arbuste des régions tempérées en vue de lui faire acquérir des feuilles persistantes. On ne le verra pas davantage semer les pépins de fruits améliorés par la greffe dans l'espoir de récolter les mêmes fruits sur pied franc. Il n'ignore pas qu'une même céréale cultivée comparativement à des altitudes diverses mûrit plus tôt dans les régions élevées, mais il s'est assuré que la précocité des types de montagne s'évanouit dès qu'on les cultive en plaine. La cause supprimée, l'effet disparaît ; le milieu ne crée, sous nos yeux, rien de durable ; il ne peut être considéré comme un facteur de différenciation. A la longue, son action se montrerait-elle plus efficace? Les animaux maintenus à l'obscurité finiraient-ils par perdre l'usage de la vue, les plantes désertiques cultivées sous un ciel brumeux et humide rentreraient-elles à tout jamais leurs aiguillons? Ce sont là des préoccupations étrangères au professionnel ; il vise au résultat immédiat et cherche à l'atteindre au prix des moindres efforts. Il a recours au milieu pour améliorer la qualité des individus, au besoin pour augmenter la fréquence de certaines anomalies ; il n'en attend rien de plus.

Autant le facteur lamarckien est décrié de nos jours, autant la sélection est en faveur. Le plus humble horticulteur se targue de ne livrer que des graines « sélectionnées ». Et qui songerait à nier les progrès réalisés dans cette voie? Il y a vingt-cinq ans, les betteraves de sucrerie avaient tout juste 13 pour 100 de sucre ; désormais les semences sélectionnées donnent des souches à 20 pour 100. Que

s'est-il passé en si peu de temps? Aurait-on transformé les betteraves pauvres en betteraves riches? La vérité est tout autre. Il y a toujours eu des betteraves pauvres et des betteraves riches ; l'industrie s'est bornée à les reconnaître et à les séparer. La tâche n'était pas facile si l'on réfléchit que la betterave s'hybride avec une extrême facilité. Il a fallu isoler rigoureusement les sujets riches pour les soustraire au pollen des betteraves pauvres et continuer ce traitement tant que l'influence ancestrale des parents déshérités s'est fait sentir. Après des années, on a obtenu des lignées homogènes, uniformément riches.

C'est donc là une simple élimination et non une sélection au sens darwinien. Darwin place à la base de son système les menues variations individuelles ; il ne retient que celles qui confèrent à l'individu une supériorité réelle et suppose, bien entendu, qu'elles se transmettent ; d'une génération à l'autre, les divergences ne font ainsi que s'accentuer.

Il est clair que seul un « bon génie » peut remplir le rôle assigné par Darwin à la sélection ; l'habileté du génétiste n'y suffit pas. Chaque fois qu'il opère à l'intérieur d'une lignée pure, ses efforts sont voués à l'insuccès ; il ne crée rien de neuf ; pour ébranler l'équilibre d'une espèce, l'intervention d'un pollen étranger est nécessaire.

A l'époque où l'on croyait à la vertu de la sélection darwinienne, André de Vilmorin entreprit de reconstituer à partir du *Dancus Carotta* spontané et par simple sélection les principales variétés de carottes cultivées. Dès les premières années le succès parut complet ; des types nouveaux, bien différents de la carotte sauvage, apparaissaient en grand nombre. Malheureusement, une objection se faisait jour qui ruinait tous les espoirs. La carotte, en effet, s'hybride aisément ; avait-on la certitude qu'aucun pollen de carottes améliorées ne s'était glissé parmi les carottes sauvages mises en expérience? La réponse eût été de séquestrer, suivant nos méthodes actuelles, chacun des porte-graines ; mais personne ne comprenait alors la nécessité de telles précautions.

L'expérience, abandonnée pendant plus de trente ans, ne fut reprise que vers 1874. Henri de Vilmorin s'adressa non plus à la carotte comme l'avait fait son grand-père, mais à l'*Anthriscus sylvestris*, ombellifère voisine des *Dancus* que son goût désagréable rend impropre à la consommation et dont il n'existe, par conséquent, aucune variété horticole.

Il s'agissait d'obtenir des racines charnues dépourvues de ramifications latérales et qui fussent à l'*Anthriscus* primitif ce que nos variétés de carottes sont au *Dancus Carotta* spontané. On prit comme point de départ une plante sauvage et d'une année à l'autre, on ne

conserva, parmi les racines, que les plus régulières. L'expérience se poursuit ; depuis cinquante ans, elle n'a pas subi d'interruption. Quel en est jusqu'alors le résultat? On ne peut pas dire que la sélection soit restée sans effet ; dans l'ensemble, les racines ont gagné en régularité, mais il ne saurait être question de variétés *d'Anthriscus.*

Des recherches de ce genre sont singulièrement instructives ; elles montrent que s'il est possible d'améliorer rapidement un type spontané en le croisant avec les variétés cultivées, c'est une tout autre affaire de transformer une espèce qui n'existe qu'à l'état sauvage.

Il n'y a, somme toute, qu'un seul procédé vraiment efficace entre les mains du génétiste, c'est l'hybridation ; isoler des lignées pures, les croiser, telle est la méthode. Les blés de Vilmorin n'ont pas d'autre origine.

Plus n'est besoin désormais d'attendre qu'il apparaisse inopinément, dans les cultures, de nouveaux types de céréales ; on peut obtenir presque infailliblement les combinaisons que l'on désire. En croisant une orge blanche rugueuse avec une orge noire à barbes lisses, on est à peu près certain de voir apparaître en seconde génération, parmi d'autres formes intermédiaires, un type blanc lisse prévu par la théorie mendélienne. Un grand nombre de variétés nouvelles de pois, de blés... etc., ont été créées de la sorte pour répondre à des besoins déterminés.

Ce n'est pas à dire que les lois de Mendel résument tous les aspects de l'hybridation et qu'il suffise de connaître les parents pour décrire la postérité, l'événement ne justifie pas toujours les prévisions ; dans certains cas, la disjonction des complexes s'effectue d'une façon pour ainsi dire schématique ; les hybrides de pois sont remarquables à cet égard ; c'est en les étudiant que Mendel fut conduit à formuler les lois qui portent son nom. Les choses ne sont pas toujours aussi simples ; le moine autrichien s'en rendit compte en examinant les hybrides de haricots et surtout ceux d'*Hieracium* ; il arrive que les caractères s'enchevêtrent au point de justifier l'expression de « variation désordonnée » dont se servait Naudin.

L'irruption dans une lignée d'un pollen étranger détermine des troubles plus ou moins profonds, les indices spécifiques se regroupant dans les hybrides suivant certaines lois. Plusieurs de ces combinaisons nouvelles peuvent être prévues en se basant sur les découvertes de Mendel ; d'autres échappent pour l'instant à nos calculs. S'attendrait-on par exemple, à observer des formes lisses dans la descendance d'orges rugueuses croisées entre elles? Qui oserait prédire l'apparition, chez les hybrides, d'un caractère qui n'appartient à aucun des parents? Une donnée essentielle nous manque : nous ne

savons rien des facteurs de l'hérédité ; leur nature, leurs affinités, leur nombre nous sont inconnus ; comment, dès lors, prévoir leurs réactions réciproques? Nous parlons d'absence et de présence de ces facteurs, de répulsion et d'attraction ; ce n'est là qu'une façon commode d'exprimer diverses particularités morphologiques ou physiologiques des hybrides.

Il importe peu, dans la question de fait qui nous occupe, que l'on puisse indiquer d'avance toutes les combinaisons qui prennent naissance à la suite d'un croisement ; il suffit de constater l'étonnante aptitude de l'hybridation à doter la nature de variétés nouvelles ; le nombre en serait illimité et la diversité infinie s'il était possible d'allier les espèces les plus diverses. Malheureusement, des plantes aussi voisines que l'orge, le blé, le seigle ne se croisent déjà plus et chacun sait que mulet et bardeau, hybrides de cheval et d'âne ne se reproduisent pas.

Toutes les ressources sont-elles épuisées dès qu'on a mis en œuvre, pour ébranler une espèce, le milieu, la sélection, l'hybridation?

Une lignée qui serait maintenue dans des conditions toujours identiques, à l'abri de toute hybridation, manifesterait-elle une stabilité absolue? Ce n'est pas ce qui ressort des essais du botaniste Hugo de Vries. On connaît les travaux du savant hollandais sur la Linaire péloriée, le Trèfle à cinq folioles, le Chrysanthème des moissons à fleurs doubles et surtout l'*Œnothera Lamarckiana*, espèce américaine récemment introduite en Europe. Pendant vingt-cinq ans, de Vries étudia la descendance de l'œnothère, cultivant jusqu'à vingt mille plantes à la fois dans ses terrains d'expérience. Il aurait assisté, de la sorte, à la naissance de plusieurs variétés monstrueuses ou non, qu'il baptisa *Œnothera lata*, *brevistylis*, *nanella*, *lavifolia*, *rubrinervis*. Chacune de ces formes apparut subitement, sans intermédiaire, et manifesta, dès le début, une constance absolue. Si l'on considère que tous les sujets se trouvaient dans des conditions comparables et que chacun d'eux était autofécondé, on incline à penser qu'une espèce telle que l'Œnothère de Lamarck recèle une cause de variations indépendante de l'action du milieu et de toute hybridation....

De Vries, de son aveu, eut la chance d'observer l'Œnothère au moment propice, lorsqu'elle se trouvait en période d'instabilité. C'est en vain qu'on répéterait les mêmes expériences sur des sujets qui ne s'y prêtent pas, pour lesquels l'heure des transformations est passée ou n'a pas encore sonné. On conçoit de la sorte que les types sauvages de nos plantes de culture se laissent ébranler moins facilement que d'autres ; ils ont accompli leur tâche ; ce sont des vieil-

lards attardés parmi leurs arrière-neveux qui ne les comprennent plus. L'évolution ne recommence pas ; l'instant présent ne ressemble déjà plus à la minute passée ; un type ne reste pas identique à lui-même à des siècles de distance.

Mais qui distinguera, parmi les espèces, celles qui sont proches d'entrer en effervescence? Devra-t-on s'en remettre au hasard, attendre des années qu'une espèce sorte enfin de sa léthargie?

Accueillies avec enthousiasme, ces théories furent bientôt l'objet de critiques passionnées. Plusieurs des espèces élémentaires de Vries se sont évanouies, jusqu'à l'*Œnothera nanella*, l'une des meilleures, qu'un élève du maître découvrit n'être qu'une Œnothère banale, mais parasitée.

Dira-t-on que l'édifice s'est effondré? Il convient plutôt d'attendre un supplément d'informations. La partie négative de l'œuvre de Vries reste intacte ; c'est l'insuffisance des explications proposées jusqu'alors qui conduisit le botaniste hollandais à cette conviction que les espèces portent en elles un principe de variations qui sous des influences encore mal connues les pousse à se transformer.

Tels sont les enseignements de l'expérience. Nous possédons des vues fragmentaires sur l'action du milieu sur la sélection, sur le mécanisme de l'hybridation et le degré de stabilité des anomalies. Nous pouvons par là nous rendre compte de l'origine d'un certain nombre de nos races domestiques et de nos variétés culturales ; ce n'est pas suffisant pour affirmer que les derniers types de céréales, le blé, l'orge, le seigle, par exemple sont issus d'ancêtres communs. Aussi loin que les documents historiques permettent de remonter, l'orge et le blé se montrent parfaitement distincts ; vraisemblablement l'homme a trouvé les céréales, il ne les a pas créées.

Faut-il en conclure que l'expérience condamne le transformisme? Il est certain que les facteurs de variations, à l'échelle où ils opèrent de nos jours, ne laissent guère apercevoir la possibilité d'une filiation tant soit peu étendue ; mais n'ont-ils jamais eu d'autre efficacité? Quand on compare les phénomènes actuels aux phénomènes géologiques, on reste subjugué par la puissance de ceux-ci. Qu'il s'agisse des éruptions volcaniques, du régime des eaux, de la formation des sédiments, la disproportion est la même entre le présent et le passé.

Nous n'avons pas les moyens de répéter cette grandiose expérience ; le passé n'est plus ; nul ne saurait le ressusciter, nos recherches sur l'action du milieu durent quelques mois, tout au plus quelques années ; faut-il s'étonner si les résultats sont de peu d'importance? Les genres *Secale* et *Triticum* ne se croisent plus que difficilement bien que le pollen de blé provoque un gonflement éphémère du pistil

du seigle ; si par hasard on obtient l'hybride, il se montre stérile ; allons-nous dire que l'hybridation n'a jamais joué qu'entre des limites aussi étroites?

On ne saurait donc tirer argument de la stabilité relative des êtres vivants dans la nature actuelle pour nier toute évolution des organismes dans le passé. Le monde est vieux désormais ; le vieillard a-t-il la souplesse de l'enfant? La vie a franchi ses étapes les plus remarquables ; l'homme occupe incontestablement le sommet de la série animale.

On reste stupéfait qu'il se soit trouvé des esprits assez peu clairvoyants pour croire, de bonne foi, à la possibilité de faire la preuve « expérimentale » du transformisme. N'espérait-on pas compliquer progressivement l'organisme des êtres unicellulaires? A l'essai, toutes ces prétentions se sont révélées chimériques ; l'évolution ne se répète pas ; les protozoaires eux-mêmes défendent avec opiniâtreté leur structure, leurs fonctions et, à certains égards, se montrent aussi spécialisés que les êtres supérieurs.

Hybridations, traumatismes, intoxications, tout a été mis en œuvre pour éprouver la stabilité de la nature ; les cadres n'ont pas fléchi ; sans doute paraîtraient-ils moins rigides s'il était possible de revenir en arrière et d'expérimenter à l'une de ces époques où la vie s'est prodiguée jusqu'à l'extravagance.

Même alors, suffirait-il d'invoquer des adaptations, des croisements, des ségrégations et le reste pour expliquer la complication progressive des organismes et le plan manifeste suivant lequel elle s'est poursuivie à travers les âges?

Sous quelque aspect qu'on l'envisage, le problème de la vie est écrasant. Nous n'avons pas réussi à combler l'abîme qui existe, sous nos yeux, entre la vie et la matière ; il n'est pas davantage en notre pouvoir de passer expérimentalement d'un groupe d'êtres à un autre. Contempler la série des organismes, étudier son développement dans le temps et dans l'espace, en saisir le rythme, en dégager les lois, faire jouer quelques influences, voilà ce qui est à notre portée ; libre à d'autres d'imaginer qu'ils vont atteindre la cause profonde et façonner à leur gré la matière animée.

Henri Colin.

LA VIE ÉCONOMIQUE

D'UN ÉTÉ A L'AUTRE

L'AUTEUR de cette chronique prie ses lecteurs de l'excuser pour l'irrégularité des notes qu'il donne à la *Revue;* prenant part à cette vie économique dont il est chargé de dessiner les traits ici, il se trouve contraint d'accorder plus de temps, plus d'efforts à l'action qu'à sa représentation écrite. D'une longue absence de sa rubrique au sommaire de la *Revue*, il tire ceci qu'il doit au lecteur une revue des événements de l'année et un examen de la situation actuelle.

* * *

La réforme économique. — Il a été dit, au lendemain de la guerre, que l'économie européenne et, particulièrement l'économie française, entraient dans une période de réforme profonde. On a annoncé que, en quelques années, le paysage économique serait complètement transformé. Cette prévision est aujourd'hui vérifiée, et l'année qui vient de s'écouler, d'un été à l'autre, paraît avoir été décisive à cet égard.

C'est en effet au cours de cette année que les nouvelles doctrines et les nouvelles méthodes sont devenues en quelque sorte officielles. Ces doctrines et méthodes, proposées aux Français entre 1918 et 1920, entrées dans la pratique en 1920 par l'institution de la *Semaine du Livre*, sont restées en discussion jusqu'à la fin du printemps dernier. La preuve de leur efficacité n'était pas encore faite, ou pas

encore admise. Au printemps de 1923, elles sont entrées dans la grande circulation avec la Semaine des Postes, Télégraphes et Téléphones ; on peut les considérer désormais comme maîtresses de l'économie française ; leur application intégrale n'est plus qu'une question de temps.

On sait que ces doctrines et méthodes consistent essentiellement en ceci : qu'elles substituent, en s'appuyant sur une nouvelle conception de la valeur, le système de l'ajustement des intérêts à la libre concurrence et que, afin de procéder à cet ajustement des prix, elles coordonnent l'action des producteurs qu'elles groupent en corporations, la corporation étant l'ensemble des professions qui travaillent à un même produit fini. Le temps de l'individualisme est donc fini : nous sommes entrés dans la période corporative, qui est un progrès considérable sur la période syndicale, qui n'a guère été qu'une exaspération de l'individualisme.

Les doctrines et méthodes corporatives ont donné lieu non seulement aux *Semaines*, qui ont été en quelque sorte leurs manifestations solennelles, leur moyen de lancement, mais à des fondations durables, par lesquelles elles agissent désormais au cœur de l'économie. Des institutions comme la Maison du Livre Français, le Comité permanent du Congrès du Livre, le Comité central de la Laine, la Fédération de la Soie, le Conseil du Bâtiment, le Comité central de la Publicité, qui groupent les syndicats des différentes professions intéressées, sont parmi les fondations les plus caractéristiques de la période corporative où nous sommes.

Le mouvement est devenu national. On ne peut plus dire qu'il est plus spécialement la chose de telle ou telle association : toutes les grandes associations en sont aujourd'hui les animatrices, même celles qui, à l'origine, se tenaient sur la réserve parce que cette réforme avait été engagée par des hommes dont l'hostilité au régime politique est notoire. La nationalisation du mouvement, si l'on peut dire, s'est faite à la Semaine des P. T. T. qui a vraiment été l'œuvre commune de toutes les grandes associations économiques.

L'année 1922-1923 marque donc le premier triomphe incontestable des doctrines corporatives, qui l'emportent en même temps sur l'individualisme du dix-neuvième siècle, et sur les différentes formes du socialisme, intégral ou mitigé, qui avaient inspiré les diverses formations dites de classe.

L'année écoulée a vu, en effet, le déclin marqué des organisations fondées sous le signe de la classe. On se rappelle le bruit qui avait été fait autour de la naissance de l'*Ustica*, ou Union des syndicats de techniciens de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, de

la Confédération des travailleurs intellectuels, qui prétendait être l'expression de la « classe » des intellectuels. Ces deux organisations, impuissantes à cause de l'esprit même de leur fondation, ont tenté de se tenir cette année à la hauteur des efforts faits par les autres organisations ; l'une, la C. G. I., a monté une Semaine du travail intellectuel qui, malgré des appuis officiels puissants, s'est déroulée au milieu de l'indifférence de presque tous les travailleurs intellectuels ; l'autre, l'*Ustica*, a participé, avec la C. G. T., au lancement d'une contrefaçon des Semaines, qui a été la Semaine républicaine des P. T. T., et qui a abouti à un échec ridicule.

Parallèlement, les autres formations de classe, selon l'orthodoxie marxiste, la C. G. T. et la C. G. T. U. ont vu leurs effectifs diminuer dans des proportions considérables, et sont actuellement sans influence sur la vie économique et sociale.

En résumé, l'année 1922-1923 marque de la manière la plus nette l'affaissement du socialisme, l'échec des formations de classe, et des succès durables des formations corporatives. Ces résultats valent pour l'économie européenne aussi bien que pour l'économie française : ils sont en effet soulignés par l'évolution de la politique économique des Soviets qui essaie d'utiliser ces expériences françaises pour ne pas abandonner purement et simplement ses propres principes, et par les créations de l'Italie mussolinienne, qui sont visiblement apparentées aux créations françaises : les corporations fascistes sont animées et ordonnées par l'esprit, la doctrine, les méthodes qui, en France, ont animé et ordonné les Semaines économiques.

On peut dire que, dans toute l'Europe, le libéralisme économique est en voie de disparition, le socialisme et ses succédanés en régression rapide, et le corporatisme en croissance.

* * *

Échec de la reconstitution européenne dirigée par les hommes d'affaires et les financiers. — C'est donc vraisemblablement armée de la Corporation que l'Europe procédera à sa reconstruction économique. Et c'est probablement grâce aux premiers organes corporatifs que les producteurs découvriront les vraies causes des difficultés que l'Europe rencontre dans sa tâche de reconstruction. A cet égard, on a fait, au cours de cette année, quelques découvertes intéressantes.

On a beaucoup écrit sur la reconstruction économique européenne. Pendant les années 1919, 1920 et 1921, on a accepté un peu partout la thèse absurde de la souveraineté de l'Économique. Pendant cette

même période, les hommes d'affaires, les financiers ont eu le champ à peu près libre dans toute l'Europe ; ils ont été maîtres de lier les intérêts par-dessus toutes les considérations politiques ; l'Europe leur a été livrée par les auteurs du traité de paix qui ont construit le traité de Versailles sur l'idée de la solidarité économique des vainqueurs et des vaincus. Hommes d'affaires et financiers ont échoué complètement, sinon dans leurs affaires propres, au moins dans les affaires collectives. Beaucoup de producteurs avaient cru que les entreprises européennes, détruites par les soldats, seraient ranimées par les financiers. Or, après quatre années de liberté laissée aux financiers et à leurs agents, on ne peut que constater que les marchés européens ne sont pas reconstitués, que la production et les échanges continuent d'être entravés dans un certain nombre de pays, par deux maux solidaires, la démocratie socialiste et l'inflation, ce qui est la grande cause du chômage dont l'Angleterre souffre si violemment.

On est obligé de constater en même temps que cette ploutocratie, qui, au nom de l'Économique, a été maîtresse de l'Europe pendant quatre ans, n'ayant pas exercé le gouvernement direct, a mis à la tête des États des hommes à elle qui ont été presque toujours choisis dans les partis de gauche, comme Lloyd George en Angleterre, Briand et Loucheur en France, Facta en Italie. Les groupements d'affaires ont partout favorisé les partis socialistes, dont le pacifisme devait permettre la réconciliation des peuples et, par voie de conséquence, les grandes affaires internationales, donc la reconstruction économique de l'Europe. L'échec de cette politique est éclatant aujourd'hui : elle a failli conduire l'Europe à la catastrophe totale ; par son alliance avec les partis socialistes, elle tendait à introduire le bolchevisme en Europe. C'est elle qui, en 1920, voulait, au prix du sacrifice de l'indépendance polonaise, faire reconnaître les Soviets par les nations européennes, reconnaissance qui était recommandée par les plus grandes banques d'affaires occidentales ; c'est elle qui nous a conduits à Cannes et à Gênes, et nous y a fait rencontrer Tchitchérine ; c'est elle qui a préparé, soutenu, subventionné l'occupation des usines par les communistes italiens (on n'a pas oublié que des crédits étaient ouverts aux occupants par des banques et, en particulier, par la Banca di Sconto, d'Ancône). La grande politique d'affaires, la politique de ce que l'on nomme la ploutocratie internationale, a donc mis l'Europe au bord de l'abîme. Elle a pris fin à la chute de M. Lloyd George, qui était son syndic, par le redressement des politiques nationales, en France, par M. Raymond Poincaré, en Italie, par la dictature de M. Benito Mussolini.

Les producteurs ont compris la leçon : ils ont constaté que la reconstruction économique devenait une réalité dans les pays où le pouvoir échappait à la ploutocratie, et dans la mesure où ces pays étaient libérés de la tutelle des hommes d'affaires et des financiers. C'est un fait incontesté que l'Italie mussolinienne a procédé à un assainissement financier remarquable depuis l'arrivée au pouvoir du chef du fascisme ; c'est un fait également que la présidence Poincaré a valu à la France une sensible amélioration de ses finances et une reprise marquée de l'activité économique.

Au contraire, dans les pays qui demeurent soumis à la politique des hommes d'affaires et des financiers, le gaspillage des ressources publiques est la règle, et la ruineuse inflation est le régime normal.

Après ces constatations, les producteurs tendent à abandonner la thèse de l'Économique primant le Politique, qui paraissait faite pour eux, et dont ils voient que l'application se tourne contre eux. C'est dans cet état d'esprit que, profitant des expériences faites dans les Semaines économiques, ils ont commencé de concevoir que leur position dans la cité était celle d'associés, et non de dirigeants, du pouvoir politique. Ils tendent à se concentrer en formations corporatives qui se font représenter directement auprès de l'État, dans la double intention de défendre directement les intérêts de la production et de collaborer avec le Pouvoir politique pour une politique nationale de la production en accord avec l'intérêt national.

Ce mouvement est devenu très sensible après les deux grandes Semaines, la Semaine de la Monnaie et la Semaine des P.T.T., qui se sont prolongées par des comités exécutifs où sont représentées presque toutes les corporations et confédérations économiques. Il s'est précisé dans la fondation du Comité de liaison des grandes associations, qui a été, pendant plus d'un an, une sorte de représentation de toute la production devant l'État, et qui a apporté à l'État un concours précieux, notamment au moment de la conférence de Gênes, plus tard en vue de l'occupation de la Ruhr, et tout au long de son existence contre l'inflation. C'est à ces institutions que l'on doit en grande partie de n'être pas retombé dans l'inflation, qui était voulue par une coalition de parlementaires et de financiers.

Ces formations ont eu, pour les producteurs, un avantage immédiat, pratique, qui a été parfaitement compris : par la constitution de ces blocs corporatifs et intercorporatifs, les producteurs se donnent un organisme de défense contre les entreprises de quelques banques d'affaires dont le jeu était favorisé par l'individualisme économique.

Certains financiers ont aisément découvert que cette organisation

des producteurs, si elle devait avoir pour conséquence le développement des institutions bancaires nationales, ferait nécessairement opposition aux entreprises internationales. Quelques-uns d'entre eux ont résolu de briser le mouvement commencé : ils ont fait engager, par les journaux qu'ils subventionnent et par les publicistes qu'ils inspirent, une violente campagne contre la concentration syndicale et corporative, qu'ils ont fait dénoncer comme une œuvre réactionnaire, préparant un fascisme français.

La campagne a été « républicaine ». Elle a été menée par des journaux comme *l'Ere nouvelle*, *l'Œuvre* et quelques feuilles socialistes. Son grand patron a été M. Paul-Prudent Painlevé, dont les relations amicales avec un grand financier de nationalité incertaine sont notoires ; un des principaux exécutants a reçu la mission d'organiser la Semaine républicaine des P. T. T. Les chefs des organisations économiques, les organisateurs des Semaines ont été accusés de pactiser avec la « Réaction ». La campagne a été assez sottement menée, avec des exagérations si grossières que le jeu a été rapidement découvert. Au surplus, les producteurs français sont assez avertis aujourd'hui pour résister au chantage que l'on exerçait sur eux. Le résultat a été que les exécutants sont brûlés, et que la principale banque d'affaires qui menait le jeu est devenue suspecte dans le monde des producteurs.

Il n'en reste pas moins que le mouvement de concentration corporative a été entravé pendant quelques mois. Le Comité de liaison des grandes associations, troublé par cette campagne, a dû suspendre ses séances. Mais ce temps d'arrêt, pendant lequel on a pu faire toutes les observations utiles, servira finalement au rebondissement du mouvement engagé.

*
* *

La monnaie. — Un des plus grands obstacles à la reconstruction économique de l'Europe est l'effroyable désordre monétaire où sont la plupart des nations européennes. Il n'est plus nécessaire aujourd'hui d'expliquer comment l'avarie des principales monnaies constitue une entrave à tous les échanges internationaux et une gêne constante dans la production de chaque nation. On pourrait penser que les manieurs d'argent, qui se présentaient en restaurateurs de l'Europe, auraient donné leurs soins tout d'abord à la restauration des monnaies. C'est exactement le contraire qui s'est produit. A part quelques brillantes exceptions, les grands hommes d'affaires et les

gens de finance ont patronné, dans les divers pays où ils ont du pouvoir, une politique tendant à l'inflation.

Cela n'a pas besoin d'être démontré pour l'Allemagne. C'est moins visible, mais non moins certain, pour la France. C'est des milieux d'affaires et de finance que sont venues, depuis un an, toutes les propositions tendant à l'inflation plus ou moins déguisée. C'est de ces mêmes milieux que sont venus les coups portés au crédit de l'État (réduction des remboursements de l'État à la Banque de France en particulier). Enfin, ce sont les chefs de la finance internationale qui mènent, depuis un an, cette offensive contre la monnaie française qui a fait baisser le franc de 0 fr. 40 à 0 fr. 25 or.

Ainsi les champions de l'Économique unissent-ils leurs efforts contre les monnaies aggravant par là les difficultés économiques des nations européennes, multipliant les causes de conflits sociaux et internationaux. On ne comprendrait pas une pareille folie, qui met toute l'Europe en péril de mort, si l'on ne pensait que les gens de finance sont gens à courte vue en ce qui concerne les intérêts généraux de la civilisation ou des nations, et qu'ils considèrent les guerres et les révolutions comme des événements favorables à l'accroissement de leur fortune et de leur pouvoir. Ils tiennent les troubles monétaires pour une bénédiction, car ils sont les grands bénéficiaires de toutes les inflations, qui ont fait passer entre leurs mains une part énorme de la fortune mobilière et immobilière de plusieurs pays d'Europe.

La France subit depuis un an l'offensive de cette finance internationale, qui s'appuie surtout sur Londres, New-York et Francfort. La baisse énorme du franc en un an est en grande partie son œuvre. Il est vrai que la politique française a facilité ses opérations : la faiblesse du gouvernement devant les radicaux-socialistes, le manque d'une politique positive des réparations, ont permis le développement d'une campagne montrant la France acculée à la faillite malgré sa puissance de travail. L'État français a laissé démolir son crédit à l'étranger. Il lui appartient de le relever ; les moyens politiques et techniques ne lui manquent pas. Mais il lui faut le courage de les employer. La première chose à faire, c'est de donner la preuve, par une action décisive en Allemagne, qu'il ne laissera pas s'évanouir sa créance sur son principal débiteur et que, par conséquent, il fait rentrer dans son actif une créance dont le recouvrement est indispensable à la restauration de ses finances.

Un relèvement du franc est donc lié à une politique générale qui valorise la créance de la France sur l'Allemagne, à une politique intérieure qui brise les manœuvres des politiciens inflationnistes,

et à une politique économique et financière qui, par l'emploi de moyens techniques parfaitement connus, annule les manœuvres des financiers internationaux.

La campagne pour les Etats généraux. — Le gouvernement français peut être assuré qu'il trouverait, parmi les producteurs, un appui entier pour une politique ainsi conduite. C'est un des objets du Comité pour la convocation des États généraux que de coaliser les corporations pour appuyer une politique nationale qui aurait pour conséquence un rétablissement financier, un assainissement monétaire qui sont indispensables à la production.

De nombreux Français fondent de grands espoirs sur la réussite de la campagne entreprise par le Comité des États généraux : ils y voient le moyen de parvenir à une collaboration méthodique des corporations avec l'État, collaboration qui leur paraît nécessaire dans les circonstances difficiles où nous sommes. En outre, ils y voient le moyen d'éviter la confusion des attributions et des pouvoirs qui résulterait de l'institution d'un Parlement professionnel. Par les États généraux, les corps de la nation se représentent devant l'État, et ne s'occupent pas de la besogne de l'État, qui n'est pas la leur. Et par ce moyen, on voit qu'il serait à la fois possible de représenter les intérêts, cartes sur table, et d'exercer une pression sur le Parlement dans le sens d'un redressement de l'État affaibli par les partis et les comités électoraux.

Ces avantages sont considérés comme un grand bien par les personnes qui ont été touchées par la campagne du Comité des États. Menée avec des moyens limités (quelques centaines de mille tracts répandus en France, une vingtaine de réunions en province, la publication des *Cahiers des États généraux*), la campagne du comité a eu un retentissement énorme. Il n'est peut-être pas un journal ou une revue qui n'ait entretenu ses lecteurs du programme du Comité. Articles et études publiés sur ce programme se comptent par milliers. La presse qui se dit « républicaine avant tout » a été pleine de réserves et de critiques ; mais la presse patriote, républicaine ou royaliste, a été très favorable. Il semble donc que l'on se trouve devant un mouvement qui atteindra ses buts, car il est certain qu'il correspond aux vœux des producteurs. Il apparaît comme la suite logique du mouvement des Semaines et de la concentration corporative qui s'est accomplie depuis quelques années.

Il est visible toutefois qu'il y a hésitation de beaucoup de Français à une adhésion effective au Comité des États, bien que la constitution des comités de Province ait été parfois particulièrement bril-

lante. Cette hésitation vient de deux raisons : premièrement, il y a une certaine réserve de la part des Français classés comme républicains ou libéraux devant un mouvement mené par un comité qui comprend, à côté de républicains de bonne souche, des royalistes d'Action Française ; deuxièmement, les producteurs ont connu de telles déceptions, avec des hommes comme Probus ou Lysis, qu'ils sont devenus défiants, et ils attendent, pour se décider, d'avoir pu juger le Comité des États sur des résultats pratiques.

Il est probable que les événements de l'automne permettront aux membres du Comité des États de donner la preuve de leurs qualités dans l'action. Car, dans cet ordre, il ne s'agit pas tant d'exprimer des idées justes que de montrer que l'on est assez énergique pour les appliquer. On peut conclure sur ce point : le pays est prêt à réaliser la formule des États. La réalisation est une question de volonté et de choix des moyens de la part des hommes qui ont pris la responsabilité de proposer cette réforme à la nation.

Georges Valois

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LE DOCTEUR DORTEN

Le docteur Dorten est, incontestablement, une personnalité, mais c'est une personnalité à éclipses et l'incertitude des événements, une politique française de l'armistice qui a poursuivi avec trop de logique les conséquences de ses erreurs initiales, ne suffisent peut-être pas à expliquer ces alternatives d'ombre et de lumière, de scepticisme et d'emballement qui donnent à la figure du docteur Dorten des traits contradictoires et mal définis.

A la vérité, l'homme n'est pas simple. Il est divers, comme le cadre dans lequel il vit à Wiesbade, comme ses meubles français, nobles et majestueux, un peu dépaysés tout de même, dans un intérieur malgré tout allemand. L'ensemble est harmonieux et multiple, Louis XIV et art chinois. Au mur, de beaux tableaux modernes. Sur les tables, les partitions préférées : Schumann, Schubert, Debussy, des livres français, anglais, beaucoup d'anglais. L'homme ne dépare pas le cadre : il s'y meut avec aisance. Aristocrate, certes, et jusqu'au bout des ongles Mais de quelle aristocratie? La face rasée, les méplats sont britanniques, mais la lèvre dédaigneuse et fine, l'œil mobile et toujours vif, la voix chaude et nette, un peu chantante, viennent démentir cette impression première. On sent l'artiste et le latin. Une certaine hauteur cependant, accentuée par le monocle, rappelle parfois que ce causeur affable et sans morgue a été capitaine d'artillerie de l'empereur, et qu'il devait avoir des réserves de mépris pour les inférieurs et les sots. Rien toutefois du Boche, au crâne soigneusement passé au papier de verre, aux vastes replis, aux inflexions en trois temps. L'allure est souple,

très jeune. Par la vie qu'elle trahit, elle unifie les éléments disparates. Lorsque, le 24 *juillet* 1920, *le docteur Dorten fut l'objet de l'enlèvement en automobile que l'on n'a pas oublié, on l'amena à Francfort. Fouillé minutieusement, les agents prussiens s'étonnèrent de ne trouver sur lui ni revolver, ni poison. « Où est votre poison? Il est impossible que vous n'en ayez pas, lui dit l'inspecteur de police. — Du poison? répondit Dorten, mais je n'ai pas envie de m'empoisonner. Je veux vivre, moi! » Tout l'homme est là. La vie, pour lui, vaut d'être vécue. Il n'est pas loin de penser que le suicide, comme le désespoir, est en politique une sottise absolue. Il est décidé à jouer sa chance jusqu'au bout : « Qu'on me laisse faire, dit-il, et la République rhénane est faite en quinze jours. » C'est par là qu'il est sympathique.*

La confiance n'est pas tout. Son prestige, certes, est incontestable. Pendant son récent voyage à Paris, il ne se passait pas de jours que sa villa ne reçût la visite de nombreux partisans inquiets et désorientés par son absence prolongée. Et lorsque, le 29 *juillet dernier, devant cinq mille personnes réunies dans la salle des fêtes de Coblence, il s'écria : « A Paris, on m'a demandé : où sont vos hommes, montrez-les : je réponds aujourd'hui : les voici », toute l'assistance l'acclama longuement. Pour les autres orateurs, simples délégués locaux, c'est surtout du coin de la salle où se tenaient leurs concitoyens, que partaient les applaudissements à leur adresse. Son succès personnel fut grand et, cependant, bien des partisans de l'idée rhénane n'étaient pas venus. Pourquoi? Peut-être l'homme est-il trop fin et trop complexe, trop aristocrate aussi pour un peuple de petits bourgeois, soucieux de son commerce et de ses intérêts, peu militaire, hostile par tempérament aux fonctionnaires et aux savants importés de Prusse. En Dorten, l'ancien procureur d'Empire, plus encore que le capitaine d'artillerie, l'effraie. On lui en veut, un peu comme à un Alsacien qui aurait été officier dans l'armée allemande. « J'ai été juriste, aime à dire Dorten, pour faire comme tout le monde. » Mais ce tout le monde-là n'est pas le peuple rhénan. Voilà sans doute le secret de certaines réserves, plus instinctives que raisonnées, chez quelques-uns de ses concitoyens qui, cependant, sont sympathiques à ses idées.*

Et puis, un homme suffit difficilement à lui tout seul à une telle tâche. Dorten est, au fond, un autoritaire, n'admettant guère de conseils, Il a des partisans, des représentants locaux. Il a peu de collaborateurs. Beaucoup de ceux du début se sont séparés de lui — les uns parce qu'avec son cosmopolitisme, ses études à Heidelberg et à Munich, à Londres et à Paris, il leur apparaît un peu comme un étranger, bien qu'il soit né de parents rhénans, dans un faubourg de Bonn — les autres parce que ses conceptions politiques ne leur semblent pas

assez claires. Que veut-il au juste? L'autonomie de la Rhénanie dans le cadre du Reich, est-ce un aboutissement, ou l'étape vers une indépendance plus complète? Jusqu'où ira-t-il? On lui prête de mystérieux voyages en Bavière, et jusqu'à des visées sur l'Alsace-Lorraine! Tous ces bavardages ne paraissent guère sérieux. Mais les agents prussiens ne se privent pas de les répandre pour semer le doute. S'y associer serait faire leur jeu.

Ces observations faites, il faut reconnaître qu'à bien des égards la vie du docteur Dorten apparaît comme caractéristique, et même symbolique, de l'évolution rhénane. Avant la guerre, Dorten accepte la domination prussienne comme un fait et il ne semble pas qu'il ait pensé à faire de l'opposition active à Berlin. Qui donc y eût pensé, d'ailleurs? L'Empire de Guillaume II était dans tout l'éclat de sa force. A ce moment, le ciel est vide, et la Rhénanie résignée. Dorten suit la filière de tout Allemand cultivé. Il est procureur d'Empire à Bonn et, pourtant, dès cette époque, il est suspect, sans avoir rien fait, simplement parce qu'il n'a pas l'esprit prussien. Arrive la guerre. Le gouvernement en profite pour le nommer à Berlin. C'est un avancement, mais c'est aussi l'exil. Dorten refuse. Il se souvient qu'il a fait son service militaire à Wesel et opte pour l'armée. Il se bat bien. Comme officier d'état-major d'abord, comme commandant d'un groupe de défense aérienne ensuite, on le voit à Verdun, en Argonne. Mais la roue de la fortune tourne, et déjà Berlin se préoccupe du loyalisme des troupes fédérales. A juste titre. En septembre 1918, le capitaine Dorten se livre, devant une vingtaine d'officiers, à une amère critique de l'empereur. Personne ne proteste, mais le fait est rapporté, et l'officier factieux est mis en prévention de conseil de guerre. Par crainte du scandale, on étouffe l'affaire et on expédie Dorten en Alsace.

La débâcle, puis, le 9 novembre, la nouvelle de la révolution à Berlin. Dans le groupe que commande Dorten, il y a des batteries bavaroises, saxonnes et prussiennes. Son petit état-major est en majorité rhénan. Dans certaines unités, le drapeau rouge apparaît. Dorten le fait enlever. Alors, spontanément, chaque batterie arbore le drapeau de sa petite patrie; au capot de l'automobile qui ramène, après l'armistice, Dorten et son état-major à Wiesbade, flotte un fanion rhénan, fait d'un mouchoir blanc et d'un ruban vert. Il ne semblait alors douteux pour personne que, selon la prédiction de Bismarck, l'unité allemande ne dût pas survivre à la défaite.

Voilà Dorten en Rhénanie. Tout de suite il envoie à Berlin sa démission de procureur d'Empire et se met à la disposition du mouvement séparatiste. Le député Trimborn l'assure de la sympathie du Centre. Sa culture, son don de plaire, son esprit de décision, sa fortune, tout

le désigne pour jouer un rôle prépondérant. C'est dans sa villa de Wiesbade que les réunions ont lieu. Le mot d'ordre est vite trouvé : Los von Berlin. *On ne doute pas que, malgré les efforts de la social-démocratie pangermaniste, la Rhénanie catholique ne s'affranchisse rapidement de la Prusse protestante. On s'attend à voir Bavière, Hanovre, Westphalie, Bade, Wurtemberg suivre rapidement son exemple. On pense sauver la Rhénanie du bolchevisme, obtenir des adoucissements aux conditions du traité de paix. Pour qui a mené, au cours de la période d'armistice, la vie d'étapes et de cantonnements dans les villages rhénans, du Birkenfeld à la frontière hollandaise, de tels espoirs sont bien compréhensibles. De nombreux paysans, à ce moment, ne s'embarrassaient guère de considérations ethniques ou géographiques; mais. peu soucieux d'une autonomie bâtarde, qui les eût laissés entre le marteau allemand et l'enclume française, ils désiraient l'annexion pure et simple : nous conservons le souvenir de beaucoup de déceptions, et du revirement, tout à notre désavantage, qui se produisit quand fut connu le traité de paix.*

Ce mouvement vers la France a-t-il inquiété Dorten? C'est possible. Avec franchise, il n'a jamais cessé de répéter : « Nous ne sommes pas des Français, nous sommes des Rhénans, et le type du Rhénan, c'est Gœthe. C'est de son Deutschtum *que nous relevons, non de celui de Bismarck. C'est nous qui avons porté au delà du Rhin la culture latine, et cette culture latine s'est heurtée sur l'Elbe à la Prusse slave qui l'a corrompue jusqu'à en faire le germanisme. Nous ne voulons plus de ce germanisme, nous voulons revenir à nos origines. »*

Dorten n'est pas un rêveur. Le moment venu, il n'hésite pas à passer à l'action. A ce titre, il devait plaire au général Mangin. Le 1er février 1919, avait été proclamée à Cologne une résolution comportant l'établissement de la République rhénane. Le 1er juin suivant, il voulut briser l'armature de fer qui enserrait un peuple endormi. Les événements sont trop connus pour qu'on les rappelle ici autrement qu'en quelques lignes : tout le mouvement était fondé sur une reconnaissance immédiate des Alliés. Cette reconnaissance ne vint pas. Le coup échoua devant des Anglais et des Américains hostiles, et des Français déjà désavoués. Il faut bien dire aussi qu'un mouvement excentrique, déclenché en Palatinat par des éléments assez douteux, contribua à jeter le trouble dans les populations rhénanes.

L'échec était patent. Quand, trois mois après, M. Clemenceau rappela le général Mangin, on doit convenir qu'il était conséquent avec lui-même et avec sa politique : la République rhénane de Dorten était inconciliable avec la sacro-sainte unité allemande, chère au cœur d'un républicain de 1848 qui a beaucoup lu Michelet.

Depuis, les événements ont marché. Le Reich, qui se croyait assez fort en juin 1920 pour faire enlever Dorten jusqu'à Leipzig avec des brutalités inouïes, et qui dut le restituer assez piteusement au bout de trois jours, sur les sommations de la Haute-Commission interalliée, le Reich est aujourd'hui aux abois. Et les Rhénans en ont assez : assez de supporter presque seuls les frais d'une résistance insensée, assez d'un mark sans valeur, assez des menaces de communisme, ou de réaction ou de guerre avec la France, assez de la Prusse, en un mot. Les vieilles haines contre la nation exploiteuse remontent. Et les vieux sentiments se réveillent aussi. Le commissaire d'empire est parti, les fonctionnaires ont suivi pour la plupart. Sur cette terre si durement façonnée à la prussienne, passe un souffle de liberté. C'est un mouvement profond, instinctif, inorganique, d'autant plus net qu'on ne l'a pas encouragé. Il cherche ses chefs. Il ne les trouve pas. Le docteur Dorten le dirigera-t-il? Une partie de la population le boude encore. Mais il a de l'envergure, et le prestige d'avoir été le premier à oser.

De plus, le problème rhénan se complique d'une inconnue : l'attitude des industriels. Et cette inconnue semble en faveur de Dorten. En posant des conditions inacceptables à un gouvernement qui a perdu leur confiance, les magnats de la Ruhr lui ont virtuellement refusé leur concours. Ils se réservent aujourd'hui. Demain, une politique sage fera, de ces opportunistes, des associés. Et ce jour-là, Dorten, dont la femme est fille d'un professeur d'Essen, Dorten qui a de gros intérêts dans cette ville et qui rêvait de s'y établir industriel, pourrait bien être le maître de l'heure. Il n'est pas sûr qu'il ait dit son dernier mot.

★★★

L'Année théâtrale.

A l'exception de la Comédie-Française et d'une ou deux scènes qui exploitent quelque succès inépuisable, les théâtres de Paris ferment de juillet à septembre. On n'offre aux visiteurs de l'étranger et de la province qui veulent pouvoir parler au retour des spectacles de Paris que de grosses farces dont l'épice résiste, paraît-il, au thermomètre. Les humains consentent encore à s'assembler par les plus fortes températures dans l'espérance qu'on les fera rire. Au delà d'un certain nombre de degrés, ne tentez pas de les émouvoir. L'homme ne recherche l'émotion que par température modérée.

On peut donc dire que l'année théâtrale, comme l'année scolaire, commence en octobre et finit aux premiers jours de juillet. Nous sommes à la période où l'on peut porter un coup d'œil d'ensemble sur

la production d'une année, ou, pour parler plus exactement, d'une campagne.

La campagne 1922-1923 n'a pas été très bonne. Elle a été nettement inférieure à la précédente, peut-être même aux précédentes. Les auteurs qui nous avaient donné le plus d'espérances ne les ont pas comblées. M. Mazaud n'a rien produit ; pas de pièce importante de M. Ghéon ; la nouvelle pièce de M. Sarment a marqué un recul sur le *Pêcheur d'ombres*. La nouvelle pièce de M. Amiel, l'un des auteurs de la *Souriante madame Beudet*, nous a apporté une déception. Le meilleur ouvrage paru au cours des neuf mois d'activité théâtrale a été le *Huon de Bordeaux*, de M. Alexandre Arnoux, qui est une œuvre littéraire remarquable plutôt qu'une excellente œuvre dramatique. La génération — si génération il y a — des auteurs de trente à quarante ans ne semble décidément pas destinée à briller au théâtre d'un éclat exceptionnel. MM. Mazaud et Ghéon n'appartiennent déjà plus par l'âge à cette génération. M. Sarment est beaucoup plus jeune, et les meilleures raisons d'espérer nous sont venues, en fin de saison, d'auteurs contemporains ou même cadets de M. Sarment : M. Blanchon et surtout MM. de Veynes et Régis.

Les grands théâtres d'État révèlent rarement des auteurs jeunes. Cependant, M. Gémier, à l'Odéon, arrivait avec de vastes ambitions. Il a monté deux ouvrages importants, *la Dent rouge*, de M. Lenormand, et le *Mariage d'Hamlet*, de M. Sarment, qui n'ont réussi ni l'un ni l'autre. Quand il a voulu lancer un jeune inconnu, il a erré totalement en allant choisir *Madame la Sociétaire*, de M. Mandru. Disons, pour rester équitable, que M. Gémier se plaint d'être entravé de toutes parts, et d'avoir à liquider un héritage qui lui pèse. Il considère la campagne finissante comme une période de préparation et de transition. Le meilleur ouvrage monté à l'Odéon au cours de la saison aura été *l'Autoritaire*, de M. Henri Clerc, pièce d'un jeune auteur français qui avait à peu près fait le tour du monde avant d'être reçu sur une scène parisienne.

A la Comédie-Française, beaucoup d'activité pour peu de fruits. Un grand nombre de reprises, en général mal inspirées, qu'il s'agisse d'ouvrages déjà classés d'Hugo, de Banville ou de M. Porto-Riche. Une comédie, *l'Ivresse du sage*, a présenté l'intérêt qui s'attache à tous les ouvrages de M. de Curel, même lorsqu'ils sont manqués. Enfin, la saison a pris fin sur une très mauvaise plaisanterie : la Comédie-Française montant l'*Homme en marche*, de M. Henri Marx !

M. de Curel mis à part, la plus honorable nouveauté aura été *le Chevalier de Colomb*, un grand drame un peu romantique de M. François Porché.

Au Vieux-Colombier, année de recueillement et de réformes silencieuses. Peu de nouveautés. Une pièce de M. Vildrac dont personne ne se souviendra dans six mois, *Michel Auclair*. Mais en fin de saison, une grande espérance : la première pièce apportée à M. Copeau

par des débutants inconnus qui s'inspirent de son esprit : *Bastos le Hardi*, de MM. de Veynes et Régis, comédie originale, sensée, d'un ton simple, juste et fin. Plus que jamais, je demeure convaincu que l'avenir germe au Vieux-Colombier, ou dans ses filiales comme l'Atelier.

L'effort de M. Dullin à l'Atelier mérite les plus grands éloges. Sans public, sans argent, c'est lui qui a fait de loin la plus féconde campagne. Il a donné la meilleure pièce de l'année, *Huon de Bordeaux.* Il a révélé au public français Pirandello, que nous retrouverons tout à l'heure, et Jacinto Grau. Il a monté une comédie d'un tout jeune auteur, *La promenade du prisonnier*, de M. Blanchon, un vrai jeune de vingt-trois ans. Ajoutons encore une curieuse adaptation d'*Antigone* et une représentation d'un chef-d'œuvre de Calderon, *la Vie est un songe.* Voilà une admirable saison.

Une autre, particulièrement heureuse, aura été celle de la Comédie des Champs-Élysées, sous la double direction de MM. Hébertot et Pitoeff. Après une âpre et forte comédie de M. Claude Anet, *Mademoiselle Bourrat*, les Champs-Élysées ont mis la main sur la pièce à succès de l'année. *Six personnages en quête d'auteur*, d'un écrivain italien, M. Pirandello. Le snobisme n'a pas été la seule raison de cet engouement. La pièce n'est pas bien faite, elle est bizarre, construite sur une confusion entre la vie réelle et la vie des personnages imaginaires ; mais elle traduit avec une force émouvante la sensibilité d'un auteur hanté par ce que Daudet a nommé des *hérédos.* M. Pirandello est un auteur qui cherche pathétiquement son *soi.*

Aux Champs-Élysées encore, M. Jouvet, transfuge du Vieux-Colombier, a joué *M. Le Troubadec saisi par la débauche*, comédie de M. Jules Romain, très bien faite, à qui il ne manque que la force comique.

Le Vieux Colombier, l'Atelier , les Champs-Élysées, voilà les théâtres qui comptent, ceux qui marchent à la tête des événements. En dehors d'eux, on ne voit à retenir, dans toute la saison, que quatre dates marquantes à des théâtres divers, celles de deux pièces nouvelles *Judith* et *Terre inhumaine*, et celles de deux reprises, *l'Emigré* et *le Vieil homme.*

Dans *Judith*, M. Bernstein, délaissant les succès faciles, a tenté d'exprimer le mystère de l'âme d'Israël, balancée entre les excès des sens et de l'intellectualisme. Avec *Terre inhumaine*, M. de Curel a retrouvé, encore amplifié, le succès de *l'Ame en folie.* Cet auteur, qui n'avait jamais pu obtenir que le suffrage de l'élite, a enfin touché le grand public avec un drame dont le sujet était d'une beauté extraordinaire. Le soir de la répétition générale, toute la critique s'était emballée. Des esprits moins gâtés par les littératures douteuses présentèrent ensuite de sérieuses objections. Le public a ratifié l'opinion de la critique, mais ce n'est pas un argument décisif. En réalité, l'enthousiasme et la réserve étaient également justifiés comme toujours quand il s'agit du génie incomplet de M. de Curel.

Le plus grand comédien de ce temps, M. Lucien Guitry, a repris une pièce ancienne, *l'Emigré*, si remarquable qu'à l'entendre, on se demandait si M. Bourget n'était pas encore plus visiblement doué pour le théâtre que pour le roman.

La reprise du *Vieil homme* à la Porte-Saint-Martin, avec celle de *l'Infidèle* à la Comédie-Française, ont marqué le triomphe de M. Porto-Riche, à qui l'Académie a ouvert ses portes. De toutes parts on répète que, parmi les vivants, M. Porto-Riche est un des plus assurés de survivre. S'il en était ainsi, ce serait le signe que la scène française est définitivement conquise par le génie d'Israël. M. Porto-Riche peint avec talent un cas toujours semblable de servitude sensuelle. Jusqu'à ce jour, c'était insuffisant pour survivre dans une littérature aussi riche que la nôtre en maîtres de l'analyse.

En dehors de ces quatre événements, on ne peut signaler sur le boulevard que le succès inépuisable des *Vignes du Seigneur*, une fantaisie de MM. de Flers et Croisset jouée à merveille par d'admirables interprètes. Enfin, le succès de l'opérette, qui grandit d'année en année, a été assez complet et assez étendu pour inspirer, à côté d'œuvres qui n'honorent pas la scène française, une exquise comédie musicale, *l'Amour masqué*, due à la collaboration du subtil et souple M. Sacha Guitry et de M. André Messager.

Les petits théâtres irréguliers nous ont apporté plus de désillusions que de promesses : M. Boussac de Saint-Marc, au lieu de marquer un progrès sur son remarquable *Loup de Gubbio*, s'est trompé à fond avec le *Coup de bambou*. La Chimère de M. Baty semble partie dans une direction bien dangereuse : *le Voyageur* de M. Amiel, ou le *Cyclone* de M. Gantillon, exagèrent les partis pris de silence, la part concédée au metteur en scène ou à la phraséologie. La plupart des auteurs joués par ces compagnies dites littéraires sont des débutants de qui le premier défaut est la gaucherie. Quelques-uns à peine donnent des promesses : M. Liausu, M. Y. Noé, M. Berger. Le seul de qui nous attendions une œuvre sérieuse paraît actuellement M. Philippe Fauré-Frémiet.

Ainsi, comme eussent dit les communiqués pendant la guerre, situation inchangée, théâtres d'État inégaux à leur rôle ; théâtres des boulevards voués au commerce, où paraissent exceptionnellement des œuvres dignes d'intérêt ; petites compagnies dont les auteurs, séparés du grand public, tombent trop aisément dans la littérature hermétique ; et quelques scènes régulières, dirigées avec honnêteté et intelligence, en qui se concentrent toute l'activité, toutes les espérances de l'art dramatique français.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La résistance allemande. — Les négociations franco-anglaises et la chute du chancelier Cuno. — *Le 1er août, M. Baldwin donne lecture aux Communes de sa déclaration impatiemment attendue. Il constate qu'à son grand regret, les documents franco-belges ne permettent pas d'envisager une réponse commune aux propositions allemandes du 7 juin et qu'il n'existe pas d'indice permettant de croire que les points de vue français, belge et anglais puissent un jour se rapprocher. Le gouvernement britannique demande la publication intégrale de la correspondance échangée entre Paris, Bruxelles et Londres : plan anglais, lettre d'envoi, réponses française et belge.*

Il s'agissait, on le voit, d'essayer d'ameuter l'opinion mondiale contre la France et la Belgique, rendues responsables du malaise européen à cause de l'occupation de la Ruhr.

A cette manœuvre, M. Poincaré répond sur-le-champ en ordonnant la publication des réponses françaises du 14 *juin et du* 30 *juillet* (3 *août*). *Le gouvernement belge en fait autant de son côté.*

Tout le monde peut se rendre compte du ton ferme, modéré et raisonnable des réponses française et belge.

Le cabinet anglais est mis ainsi dans une impasse, et son embarras se révèle tout de suite considérable.

— M. Mac-Kenna annonce qu'il refuse définitivement le poste de chancelier de l'Échiquier. De toute évidence, il reproche son échec à M. Baldwin qu'il espérait convaincre de s'opposer énergiquement à l'action franco-belge dans la Ruhr (5 *août*).

— Le malaise économique s'aggrave en Allemagne, avec la marche de plus en plus rapide du mark vers zéro. Le 5 *août, des bagarres ont lieu à Dresde entre la police et les sans-travail.*

— Dans la Ruhr, la résistance continue : une bombe est lancée, à Düsseldorf, sur un détachement de nos chasseurs, dont plusieurs sont blessés (3 *août*).

En guise de représailles, les autorités françaises procèdent à l'arrestation du directeur de la police et des chefs nationalistes de Düsseldorf (5 *août*).

— Une réunion des séparatistes rhénans a lieu, au milieu d'une affluence considérable, à la Tonhalle de Düsseldorf (5 *août*).

— Au Reichstag, le chancelier Cuno déclare que l'Allemagne est

décidée à continuer la lutte coûte que coûte (8 *août*). *Ce jour-là, le dollar est coté* 6 *millions de marks.*

— *Note anglaise à la France et à la Belgique, à la date du* 11 *août. Le ton en est des plus désagréables, et accuse l'échec de la manœuvre tentée contre la France et son alliée. La note proteste contre l'occupation déclarée illégale de la Ruhr et demande que la dette allemande soit fixée par des experts neutres. La France devra payer les intérêts de sa dette dès que le franc sera stabilisé.*

— *Dès le* 10 *août, sans attendre la démission de M. Cuno, les partis allemands se mettent d'accord pour le remplacer par M. Stresemann, leader populiste. Le Reichstag vote de nouveaux impôts. On signale des troubles sur toute l'étendue du Reich* (11 *août*).

— *Le* 12 *août, la démission de M. Cuno est officielle. Le président Ebert charge M. Stresemann de constituer le nouveau cabinet.*

— *Un employé de chemin de fer français est assassiné à Asseln, en zone non occupée, par deux membres de la Schupo* (12 *août*).

Le même jour, un soldat français est attaqué et blessé près de Ludwigshafen.

— *A une élection complémentaire à la chambre des Communes, le major Cayzer, conservateur francophile, est élu député de Portsmouth, par* 2 000 *voix de majorité* (13 *août*).

— *Réunion organisée à Bonn par le parti libre* (*parti Matthes*) *:* 3 000 *assistants acclament l'autonomie rhénane, les partis Dorten et Matthes décident leur union* (13 *août*).

— *Le ministère Stresemann est définitivement constitué. C'est une coalition de populistes, de démocrates, de social-démocrates et de centristes* (13 *août*).

— *Au Reichstag, M. Stresemann donne lecture de sa déclaration et tire parti de la note anglaise condamnant au point de vue juridique l'occupation de la Ruhr pour annoncer la continuation de la résistance passive. Le ton du document est cependant relativement modéré et prudent* (14 *août*).

France. — *La* 12e *chambre correctionnelle rend son jugement dans l'affaire de la Banque industrielle de Chine. M. André Berthelot est condamné à* 3 000 *francs d'amende, M. Pernotte à six mois de prison et* 3 000 *francs d'amende, MM. Perchot, Ballu, de Cérenville, Loste et Chautard à* 300 *francs d'amende* (2 *août*).

— *M. Marc Sangnier, député de Paris, prend part à Fribourg-en-Brisgau au Congrès international démocratique pour la paix* (4 *août*).

— *Retour en France de M. Malvy, condamné au bannissement par la Haute-Cour de justice* (9 *août*).

— *Au Maroc, les généraux Calmel et Poeymirau achèvent la sou-*

mission des dissidents de la région de Taza. Cette entreprise, commencée le 1er avril, est virtuellement terminée le 13 août:

Irlande. — *M. de Valéra, chef des rebelles irlandais, est arrêté dans le comté de Clare par les soldats de l'Etat libre* (15 *août*).

Belgique. — *Le Sénat adopte le service militaire de douze mois* (1er *août*).

— *M. Devèze, ministre de la défense nationale, donne sa démission. Il est remplacé par M. Forthomme* (5 *août*).

— *Devant la chute du franc belge, qui atteint* 75 *francs le* 9 *août, le gouvernement annonce que d'énergiques mesures vont être prises pour le stabiliser, et que des négociations vont être engagées avec la France en vue d'une ouverture de crédit* (8 *août*).

Ces mesures provoquent presque aussitôt le relèvement escompté. Le franc belge remonte à 83 *le* 14 *août.*

États-Unis. — *Le président Harding décède subitement le* 2 *août, M. Calvin Coolidge, vice-président, lui succède aux termes de la Constitution.*

Turquie. — *Mustapha-Kemal est élu premier président de l'Assemblée d'Angora* (13 *août*).

Finlande. — *Des poursuites pour haute trahison sont engagées contre les chefs communistes et les membres du groupe communiste à la Diète* (3 *août*).

Portugal. — *M. Texeira-Gomès est élu président de la République* (6 *août*),

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 29821.